6267 6/B

MEDICAL SOCIETY

OF LONDON

WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

ACCESSION NUMBER

PRESS MARK

HUNAULD, ~~T. J.~~ P.

K. d. 10

TRAITÉ DU POULS,

OU DES CONNOISSANCES

qu'on peut acquérir par son moyen, & des autres signes qui doivent être joints pour juger de ce qui se passe dans les hommes.

Par M. HUNAULD, *Conseiller Médecin ordinaire du Roi, Docteur Régent en la Faculté de Médecine d'Angers, & de l'Académie Royale des Belles-Lettres de la même Ville.*

A PARIS, *rue S. Jacques*,
Chez la Veuve de DENIS-ANTOINE PIERRES, Libraire, vis-à-vis Saint Yves, à Saint Ambroise & à la Couronne d'Epines.

M. DCC. XLVII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

SOCIETY OF LONDON MEDICAL

PRÉFACE.

JE ne publie cet Ouvrage que comme un eſſai, dont je dois même l'entrepriſe au hazard, quoique depuis long-tems, j'euſſe deſſein d'écrire ſur le pouls. Mais un jour m'étant trouvé à la campagne avec un homme d'eſprit, moins Phyſicien à la vérité que je ne le repréſente, la converſation s'engagea inſenſiblement ſur le pouls, de la même maniere à peu-près que l'hiſtorien de nos deux interlocuteurs la rapporte. J'eus occaſion alors de dire une grande partie de ce que j'écris ici; & ce fut ce qui me fit penſer que, puiſque je m'étois aſſez heureuſement expliqué, pour ſa-

tisfaire une perſonne très-ſenſée, je pourrois trouver grace devant pluſieurs autres. Ainſi tous les ſoirs prenant la plume, & ſuivant le plan de nos entretiens, je compoſai inſenſiblement ceux-ci.

Leur matiere eſt ſans doute la plus curieuſe, & la plus interreſſante de toute la phyſique, mais c'eſt auſſi la plus difficile : elle mériteroit pour ce ſujet plutôt un gros volume, que d'être renfermée dans un ſi petit eſpace. Mais comme je n'y touche qu'après avoir traité à fond en quelques Ouvrages précédens des principaux objets qui s'y préſentent, & que d'ailleurs j'ai deſſein d'étendre davantage dans d'autres que je dois publier, la plûpart des choſes, il me ſemble que cet eſſai ne laiſſera rien à déſirer, qu'on ne trouve dans le cours de mes traités. D'ailleurs je

ne dois pas ignorer que les petits volumes ſont plus favorablement recus que les gros ; ceux-ci épouvantent les lecteurs, qui craignent les longues, & fatiguantes lectures. Pourquoi ne pourrois-je pas encore imiter les prudentes précautions de tant d'Auteurs, qui veulent par de pareils eſſais preſſentir le goût du Public, avant que d'entreprendre de longs, & de difficiles traités ?

Celui-ci exige plus que tout autre que je prenne de telles méſures. Il renferme bien des queſtions, ſur leſquelles les ſçavans reſtent partagés : & je ne doute point que, ſi je ſuis favorablement reçu de quelques-uns, beaucoup d'autres ne me refuſent leurs ſuffrages. Cependant je n'avance rien que je n'appuie plutôt par des raiſons, que par autorités. Mais je connois

trop la diverſité des génies pour me croire pour cela hors d'intrigues. La plûpart n'eſtiment les Ouvrages qu'autant qu'ils y trouvent leurs idées ; tout ce qui s'y oppoſe, les offenſe, & leur paroît faux par conſéquent ; tout juſques au tour dont les choſes ſont amenés, doit tenir de leur goût ; & le moyen de leur plaire eſt de réveiller plutôt leur complaiſance pour eux-mêmes, que de chercher à les inſtruire.

A dire vrai les préjugés oppoſent d'étranges obſtacles à un Auteur, & c'eſt un fâcheux embarras pour lui de n'oſer rien écrire, s'il ne fait effort pour les vaincre. Il offenſera, il bleſſera, s'il l'entreprend, & ſera toujours rebuté s'il dit quelque choſe de nouveau, ou de plus approfondi. Il faut donc qu'il ſe taiſe : mais ſouvent qu'el-

les pertes pour la république des letttres ! Pourquoi comme dans les autres tribunaux où l'on recuille les ſuffrages, n'écoute-t-on pas les avis d'un chacun ſans chagriner les Auteurs, lorſqu'ils ne plaiſent pas ? Il me ſemble que tous ceux qui peuvent parler, ſont obligés de le faire; ils doivent leurs obſervations, leurs penſées, en faveur du bien public ; & ceux-là particulierement, qui lui ſont conſacrés plus que les autres, & qui ont vieilli dans leur miniſtere.

Ce n'eſt qu'à leur zele qu'on eſt redevable de ces prétieux tréſors, où chacun va puiſer l'érudition qui lui eſt néceſſaire ; & s'il n'eſt pas accordé à tous d'y apporter de quoi enrichir des dépôts ſi utiles, pourquoi ne tiendra-t-on pas compte de la bonne volonté à ceux qui n'ont pu faire mieux ?

Je ne demande à être reçu qu'à ces titres, & j'abandonne aux autres la gloire d'uſurper la tirannie des eſprits. Qu'ils entreprennent de dominer par l'effort de leur audacieuſe critique ; qu'à force de détruire, & de renverſer quiconque les devance, & ſe trouve en poſſeſſion des ſuffrages, ils prétendent s'affermir ; enfin qu'à l'occaſion de quelques erreurs, ou d'autres défauts échappés à l'attention d'un Auteur trop rapidement emporté par la vivacité de ſon génie, ils entreprennent d'annéantir les meilleurs ouvrages, je laiſſerai volontiers paſſer ces torrens de peu de jours ; & ne penſant qu'à m'acquitter de mes devoirs, je rendrai compte paiſiblement au public de ce que j'ai eu occaſion d'obſerver. Heureux s'il eſt de quelque utilité. C'eſt mon ſentiment que j'expoſe, il ne

doit en aucune maniere faire obſtacle à celui d'autrui.

Ayant donc cru trouver ſur le diſcernement du pouls une méthode nouvelle pour apprendre à le mieux connoître, ſur-tout aux jeunes Médecins encore peu formés à profiter de ce ſigne, le premier de tous, & le plus inſtructif; j'ai penſé qu'une telle méthode leur pourroit être utile. Et ſi à l'occaſion de ces ſignes, & des autres qui lui doivent être joints pour le rendre plus déciſif, je ſuis entré en quelques détails ſur les tempéramens, & les phyſionomies; s'il m'a paru même néceſſaire, pour mieux éclaircir ces myſteres, de propoſer mes penſées ſur l'inſtinct, ou l'ame des bêtes; c'eſt ſans prétendre attaquer ceux qui les rejettent. Heureuſement je ne ſuis pas aſſez vain pour entreprendre de

décider ſur de ſi grandes queſtions. Mais il m'eſt permis, ce me ſemble, d'en dire ma penſée. Il eſt vrai que je me ſerois épargné cette difficile entrepriſe, s'il n'avoit pas été néceſſaire d'expliquer les cauſes de ces vertus, ou propriétés morales, qui paroiſſent attachées aux qualités de nos tempéramens; & quoiqu'aujourd'hui on s'explique à leur ſujet tout autrement que n'a fait l'Antiquité, n'eſt-ce pas aſſez pour moi, qui depuis long-tems pratique la Médecine, d'avoir reconnu plus de ſûreté dans l'ancienne maniere de penſer, que dans les explications modernes, pour m'y devoir attacher? La ſeule expérience a fait ma loi. Ses ſuccès m'ont perſuadé: trouvant d'ailleurs à profiter dans Hippocrate, pourrois-je ne le pas préférer à quelque Cartéſien, ou

à quelque Géometre nouveau ?

Cependant je n'en mépriſe aucun. Ami de tous, interreſſé à leur gloire, je loue leurs découvertes ; j'en profite le plus que je puis ; mais c'eſt moins en abandonnant les Anciens, que pour faire ſervir à perfectionner leur doctrine, des nouveautés que je dois à ces illuſtres modernes.

Au reſte, je n'ai adopté la méthode du dialogue, que parce qu'elle m'a paru, & plus inſtructive, & plus convenable aux diſcuſſions que je me ſuis cru obligé d'entreprendre. Je les devois à la néceſſité d'autoriſer mon ſyſtême, quoique je ne le propoſe pas comme nouveau. A ce ſeul titre, il me ſeroit ſuſpect ; puiſqu'on ne doit pas croire, que dans des matieres méditées depuis tant de ſiécles par de très-illuſtres perſonnages, on ait

quelque chose de plus à faire, que de les approfondir davantage, de les expliquer par de nouveaux moyens, enfin de les enrichir par quelques découvertes. J'ai essayé tout cela; &, si j'y ai eu quelque succès, j'en dois être plutôt redevable au bonheur de quelque point de vue où je me suis trouvé, qu'à un génie plus pénétrant que celui des autres. Je m'en suis déja expliqué ailleurrs. Il y a souvent plus de bonne fortune que d'habileté à faire des découvertes.

Je voudrois donc en conséquence d'un assez long traité que j'ai entrepris sur l'histoire de l'homme, apprendre les moyens de discerner les différentes qualités de ceux qu'on observe; mais cela seulement, par rapport aux moyens les plus sûrs de conserver leur santé, ou de la rétablir, lorsqu'elle est

perdue. Aucun de ces motifs indiſcrets qui occupent la plus grande partie de ceux qui ont traité de la phyſionomie n'excite ma curioſité; & je révere comme une eſpece de ſanctuaire le cœur d'autrui; perſuadé qu'il n'eſt permis d'y fouiller qu'avec des intentions également pures, & charitables. Il y auroit d'ailleurs très-ſouvent bien des mécomptes dans les jugemens qu'on prétendroit porter. Les vertus, la politique, mille divers moyens artificieux, ſont capables d'en impoſer beaucoup. Combien de gens arrêtés par la piété, par la philoſophie même, ont ſi heureſement réuſſi à ſurmonter leur naturel qu'autant qu'ils paroiſſoient portés à certains vices, autant ſe ſont-ils formés l'habitude de s'en éloigner! j'en rapporte des exemples fameux dans l'Antiquité. Ainſi mon inten-

tion ne fut jamais de procurer des moyens de pratiquer une ſcience, dont on pourroit trop ſouvent abuſer, ou qu'on pourroit faire ſervir à de téméraires ſoupçons. Mais du côté que je la traite, ſagement dirigée ſur les loix de la Médecine, elle n'a rien qu'on puiſſe craindre, ou condamner. Elle ſervira particulierement à faire connoître ce qu'il y a dans l'homme de plus merveilleux, & de plus interreſſant pour l'art de guérir.

J'établis dans ce traité le pouls comme le premier, & le principal de tous les ſignes, auxquels en effet ils ſe rapportent tous. J'en fais voir les liaiſons, les dépendances, & de quelle maniere on peut ſi utilement paſſer des uns aux autres, qu'un Médecin pourra ſouvent avoir l'avantage, à ne faire que regarder ſon malade, de de-

viner quel en eſt le pouls, & conſéquemment une grande partie des choſes qui ſe paſſent en lui.

Cependant je n'ai pas encore épuiſé cette matiere ; il y reſte bien des obſervations qui ne devoient pas trouver leur place dans un premier eſſai ; il ne s'agit ici que de bien faire connoître, ce que c'eſt que le pouls, & ſes propriétés, puiſque dans l'hiſtoire des maladies j'en dois faire un ſi grand uſage : il me ſeroit alors déſagréable d'uſer de répétitions. Ainſi je paſſe ſous ſilence l'hiſtoire de tant de variations du pouls, qui dépendent de l'ordre, & de la meſure des digeſtions, des alternatives du travail & du repos, de la veille & du ſommeil, du changement des ſaiſons, des variations mêmes qui ſe ſuccedent dans l'eſpace d'un jour. Je ne

dis rien non plus de la différence où il ſe trouve dans l'un & l'autre ſexe, & dans les divers âges de la vie ; tout cela devant trouver ailleurs plus naturellement ſa place, ſuivant le plan que je me ſuis propoſé. Cependant pour peu que ce premier eſſai convienne au goût du public, je changerai volontiers de deſſein, & ce qui me reſte fournira la matiere d'un volume pareil à celui-ci.

TRAITE'

TRAITE'
DU POULS,
OU
DES CONNOISSANCES
QU'ON PEUT ACQUÉRIR PAR SON MOYEN.

DIALOGUE PREMIER.

DES CAUSES MÉCHANIQUES du Pouls & de ſes différences.

IL me ſera très-agréable, Monſieur, de vous ſatisfaire ſur la relation que vous me demandez. Mais que je regrette que vous-même n'ayez pas entendu notre Hérophile moderne! Car

avec quelque attention que j'aie écouté, tout ce qu'il nous a dit ſur le Pouls, & les autres ſignes propres à déceller ce qui ſe paſſe dans les hommes, je n'eſpere pas vous dédommager du plaiſir que vous auriez eu à l'entendre. Ses idées ſont nettes, & préciſes, & ſes expreſſions ſi faciles, & ſi juſtes, qu'on croit moins l'écouter, que voir les choſes mêmes, dont il parle. Vous auriez d'ailleurs eu l'avantage dont notre ami Polyphile a ſi bien profité. Il lui a fait mille objections, qui ont toutes été réſolues. Pourroit-on manquer d'en faire en des matieres ſi difficiles? Il ſemble même que plus on en fait, & plus étend & perfectionne ſes connoiſſances.

Ainſi c'eſt plutôt une diſſertation entre Hérophile, & notre ami, qu'un ſimple diſcours que je me propoſe de vous écrire. Elle aura pour ce ſujet la forme de dialogue; parce que, lui donnant un autre tour, je craindrois ou de ne vous en pas dire aſſez, ou d'y répandre quelques obſcurités.

Il arriva donc par le plus heureux haſard que Polyphile & moi nous nous

rencontrâmes à la campagne chez le Marquis ***. Hérophile y étoit depuis quelques jours pour le guérir d'une maladie très-fâcheuſe ; & comme alors le malade commençoit à ſe rétablir, nous eûmes pour nos entretiens tout le loiſir néceſſaire.

Ainſi nous promenant un matin, le meilleur état du Marquis fut d'abord la matiere de notre converſation, & ce qui nous donna occaſion de diſcourir ſur le Pouls, fut qu'Hérophile nous dit, qu'au milieu de tant d'allarmes le Pouls du malade l'avoit toujours raſſuré. Vous ſçavez, Monſieur, combien Polyphile eſt curieux, & que l'étude de la nature fait depuis long-tems ſon occupation la plus agréable. Il nous dit même qu'il n'y avoit pas long-tems, qu'il avoit parcouru quelques Auteurs ſur le Pouls, mais qu'il n'en étoit pas ſatisfait ; & ce fut ce qui l'engagea de dire à Hérophile que tant de confiance qu'il avoit priſe en conſéquence de l'état du Pouls du malade, lui paroiſſoit fondée ſur des principes bien équivoques.

Ils le ſeroient moins, répondit Hé-

rophile, ſi nous étions aſſez bon connoiſſeurs pour en faire un juſte diſcernement, & juger de toutes ſes propriétés. Comme il n'y a pas un ſeul mouvement du Pouls, qui ne ſoit l'effet néceſſaire d'une cauſe qui agit en conſéquence de l'état où ſe trouvent les hommes; nous en pourions juger auſſi conſéquemment que de ce qui ſe paſſe ſous nos yeux. Mais par malheur il ſe gliſſe dans nos obſervations tant de défauts d'une importance extrême, que nous n'approchons qu'avec peine d'une grande partie des découvertes que la théorie nous promet.

Il eſt vrai auſſi que ce n'eſt pas ſeulement au Pouls que les Médecins habiles s'attachent; ils ne négligent rien de tous les autres ſignes extérieurs; & par les juſtes comparaiſons qu'ils en font avec le Pouls, ils parviennent à de ſurprenantes découvertes.

Je ſçai, interrompit Polyphile, qu'on dit à ce ſujet des choſes ſurprenantes de la connoiſſance des Médecins Chinois.

J'en ai entendu parler, répondit Hérophile, mais ayant lu quelques uns de leurs Ouvrages ſur le Pouls, & ſur le

corps humain ; ayant d'ailleurs parlé à quelques perſonnes, qui, malades à la Chine, avoient fait épreuve de leur habileté, je ne trouve pas qu'elle réponde à leur grande réputation.

Pour bien juger du Pouls, il faut avoir une connoiſſance ſi parfaite du corps humain, que c'eſt aſſez d'ignorer quelqu'un de ſes myſteres, pour tomber dans de grandes erreurs : & cette connoiſſance manque abſolument aux Médecins Chinois.

Mais, reprit Polyphile, eſt-ce actuellement une choſe ſi difficile que cette connoiſſance du corps humain, après tant de découvertes qu'a fait l'anatomie ? Depuis quelque tems, juſques où n'a-t elle pas pouſſé ſes recherches ? & quels étonnantes découvertes par le ſecours des microſcopes ?

Hérophile ſourit à ce propos, & prenant la parole : elle pourroit bien, dit-il, pénétrer plus loin encore ſi les microſcopes étoient meilleurs, ſans parvenir jamais par les chemins qu'ils découvrent aux vérités dont il eſt queſtion.

Il eſt vrai que les ſolides ont beau-

coup de part à tout ce qui ſe paſſe dans le corps humain ; premiers inſtrumens ſans leſquels rien ne peut être exécuté ; mais c'eſt dans les liquides que ſont renfermés les principaux myſteres. C'eſt au ſang que l'ame eſt attachée, & du ſang qu'elle tire tant de caracteres ſi différens, dont elle paroît revêtue. Ainſi le Pouls, pour ſignifier beaucoup, doit trouver un homme encore plus verſé dans la connoiſſance des myſteres du ſang, que dans la conſtruction des ſolides.

Ce n'eſt pas ainſi cependant, reprit Polyphile, qu'on en juge aujourd'hui.

Je le ſçais, interrompit Hérophile, & ce ſyſtême qui eſt à préſent à la mode, ne m'eſt pas inconnu. Il aura ſon tems comme les autres, qui, d'abord comme lui en poſſeſſion de la plus grande partie des ſuffrages, ſont ſi fort tombés, qu'on n'en veut quaſi plus parler. L'expérience ramene à la fin tout à ſon autorité ſuprême. Elle détrompe les uns, jette les autres dans les doutes, & la confuſion ; & nul ſçavant n'eſt en droit de ſe croire paiſible, tant qu'il n'a que la nouveauté pour appui.

C'eſt-à-dire, reprit Polyphile, que

vous êtes plutôt partisan des Anciens, que des Modernes ?

Je ne le suis que de la vérité, répondit Hérophile, & c'est autant chez les uns, que chez les autres, que je me plaîs à la chercher : mais, plus attentif encore aux leçons de l'expérience, qu'à leurs autorités, je ne me fixe, autant qu'il m'est possible qu'aux faits le plus clairement démontrés. Ainsi pour peu qu'il vous fût agréable de sçavoir ce que je pense sur le Pouls, & les autres signes que nous consultons, j'aurois l'honneur de vous l'apprendre, indépendamment de quelque système que ce soit. J'ai pris des uns & des autres. J'y ai ajouté, & par ce moyen je m'en suis fait un tout particulier.

Vous nous feriez, dit Polyphile, un plaisir extrême de vouloir bien nous en instruire, & cette faveur nous engagera à beaucoup de reconnoissance. Mais accordez-nous, s'il vous plaît, la permission de vous demander tous les éclaircissemens nécessaires sur les difficultés qui pourront se présenter. J'en prévois beaucoup. Une matiere que je conçois, & si étendue & si difficile, pourroit-elle manquer de les faire naître ?

Vous avez raiſon, Monſieur, dit Hérophile, puiſqu'il n'y en a pas dans toute la Médecine, qui ſuppoſe de plus grandes connoiſſances. Toutes les ſciences, & phyſiques, & métaphyſiques s'y trouvent interreſſées.

A quoi ſerviroit en effet de connoître par les mouvemens du Pouls la plus grande, ou la moindre rapidité du ſang, la grandeur plus ou moins conſidérable de ſa raréfaction, & les divers dégrés de ſa conſiſtence, ſi par ces ſignes on ne devoit pas découvrir ce qui ſe paſſe de plus myſterieux dans le corps humain? Car il eſt conſtant qu'en conſéquence des loix de l'union de l'ame & du corps, l'ame ſe modifie en autant de façons que le ſang reçoit d'altérations différentes; qu'elle ſe revet d'autant de caracteres qu'il y a de ſortes de tempéramens; enfin que ſuivant que le cours des âges y cauſe des changemens, elle en prend les diverſes impreſſions. Ainſi l'on peut juger par le moyen du Pouls, & des autres ſignes, qu'il n'en faut jamais ſéparer, auſſi-bien des diſpoſitions du corps, que celles de l'ame.

Puiſque nous convenons de leur union,

nion, n'eſt-ce pas nne néceſſité qu'il ſe faſſe entre eux un tel commerce de leurs qualités réciproques, que tant que le corps ſera animé par l'ame elle en reçoive des impreſſions conſéquentes à ſes divers caracteres? C'eſt ce que l'expérience nous démontre encore plus que le raiſonnement: car, bien que nous ſuppoſions les ames également parfaites, ne découvrons-nous pas de ſi grandes différences entre les divers caracteres des hommes, que c'eſt une néceſſité qu'en conſéquence de loix de l'union, leurs ames aient contracté certaines impreſſions paſſageres, qui, ſans intereſſer leur eſſence, diſtingueront beaucoup leurs propriétés? Ignorez-vous que dans le ſanguin, dans le bilieux, dans le pituiteux, & l'atrabilaire, les inclinations ne ſont pas moins diſtinguées que leurs tempéramens, & que ces inclinatiors ſe trouvent très-conſéquentes anx qualités qui les caractériſent? D'ailleurs ces différentes perſonnes paroiſſent-elles ornées des mêmes avantages? Enfin dans le commerce de la vie les voyez vous ſe préſenter avec de pareils agrémens? Joignez à ces ob-

ſervations l'hiſtoire de la vie : quelle différence de mœurs de l'adoleſcent d'avec celles de l'homme fait & du vieillard ! Quelle différence encore entre les ſexes, & tout le cours de leur vie !

Ici les raiſonnemens ne doivent pas nous en impoſer au déſavantage de l'expérience : &, bien qu'il s'agiſſe ici d'un des plus impénétrables myſteres, c'eſt une néceſſité de ſe laiſſer conduire par l'hiſtoire des faits, & de s'en rapporter à elle plutôt qu'à *d'éblouiſſantes* difficultés. Je ne ſçai même s'il ne convient pas de vous dire que je me prépare à vous propoſer dans la ſuite d'autres faits ſur leſquels il eſt mieux d'en croire à ce que l'on voit qu'à ce qu'on voudroit penſer. Ce ſera lorſque j'aurai occaſion de vous parler de l'ame des bêtes, auxquelles on voudroit aujourd'hui retrancher toute ſenſibilité, toutes connoiſſances, pour n'en faire que de ſimples machines. Mais il n'eſt pas encore tems d'agiter ces difficultés ; ce ſera lorſque nous ſerons obligés de rendre raiſon de quelques ſignifications du Pouls. Ainſi commençons déſormais par

parler de ſes cauſes, de la maniere qu'elles le produiſent, & de ſes différences.

L'ordre que vous vous propoſez, dit Polyphile, eſt fort naturel, & c'eſt avec bien du plaiſir que nous vous écoutons.

J'en ſuis charmé, répondit Hérophile, car il s'agit d'un long détail, & duquel il ne faut pas perdre la moindre circonſtance. J'eſſaierai néanmoins à débarraſſer la doctrine du Pouls de ce grand nombre de difficultés qu'on trouve répandues dans ce qu'en ont écrit les anciens, & les modernes. J'éviterai même le détail trop étendu d'un grand nombre de ſingularités, qui me paroiſſent peu utilement obſervées. Pourquoi pouſſer ſes obſervations au de-là de ce que les Médecins les plus habiles ont remarqué, & ſuivre ſon imagination plutôt que ſes expériences, puiſqu'il n'eſt queſtion de ſe fixer qu'à une ſcience d'uſage? Nos plus grands obſervateurs conviennent que Galien, qu'ils reſpectent tous comme leur maître ſur la doctrine du Pouls, à beaucoup exagéré les choſes; & qu'il s'en faut bien

qu'il ait obſervé toutes les ſingularités qu'il détaille.

Je ne vous celerai pas, dit Polyphile, qu'ayant eu la curioſité de lire ſur le Pouls quelques uns de vos auteurs, & cet illuſtre grec entre les autres, auquel on m'avoit d'abord adreſſé, j'y trouvai des diſcours ſi longs, ſi embarraſſans, la plûpart même ſi confus, qu'il me ſembla qu'il avoit moins écrit pour inſtruire, que dans le deſſein d'étaler faſtueuſement ſa vaſte érudition. J'aurois bien mieux aimé lire Hippocrate. On dit que cet auteur à écrit toutes ſes obſervations avec plus de juſteſſe, & de préciſion; mais on m'aſſura qu'il n'avoit pas traité de la connoiſſance du pouls.

Cela eſt vrai, répondit Hérophile, quoiqu'on ne puiſſe pas dire qu'il l'ait ignorée: il en parle ſeulement & d'une maniere très-légere en trois ou quatre endroits de ſes Ouvragges, ſoit que de ſon tems on n'eût pas encore aſſez approfondi l'hiſtoire du Pouls, pour en faire un grand uſage; ou que, n'ayant tiré une grande partie de ſes Ouvrages, que des Mémoires qu'il avoit hérité de ſes illuſtres ayeux, les fameux Aſ-

clepiades, il n'y ait trouvé aucunes mentions du Pouls. Mais depuis ſon tems pluſieurs Auteurs, dont par malheur il ne nous eſt reſté que les noms, ont écrit ſur le Pouls; entre leſquels, au rapport de toute l'Antiquité, Herophile eſt le plus renommé. On a cependant beaucoup vanté la ſcience d'Eraſiſtrate à ce ſujet. Il faut qu'en peu de mots je vous raconte de lui une hiſtoire, qui lui acquit beaucoup de réputation.

Antiochus devint paſſionnément amoureux de la Princeſſe Stratonice, femme du Roi Seleucus ſon pere. Mille raiſons l'engageoient à cacher une paſſion ſi criminelle. Tous les efforts qu'il fit ne ſervirent qu'à le jetter dans une extrême langueur. On le voyoit chaque jour dépérir. L'allarme fut grande dans toute la Cour, & les Médecins eſſayerent en vain leurs remedes. Il falloit attaquer la cauſe. Quels moyens de la découvrir ? Eraſiſtrate eut ſeul le bonheur de le faire, & ce fut par l'obſervation du Pouls.

Attaché auprès du Prince, il remarqua que, toutes les fois que la Princeſſe ſe préſentoit, Antiochus, d'abord plus

agité qu'à l'ordinaire, tomboit enſuite dans un accablement extrême, dont il ne revenoit peu à peu, qu'après le départ de la Reine. Vous aimez, Prince, lui dit Eraſiſtrate; votre Pouls trahit le myſtere de votre cœur. Ne diſſimulez plus un mal, que je découvre, & auquel je cours chercher le remede. Auſſi-tôt il fit part de ſa découverte au Roi; mais ce fut d'une maniere auſſi ingénieuſe que l'étoit ſa découverte même. Le Prince eſt amoureux, lui dit-il, mais par malheur la paſſion qui le tue ne ſera jamais ſatisfaite. Quoi donc, reprit Seleucus! mon Fils trouveroit-il quelques Dames infléxibles! Sans doute, reprit Eraſiſtrate; car c'eſt ma femme qu'il aime. Votre femme, s'écria le Roi! & ſeriez-vous capable de la lui refuſer? Mais vous-même, Prince, permettez-moi de vous le demander, repliqua le Médecin, feriez-vous en cas pareil un ſi grand ſacrifice? N'en doutez pas, dit le Roi. Guériſſez donc le Prince, reprit Eraſiſtrate; c'eſt de la Reine, & non de ma femme qu'il eſt amoureux.

Cette époque de la connoiſſance du Pouls eſt glorieuſe pour l'Antiquité;

& c'eſt un grand malheur que les Auteurs de ſon tems qui ont le mieux écrit ſur cette ſcience ne ſoient pas venus juſques à nous. Leurs ouvrages périrent avec cette magnifique Bibliotheque que l'incendie conſuma à Rome, lorſque le temple de la Paix fut brûlé. On regrette particulierement les ouvrages d'Hérophile, quoique Galien en ait beaucoup profité. On prétend même que, quelque déſavantageuſement qu'il en parle, il n'a fait quaſi que les copier: & tout de même, à l'exception de quelques modernes auxquels la connoiſſance de la circulation du ſang a procuré de plus grandes connoiſſances de la méchanique du Pouls, tous les Auteurs latins n'ont fait que répéter Galien.

Je voudrois vous dire quelque choſe de plus; mais ce ſera ſans entrer dans aucunes diſſertations critiques. Je me ſuis borné à ne vous parler que de mon ſentiment. Pourquoi attaquer ceux d'autrui? Ainſi j'entre en matiere: c'eſt de la maniere que le pouls eſt produit, & de ſes différentes diſpoſitions que je vous parlerai d'abord.

Puiſque je dois cõpter ſur la connoiſſan-

ce que vous avez de l'anatomie, je puis, ce me ſemble, vous ſuppoſer le cœur placé dans le centre de la poitrine comme une pompe aſpirante, & foulante, propre à recevoir le ſang, & à le repouſſer continuellement. C'eſt par les veines qu'il le reçoit, & par les arteres qu'il le renvoie. Les veines le lui rapportent de toutes les parties du corps, auxquelles les arteres l'avoient diſtribué ; circulation perpétuelle, que le cœur entretient ainſi par la force, & l'aſſiduité de ſes mouvemens. Car non-ſeulement elles ſuffiſent pour la diſtribution générale qui ſe fait du ſang : mais pour procurer ſon retour ; de maniere qu'il en eſt, vous le ſçavez, des arteres & des veines comme des ſyphons, dans leſquels les liquides pouſſés d'un bout reviennent par l'autre, & ſe rapportent dans les deux ventricules du cœur, qui ſervent ainſi, & de réſervoirs, & de baſe aux vaiſſeaux ſanguins.

Tout cela nous eſt parfaitement connu, dit Polyphile ; je vous pourrois même répéter, ce qu'on à écrit de la conſtruction du cœur, des divers ordres de ſes fibres, de ſes oreillettes, de ſes val-

vulles, de la capacité de ſes ventricu-
es, de ſes nerfs, enfin de toutes les
parties qui le compoſent.

Epargnons-en le détail, reprit Hé-
rophile, puiſqu'il nous ſuffit de ſçavoir,
qu'au moment que le cœur s'étend, ſe
dilate, les veines y répandent le ſang,
qui n'y eſt pas plutôt entré, qu'il en reſ-
ſort, violemment pouſſé par la contrac-
tion du cœur : autant qu'il s'ouvre, il ſe
reſſerre enſuite, & pouſſe dans les gros
troncs des arteres, & par ces troncs,
deſquels naiſſent une infinité de ra-
meaux, le ſang qui ſe diſtribue dans
toute l'étendue du corps.

Vous rappellant donc le ſouvenir
de la conſtruction des arteres, vous
comprendrez qu'elles naiſſent par une
large ouverture, qui ſe reſſerre à meſu-
re que leur canal eſt prolongée, décri-
vant ainſi une figure à peu-près *coni-
que*, & que tout au contraire les vei-
nes par des canaux très-petits naiſſent
ou de l'extrémité des arteres, ou de
quelques parties intermédiaires, & ſe
prolongent en s'élargiſſant. Autre ſorte
de figure conique, mais renverſée, op-
poſée par conſéquent à celle que les
arteres décrivent.

J'ai tout cela très-préſent à l'eſprit, répondit Polyphile : je ſçai encore que les canaux arteriels ſont formés de membrannes plus ſerrées, plus ſolides, plus fermes, que celles des veines : & ſans doute qu'à ce ſujet vous n'y ſuppoſez pas moins d'élaſticité, ou de reſſort que les illuſtres Modernes, qui prétendent tirer de ſi grands avantages de cette découverte.

Conſiderons donc déſormais, reprit Hérophile, que le ſang, liqueur très-compoſée, ainſi que j'aurai occaſion de vous le faire obſerver dans la ſuite, doit ſe partager à meſure qu'il circule, en beaucoup de parties ; les unes ſeront pour être employées à la nourriture des parties ; les autres ſerviront à remplir les veines lymphatiques ; celles-ci s'engageront dans les glandes, & ſe partageront en divers *récrémens* ; celles-là enfin ſe dégageront pour être évacuées, & par les iſſues ſenſibles, & par celles qui ne le ſont pas. Telles ſont les matieres des ſucs glaireux qui s'évacuent par les entrailles, par les urines, & par les voies ſecrettes de l'inſenſible tranſpiration.

Tout le monde convient de cela, repliqua Polyphile. Car c'eſt autant de ſéqueſtré de la maſſe du ſang, que ce qui produit les graiſſes, la bile, les ſucs pancréatique, & ſalivaire, tout en un mot, ce que mille, & mille diverſes glandes ſéparent de récrémens, ou d'impuretés. On pourroit mettre encore dans ce nombre ces parties du ſang, qui ont dans le foye, dans la rate, & quelques viſceres, un mouvement moins rapide, que celui qui circule dans les veines.

Je ſuis charmé, reprit Hérophile, de vous trouver ſi bien inſtruit. Il n'y a donc plus, pour vous faire obſerver ce que je penſe, qu'à vous imaginer, que réuniſſant tant de parties différentes du ſang, d'abord mêlées, confuſes dans ſa maſſe, & ne compoſant avec elle qu'une même liqueur, il eſt évident que le cœur pouſſe par les arteres beaucoup plus de ſang, qu'il ne lui en revient par les veines.

Un moment de réflexion, s'il vous plaît, iuterrompit Polyphile ; je ne m'étois pas encore aviſé de cette obſervation ; elle m'embarraſſe. Car d'où

le cœur pourroit-il fournir une ſi grande augmentation, lui qui ne produit rien, & ne donne qu'autant qu'il a reçu ?

Votre difficulté ceſſera, répondit Hérophile, dans le moment que vous penſerez à ce chyle, ſi fréquemment tiré des alimens ; partie nouvelle, & étrangere à cette lymphe qui enfile les mêmes voies. Dans les intervalles de la diſtribution de ce ſuc, additions conſidérables, & ſur leſquelles il y a beaucoup à compter.

Mais, dit Polyphile, que prétendez-vous conclurre de-là ?

Tout ce qui nous doit ſervir à la découverte des cauſes du Pouls, répondit Hérophile. Car, puiſqu'il étoit néceſſaire pour l'entretien de la circulation du ſang que ces canaux, tant les arteres que les veines, fuſſent toujours remplis, il falloit d'abord pouſſer dans les arteres beaucoup plus de liqueur que les veines n'en devoient recevoir ; & pour cela que forçant d'abord outre méſure dans les arteres, elles s'étendiſſent, par la facilité qu'elles ont à ſe dilater ; afin qu'à meſure

que l'éxcédent de leur juſte meſure, ou capacité, ſe dégageoit dans les glandes, & les autres lieux de ſequeſtre, elles puſſent retourner à leur diametre naturel ; de maniere que ce qui fait l'extenſion extraordinaire du vaiſſeau arteriel eſt préciſément ce qui s'en ſépare pendant le cours de la circulation, ainſi que d'abord nous en ſommes convenus. Par ce moyen il arrive, qu'à l'inſtant que le cœur ſe vuide, il produit dans les arteres l'élévation du pouls, & lorſqu'il ſe dilate, il reçoit des veines le ſang de retour, il en occaſionne la chûte. Alternatives de mouvemens ſelon leſquelles l'artere bat autant que le cœur, & dans les mêmes meſures, mais en des tems différens : car, l'artere ſe rempliſſant à meſure que le cœur ſe vuide, l'élévation du Pouls arrive lorſque ſe fait la contraction du cœur, & l'abbaiſſement du Pouls lorſque le cœur ſe dilate, & ſe remplit.

C'eſt auſſi, ajouta Polyphile, ce que nous obſervons dans les pompes aſpirantes & foulantes. Elles ſe vuident lorſque leurs canaux ſe rempliſſent, & ces canaux ſe vuident à leur tour

pendant qu'elles ſe rempliſſent par l'élévation du piſton. Mais, Monſieur, ſi vous ne donnez pas une autre cauſe de l'extenſion de l'artere que ce ſurplus du ſang que vous ſuppoſez, pourquoi lui avoir donné tant de force, & d'élaſticité ?

C'eſt, dit Hérophile, autant pour ſoutenir l'effort de la violente impulſion que fait le cœur, qu'afin de la reſtituer plus promptement à ſon diametre naturel. Sans cela elle pouroit reſter dans cette extenſion extraordinaire, où la force de l'impulſion, & l'étendue du volume du ſang l'ont portée : ce qui feroit obſtacle à cette circulation ſi facile, & ſi prompte, que la nature exigeoit.

D'ailleurs le ſang, au lieu de ſe diſtribuer avec la même facilité dans les glandes, & les autres vaiſſeaux *excretoires*, ne feroit que gliſſer le long de leurs ouvertures. Il faut que par la compreſſion artérielle, il ſoit forcé d'y entrer. Elle produit à leur égard à-peu-près le même effet que fait pour la ſéqueſtration du chyle le mouvement periſtaltique des inteſtins. Enfin il faut

onvenir, que par ce retour des arteres accélération du mouvement circulai- e eſt beaucoup ſollicitée.

C'eſt, dit Polyphile, ce que j'ai au- refois entendu confeſſer à de ſcavans Géometres.

Je ſçai, reprit Hérophile, que quel- ques uns ont prétendu démontrer qu'à aiſon de l'impulſion directe & de la onfiguration des arteres, cette élaſ- icité n'avoit pas d'effet. Mais ils n'ont as compris, que les arteres recevant lus qu'elles ne pouvoient d'abord contenir, il ne falloit pas ſeulement amener par la force de leur retour e ſang à une juſte extenſion pour en- iler ſes canaux, mais encore le com- primer, le preſſer, pour faire obſtacle à la raréfaction, qui l'auroit pu tenir ſuſ- pendu, ou le rendre moins rapide; rai- ſons qui, jointes au précédentes, exi- geoient un auſſi ingénieux *méchaniſme*.

Je vous l'accorde, reprit Polyphile; mais de votre raiſonnement je con- clus que vous n'êtes pas du ſentiment des anciens ſur ce rafraichiſſement pré- tendu, & cette production des eſprits, qu'ils attribuoient au mouvement du Pouls.

Leur erreur, répondit Hérophile, n'eſt venue que du défaut de connoiſſance de la circulation du ſang, & de ſes cauſes méchaniques. Ils pouvoient bien à ce ſujet ſuppoſer de grands myſteres où il n'y en à point; prévenus d'ailleurs par les grandes connoiſſances qu'ils tiroient du Pouls, qu'il ne pouvoit être produit ſans le concours des plus éminentes facultés. Mais ne doit-on pas leur pardonner cette erreur qui n'interreſſe que la théorie; puiſqu'elle ne les a pas empêché de faire du Pouls les mêmes uſages que nous? En effet nos plus grandes connoiſſanſes ne ſervent qu'à perfectionner leurs découvertes.

Mais, reprit Polyphile, les poulmons ne tirent-ils pas quelques avantages du Pouls? Ou plutôt n'obſervez-vous pas de grandes relations entre ſes mouvemens & ceux de la reſpiration?

Les Médecins Chinois, reprit Hérophile, y comptent fort; & je ne doute point qu'en beaucoup de circonſtances on n'ait occaſion d'y faire d'utiles remarques. Il eſt de fait que ne vivant qu'autant que nous reſpirons, &

& même que notre plus grande force dépendant de notre meilleure, & plus facile reſpiration, c'eſt une néceſſité, que le Pouls, qui dépend des bons effets de cette reſpiration, ainſi qu'autrefois je l'ai démontré, en ſuive à-peu-près les meſures. Cependant lorſque j'ai eſſayé, ſuivant la pratique des Chinois, à comparer les mouvemens de la reſpiration avec les battemens du Pouls par des nombres qui euſſent quelque rapport, je n'y ai rien trouvé d'aſſez juſte, pour être ſatisfaiſant. Tout au plus j'ai remarqué que le Pouls étoit embarraſſé, ſouvent même inégal, intermittent, lorſque la reſpiration étoit pénible, & embarraſſée; comme auſſi que, plus la reſpiration étoit facile, & réguliere, plus le Pouls battoit avec aiſance, & légereté.

Alors en effet par le moyen d'une telle reſpiration les eſprits deviennent plus purs, plus abondans : car il faut, pour qu'elle arrive, que le ſang ſoit parfaitement conſtitué, & qu'il ſoit d'une fluidité convenable. A ce propos il ſeroit avantageux que vous fuſſiez prévenu des obſervations que

j'ai faites dans le Traité de l'Homme ſur la méchanique de la production des eſprits par le ſecours de la reſpiration. Ce ſeroit même un moyen pour nous faire tirer de grands avantages de l'obſervation des mouvemens de la poitrine : mais ils deviendroient plutôt des ſignes conjoints avec ceux du Pouls, tels que beaucoup d'autres, que comme dépendans de la même méchanique ; ſi ce n'eſt qu'on veuille dire que toutes les parties de chaque organe en particulier ſont liées par de ſi grands rapports, qu'elles ne manquent jamais à s'aider mutuellement, ou à ſe nuire, lorſqu'une cauſe étrangere les bleſſe.

Qu'on obſerve en effet le viſage, & qu'on le compare avec les mouvemens de la reſpiration, on y remarquera divers ſignes, qui s'accordent avec l'aiſance, ou la difficulté, de ces mouvemens ; autant qu'on voit ſes couleurs pures, bien mêlées, que tous ſes traits ſont dans leur ordre naturel, que les yeux ſont brillans, & d'une émail clair, & tranſparent, & qu'enfin les lévres ſont vermeilles, lorſqu'on reſpire avec facilité ;

on trouve, lorſque c'eſt avec difficulté qu'on le fait, que les couleurs du teint ſon brouillées, plutôt livides, que vermeilles, ou d'un pâle jaunâtre, & terni, que les yeux ſont bouffis, & leur émail chargé de petits traits de ſang, & qu'enfin les lévres à demi béantes tendent à la lividité. Dans ce même tems tâtez le Pouls fréquemment, vous y découvrirez, ou beaucoup d'embarras, & de plénitude, ou de l'inégalité, & de l'intermiſſion. Auſſi un Médecin long-tems exercé dans ces ſortes d'examens peut-il ſouvent juger des qualités de la reſpiration par l'inſpection du viſage, & du Pouls par les mouvemens de la poitrine. Mais nous reviendrons à l'examen de ces ſignes, lorſque nous aurons diſcouru ſur le Pouls; nous verrons que les uns comme conſéquens paroiſſent toujours unis avec d'autres, comme les effets le ſont à leurs cauſes; & que les autres, comme attachés à des cauſes particulieres, & de peu de relation, ne ſe rencontrent qu'autant, que chacunes d'elles ſe trouvent particulierement interreſſées.

Revenons donc au Pouls, dit Poly-

phile. Je m'apperçois que ce ne ſont ici que labyrinthes, où l'on s'expoſeroit ſans ceſſe à prendre le change, ſi l'on n'étoit pas bien conduit. Dans la ſuite ce ſera votre affaire. Ainſi, pour rentrer dans notre premier propos, je conçois que voilà le cœur qui pouſſe vigoureuſement dans les arteres le ſang dont il eſt rempli, que la meſure de ſa plénitude eſt déterminée par celles de ſes oreillettes, & qu'enfin ce qu'il contenoit eſt la quantité préciſe de ce qu'il pouſſe à chaque impulſion dans les arteres. Mais ne joindriez-vous point aux cauſes de l'élévation du Pouls, que ces arteres n'étant jamais vuides, bien au contraire que contenant tout le ſang qu'elles peuvent avoir dans l'étendue de leur diametre naturel, ce qui lui eſt ajouté de nouveau ſuffit, ou tout au moins augmente fort conſidérablement leur élévation?

Je ne le prétens pas nier, dit Hérophile, quoique je ſuppoſe que le mouvement d'impulſion, qui chaſſe le ſang depuis l'orifice des vaiſſeaux juſques à leur extrémité, leur laiſſe peu de loiſir pour contenir cette quantité

telle que peut-être vous l'imaginez. D'ailleurs les battemens du cœur ſe font en des eſpaces de tems ſi courts, & ſi bien meſurés, qu'à peine le ſang eſt-il entré, qu'il ſe diſtribue, & qu'auſſi-tôt il eſt tout de nouveau refourni. Et ſur cela je vous ferai faire une obſervation, ſçavoir que les anciens comptoient quatre tems dans le Pouls, ſçavoir, deux repos, l'élévation, & la dépreſſion. Ils ſuppoſoient qu'avant que de s'élever il reſtoit un inſtant paiſible, & un autre inſtant dans ſon élévation. Mais plus j'ai étudié le Pouls, moins je me ſuis apperçu de ces repos prétendus. Car j'ai compris que ne ſentant que l'élévation du Pouls dans une partie de ſa meſure, parce que nos doigts légerement placés ſur l'artere ne peuvent la ſentir dès ſa naiſſance, depuis ſon diametre naturel, cet inſtant, qui nous échappe juſqu'à ce qu'elle ait atteint au terme de notre ſenſibilité, peut paſſer pour un inſtant de repos, quoiqu'il y faille ſuppoſer de l'action. Comme auſſi lorſque ſentons l'élévation, il arrive que de quelque légereté que ſoient nos doigts, nous effaçons

en quelque maniere, ou plutôt nous assujettissons, comme la pointe de la pyramide du Pouls, qui nous frappe à l'instant qu'elle le fait, & disparoît à l'instant même; ce qui peut produire ce que les anciens prenoient pour un instant de repos. Ainsi ce ne sont là que de vaines délicatesses de la part de gens peu instruits de la méchanique du Pouls, dans laquelle on ne scauroit supposer ni cessations convenables, ni aucun besoins de cette cessation. Plus le Pouls est lent, & élevé, plus ces repos prétendus peuvent imposer, conséquemment aux raisons que j'ai l'honneur de vous dire, comme aussi elles ont moins de lieu, lorsque le Pouls est fréquent, petit, & serré. Mais dans la suite, ou vous aurez une connoissance plus distincte de la qualité du Pouls, cette difficulté vous paroîtra moins fondée.

Je le comprends ainsi, repliqua Polyphile; les anciens ont fait comme nous faisons nous mêmes. Moins nous connoissons distinctement les choses, & plus à leur égard nous nous embarrassons de minuties, qui naissent moins des choses que de la confusion de nos idées.

Reprenons donc notre plan, dit Héphile, & ſur cela je vous dirai, que lorſque je penſe à ce mouvement d'impulſion, qui chaſſe ſans ceſſe le ſang, ainſi que je le diſois tout à l'heure, de l'orifice des troncs juſqu'à leurs extrémités, je m'imagine qu'il n'y a nul fond, ou très-peu tout au plus, à faire ſur une plénitude incapable de faire de réſiſtance, puiſqu'elle fuit, & diſparoit, à l'inſtant que le nouveau ſang eſt introduit. Ainſi j'aime mieux m'en tenir à la grandeur du volume de ce ſang introduit avec effort, & qui, au moment qu'elle preſſe, fait que dans toute l'étendue de l'artere la même extenſion eſt occaſionnée. Car l'élévation & la dépreſſion du Pouls ſe ſuccedent aux mêmes inſtans d'un bout à l'autre de ſon canal; les liquides une fois ainſi renfermés ſuivant les mêmes loix que les ſolides.

C'eſt une choſe de fait, répliqua Polyphile, également démontrée par l'expérience, & les méchaniques. Mais ce qui m'embarraſſe eſt la comparaiſon, que je fais du Pouls tel que je le ſens, avec ce qne je conçois de cette éléva-

tion des arteres. Car concevant l'extenſion de leur diametre dans toute leur étendue, c'eſt tout comme ſi le vaiſſeau, qui n'auroit, par exemple, que trois lignes de diametre, devenoit augmenté tout d'un coup de quatre. Mais je m'expliquerai mieux par cette figure (fig. 1.) que je trace ſur mes tablettes. Je ſuppoſe donc que A, B, C, D, repréſentent le vaiſſeau de l'artere dont le diametre naturel ſera E, F: ainſi que l'artere s'étende, ce ſera autant au deſſous de C, D, qu'au deſſus de A, B, & ce ſera par les deux lignes GH, & IK, que le volume de l'artere deviendra groſſi. Mais que j'applique mes doigts ſur cette ligne GH, au lieu de la trouver dans toute ſon étendue, ce ne ſont que certaines élévations en forme de petites pyramides qui viennent me frapper.

Il faut vous en rendre raiſon, dit Hérophile, & ce ſera par une autre figure. (fig. 2.) Donnez-moi, s'il vous plaît, vos tablettes. Sur cette ligne qui s'éleve, je deſſine vos doigts ſuivant que vous les appliquez. Conſidérez donc que ne touchant que par leurs extrémités EEE, ils ne ſont ſenſibles à ſon élévation que par

par les mêmes points dont ils ſont frappés ; enſorte que depuis le point E, juſqu'à l'autre point E, c'eſt pour eux autant de perdu, ou comme ſi au lieu de former une ligne, il ne s'élevoit que ces ſortes de pyramides que vous connoiſſez. Mais ici le raiſonnement doit ſuppléer au ſentiment. Conſéquemment donc à ce ſentiment des pyramides prétendues vous concevrez l'élévation continue de tout le corps de l'artere.

Voilà, interrompit Polyphile, ma difficulté très-évidemment éclaircie. Je ne ſçai même à préſent pourquoi je ne me ſuis pas d'abord aviſé de cette explication.

J'en ſuis charmé, reprit Hérophile, puiſque je conçois dans ce moment qu'elle nous va donner occaſion de vous tracer par d'autres figures ces différences du Pouls, qui ne ſçauroient ſe décrire qu'imparfaitement. Car de quelque exactitude que ſoit le diſcours, il n'égale jamais l'évidence que la figure fait ſentir : & de-là vient que bien des gens, fort verſés en apparence dans la théorie du Pouls, ont ſouvent le mal-

heur de ſe tromper lorſqu'il s'agit de la pratique. Il eſt même d'une néceſſité très-abſolue de s'y être très-long-tems exercé. En ce cas les doigts du Médecin doivent égaler la grande habitude qu'ont ceux qui jouent des inſtrumens : elle perfectionne leur délicateſſe & leur légereté.

Mais reprenons notre ſang à la ſortie du cœur. Connoiſſant donc qu'en général toute élévation de l'artere n'arrive qu'en conſéquence de la quantité du ſang qu'elle a reçu il faut d'abord convenir que plus cette quantité eſt conſidérable, & plus l'artere s'éleve; enſuite que plus ce ſang abondant eſt rarefié, plus ſon volume étant étendu exige de place, & par conſéquent éleve l'artere.

Cela eſt clair, dit Polyphile; & delà je conclurai auſſi que moins la quantité du ſang eſt grande, & moins ſa raréfaction eſt conſidérable, moins elle éleve l'artere.

Fort juſte, reprit Hérophile : & par ce moyen voilà des Pouls différens, l'un plus élevé, l'autre moins, & l'autre bas, ou moins élevé encore.

Mais comment, dit Polyphile, jugerons-nous de cette élévation par rapport aux divers états, où ſe trouvent les hommes? Car tous les jours j'entends dire qu'un tel à le Pouls naturellement fort élevé dans l'état de ſa ſanté la plus parfaite, & que tel autre ne l'a ainſi qu'à l'occaſion de ſa fiévre. C'eſt, dit Hérophile, que pour bien juger de la qualité du Pouls, il faut premierement ſçavoir quelle doit être la qualité naturelle de celui qu'on tâte, afin de n'en juger que par comparaiſon. Sans cela on ſeroit expoſé à de perpétuelles équivoques. Ainſi connoiſſant quel doit être le Pouls des ſanguins, des bilieux, des pituiteux, des atrabilaires, & s'étant fixé à leur occaſion à de certaines idées générales, on dira que le Pouls d'un pituiteux, & d'un atrabilaire, ſera extraordinairement élevé lorſqu'il égalera celui du ſanguin, & du bilieux.

C'eſt-à-dire, reprit Polyphile, que vous nous apprendrez ces différences du Pouls naturelles à chaque tempéramens. Quel moyen ſans cela de faire le moindre uſage de votre théorie?

Sans doute, dit Hérophile. Mais ne croyez-vous pas qu'avant que d'en venir là, il ſoit néceſſaire de vous donner d'abord une idée générale de la différence des Pouls? Je me l'imagine. Ainſi pourſuivons-en le détail; & afin de commencer par vous fixer à ces moyens de comparaiſon, voici déſormais de quelle maniere je tracerai ces Pouls diverſement élevés (fig. 2 *bis*.) A, B, eſt l'artere; C, D la meſure naturelle de ſon élévation, & cette meſure ſuivant la diverſité des tempéramens, des ſexes, des âges, en un mot des divers états, qui ſervent à caracteriſer les hommes, ſera tantôt plus, & tantôt moins élévée. Ainſi dans le ſanguin elle le ſera plus que dans le bilieux; dans le bilieux, plus que dans le pituiteux; & dans le pituiteux, plus que dans l'atrabilaire, ou mélancholique. Traçons en les figures. A, B, ſera pour le ſanguin; C, D, pour le bilieux; E, F, pour le pituiteux; G, H, pour l'atrabilaire. (fig. 3.)

Mais, interrompit Polyphile, ces hommes peuvent être les uns jeunes, les autres vieux; ceux-là plus vifs natu-

rellement, plus forts, plus vigoureux; ceux-ci plus délicats & plus foibles, quoique conſidérés dans la ſphere du même tempérament.

Votre objection eſt très-juſte, répondit Hérophile; &, pour y ſatisfaire, il faut ici ſuppoſer d'abord que nous ne parlons des tempéramens qu'autant qu'ils ſont parfaits chacun dans leur ordre: mais lorſque vous y trouvez par quelque défant de conſtitution des altérations conſidérables, ſoit qu'elles viennent de naiſſance, ou qu'elles ſoient acquiſes par quelques irrégularités dans le régime de vivre, ou par d'autres cauſes; auſſi-tôt comparant ces états à l'idée que vous aurez toujours préſente de ce que le tempérament dans ſa plus parfaite conſiſtence devroit produire, vous en déduirez au plus juſte les termes de ſa dégénération; & ſur cela en cherchant les cauſes, vous examinerez d'abord ſi étant naturelles, c'eſt par la combinaiſon d'un autre tempérament moins parfait, & de ce mélange vous conclurrez l'effet qu'il doit produire. Car ne vous attendez à rencontrer que très-rarement des tempé-

ramens parfaits. Quaſi toujours ils participent les uns des autres. Le ſanguin eſt mêlé avec le pituiteux, & par ce moyen devient ſanguin pituiteux ; ou bien c'eſt avec le bilieux, & il devient ſanguin bilieux ; ou enfin il participe de l'atrabilaire, ou mélancholique, & alors il ſe fait entre eux une pareille combinaiſon : & ſur cela conſidérez que de chaque côté les qualités eſſentielles à chaque tempérament venant à ſe joindre, il eſt naturel de croire qu'autant qu'elles ſeront capables, ou de ſe fortifier mutuellement, ou de s'altérer, ce qui en réſulte en doit porter les caracteres. Ainſi les qualités étant connues, il n'eſt pas difficile d'en diſcerner les effets.

De quelque diverſité de mélanges que ſoient donc les tempéramens, leur obſervation ne changera rien à notre regle générale. Car conſéquemment à tous ces ſignes, deſquels nous devons parler, & par leſquels vous diſcernez non-ſeulement l'eſpece du tempérament, mais ſa plus grande, ou ſa moindre force, les qualités de l'âge, du ſexe, en un mot de tout ce qui carac-

tériſe les hommes, vous déterminerez en conſéquence à peu-près l'élévation que doit avoir le Pouls, & par conſéquent cette ligne qui lui doit être naturelle. Car, par exemple, n'eſt-il pas clair que l'homme qui paroît plus grand, mieux proportionné, & bien nourri, doit avoir le Pouls plus plein, plus fort, plus élevé, qu'un autre moins favorablement conſtruit?

Vous ne prétendriez donc pas, reprit Polyphile, vous fixer uniquement à la ſeule inſpection du Pouls, pour décider des qualités, des forces, & du tempérament?

Non ſans doute, répondit Hérophile, & ci-devant je vous en avois, ce me ſemble, prévenu. Plus on doit porter un jugement certain, plus il faut pour l'entreprendre raſſembler un plus grand nombre de ſignes, & les concilier. Par les ſignes extérieurs, on ſe prépare à la ſignification du Pouls. Ils deviennent les regles ſuivant, leſquelles on en doit juger. Ainſi d'abord on commence par obſerver l'homme entier, ou dans toute l'étendue qui ſe montre de lui propre à ſignifier. Sa grandeur,

ſon embonpoint, ſa force, ſon viſage, ſes couleurs, l'état de ſa peau, ſes yeux, leurs regards, le ſon de ſa voix, ſa maniere de s'exprimer, en un mot tout ce qui annonce de ſa part. Une fois accoutumé à ces ſortes d'examens, un coup d'œil ſuffit à un Médecin intelligent pour être ſur le champ au fait des moyens de pourſuivre ſes découvertes par l'examen du Pouls.

Quelle ſcience ! interrompit Polyphile, & de quelle prodigieuſe étendue me la faites-vous concevoir !

Vous avez raiſon, reprit Hérophile, d'en être étonné ; ſa connoiſſance eſt le dernier terme auquel un Médecin habile peut parvenir ; & ce n'eſt que par de longues expériences, & de très-ſérieuſes réfléxions. Comme il ne ſe paſſe rien en nous qui n'ait ſa cauſe, & que chaque cauſe eſt déterminée à produire ſon effet, on n'obſerve rien qui ne doive être conſéquent, & duquel on ne doive ſe rendre raiſon. Et c'eſt ſur cela que le Médecin habile établit ſes raiſonnemens.

Pourſuivons, je vous prie, dit Polyphile. Me voilà, ce me ſemble, déja

capable de déterminer des lignes, qui bornent l'élévation naturelle du Pouls. Mais ce ne ſera qu'après avoir reçu de plus amples inſtructions que j'en ferai de juſtes applications.

Je le comprends ainſi, reprit Hérophile; il faudra connoître les qualités propres à chaque tempérament, avant que de ſçavoir meſurer leurs effets. Attachons-nous donc déſormais à faire un juſte diſcernement des qualités du Pouls. Rien de plus aiſé dans la ſuite que de les appliquer à propos.

Pour juger donc du Pouls, du ſanguin, par exemple, puiſqu'il nous pourra ſervir de regle pour les autres, je trace premierement l'artere AB (fig. 4.); je ſuppoſe enſuite que la ligne EF déſigne l'élévation naturelle du Pouls; d'où je conclus que les pyramides paſſant cette ligne, & attaignant à la plus haute GH, produiſent un Pouls extraordinairement élevé, & conſéquemment à cela, que le Pouls d'un atrabilaire qui ne s'éléveroit pas plus que EF, meſure naturelle du ſanguin, ſeroit fort élevé; ſa meſure naturelle quaſi rampante n'égalant pas le tiers de la meſure du ſanguin.

Je vous comprends, interrompit

Polyphile, & ne trouve déſormais rien de plus à propos que l'art de ces ſortes de comparaiſons. Mais il ſeroit heureux que ſa pratique fût auſſi aiſée, que ſa théorie. Je pourrai donc me ſervir de cette autre figure, que je trace à l'imitation de la vôtre, pour exprimer les différences de l'élévation du Pouls. AB (fig. 5.) eſt l'artere, CD l'élévation naturelle, EF l'élévation extraordinaire. Lors donc que l'élévation du Pouls paſſera la ligne naturelle CD, elle deviendra extraordinaire, & ſera dite grande, & plus ou moins ſuivant l'excédent; lorſqu'elle ne fera qu'y atteindre, elle ſera dite médiocre; & lorſqu'elle n'y parviendra pas, on trouvera le Pouls bas, & déprimé; trois ſortes de Pouls par conſéquent qui détermineront toutes les meſures de l'élévation.

Je ſuis charmé, reprit Hérophile, de vous voir ſi bien entrer dans ma penſée. Pourſuivons-en le détail. Comme vous ſçavez que le volume des corps eſt de différens caracteres, qu'il y en a de ſolides, parce que leurs parties ſont plus liées les unes aux autres, plus compactes, & plus ſolidement af-

fermies ; & d'autres plus rarefiés, leurs parties ayant moins de liaiſon;& qu'ainſi les uns ſont durs, les autres plus ou moins mous ; & qu'entre ces mous, il y en a qui prêtent aiſément, & bientôt après par une ſorte de reſſort ſe relevent, & d'autres qui reſtent applatis faute de forces pour ſe reſtituer dans leur premier état ; comme vous ſçavez, dis-je, ces choſes, il en faut faire une application au volume du ſang ; dont la liqueur, ſe trouvant plus ou moins rarefiée, & tiſſue de parties plus ou moins légeres, & qui ont entr'elles plus ou moins de liaiſon, doit néceſſairement compoſer des volumes,que je puis dire par comparaiſon plus ou moins durs, & ſolides, plus ou moins mous, & rarefiés, & avec cette molleſſe,ayant plus ou moins de reſſort, ou de facultés ptopres à ſe reſtituer dans l'état d'où la compreſſion les avoit fait deſcendre.

Or toutes ces différences ſe doivent diſcerner par le moyen du Pouls, puiſqu'il eſt de fait qu'à proportion qu'une liqueur renfermée eſt plus ou moins compacte, ou rarefiée, on lui trouve plus ou moins de réſiſtance au toucher : & que cédant elle ſe reſtitue avec plus

ou moins de force, de promptitude, & de foibleſſe, ou de lenteur. L'abondance de la liqueur fera la groſſeur, & la plenitude du vaiſſeau. Sa raréfaction produira ſa molleſſe, ou ſa dureté, lorſqu'elle ſera plus compacte. De façon que vous ne connoîtrez pas moins la raréfaction, ou la condenſation du ſang par le Pouls, que ſon abondance; & par cette raréfaction la quantité des eſprits, qui animent ſa maſſe, & la légereté des parties dont elle eſt compoſée.

Je conviens de tout cela, dit Polyphile: mais, après m'avoir ſi bien fait comprendre par votre figure l'élévation du Pouls, pourriez-vous par quelque autre me tracer ſa molleſſe, & ſon reſſort? La choſe me paroît difficile.

Elle l'eſt moins que vous ne penſez, répondit Hérophile. Car, ſuppoſant d'abord que le corps mou eſt celui qui cede facilement au toucher, comme le corps dur celui qui lui réſiſte, je me ſervirai d'une ſpirale plus ou moins contournée, qui, placée dans la pyramide du Pouls, ne me fera pas ſeulement ſentir peu de réſiſtance au toucher mais qui m'exprimera par le retour facile que

vous lui connoiſſez, la faculté de reſſort que je ſuppoſe dans la liqueur. Ainſi je trace cette figure (fig. 6.). AB eſt l'artere ; C ſera la pyramide du Pouls, dans laquelle la ſpirale que vous y voyez renfermée, nous exprimera la molleſſe, & le reſſort : & à proportion qu'elle ſera plus contournée, elle cédera plus facilement, au lieu que lui donnant moins de contours, elle fera plus de réſiſtance : & ſi à la place de ces ſpirales, je place une ligne perpendiculaire, je ferai ſentir une extrême dureté. Et comme dans la dureté du Pouls on ne trouve pas moins de degrés différens qu'en ſa molleſſe, il me ſuffira de mettre au lieu de cette perpendiculaire, une ligne plus ou moins inclinée pour en diminuer la réſiſtance : & par ce moyen voilà de quoi exprimer des Pouls plus ou moins mous, & plus ou moins durs.

Je ſuis charmé, interrompit Polyphile : moi-même je veux tracer ces figures. (fig. 7 & 8.) Car ſuivant les dégrés d'élévation, il faut déterminer ceux de la molleſſe, & ceux de la dureté. AB (fig. 7.) eſt l'artere, C le Pouls très-mou, D le Pouls moins mou, E moins mou en-

core & approchant de la dureté, dont vous voyez dans l'autre figure les différences. (fig. 8.) C marque l'extrême dureté, D la dureté moindre par la ligne inclinée en forme de demi-cercle, E une dureté moins grande encore par une ligne plus approchante de la ſpirale la plus ſimple. Ainſi je dirai, un Pouls très-mou, médiocrement mou, & ſeulement mollet : c'eſt-à-dire, avec quelque tendence à la dureté: comme auſſi un Pouls dur, médiocrement dur, & très-dur.

Vous voilà, Monſieur, interrompit Hérophile, très-parfaitement au fait. Ainſi ce ſont là deux differences de Pouls qui jointes à ces premieres par leſquelles ſon élévation eſt exprimée formeront ce que nous appellons des Pouls compoſés, ou dans leſquels ſe rencontrent de l'élévation & de la molleſſe, de l'élévation & de la dureté, de la médiocrité dans l'un & dans l'autre ; c'eſt-à-dire, une médiocre élévation avec une médiocre dureté, ou une médiocre élévation avec une médiocre molleſſe.

Mais comme on ne ſçauroit concevoir quelque corps que ce ſoit, ſoit liquide, ſoit ſolide, ſans les trois di-

menſions, longueur, largeur, & profondeur, le Pouls qu'une maſſe liquide produit doit pareillement avoir les ſiennes. Déja nous connoiſſons ſon élévation, & la conſiſtence plus ou moins rarefiée de ſa maſſe : il s'agit de ſa largueur, ou de ſon étendue.

Ce diſcernement ne ne me paroît pas aiſé, dit Polyphile : car de cette longue ligne que décrit l'élévation du Pouls, ne trouvant par les doigts que ces pointes que nous exprimons par nos prétendues pyramides, il ne me paroît gueres poſſible qu'elles nous puiſſent bien manifeſter l'étendue que vous cherchez.

Elles le feront ſuffiſamment, répondit Hérophile, par leurs pointes plus ou moins étendues, émouſſées, arrondies. Et c'eſt ce que vous vous ſouvenez ſans doute, d'avoir autrefois obſervé, ſi quelquefois vous avez tâté, ou votre Pouls, ou celui de quelques autres. Tantôt ces pyramides vous ont paru plus pointues & plus preſſées, & tantôt plus arrondies, & moins fréquentes. Car c'eſt une néceſſité qu'à proportion que le Pouls eſt plus étendu, plus arrondi, quoi-

qu'il ſoit plus ou moins élevé, il batte plus lentement que lorſqu'il eſt plus ſerré, plus pointu, & plus dur.

Je reconnois cela, dit Polyphile, & je commence à vous comprendre.

Ainſi, reprit Hérophile, je pourrai donc vous exprimer par cette figure, (fig. 9, 10 & 11.) les divers dégrés de l'étendue du Pouls. AB ſera toujours l'artere, CCC les pyramides que vous trouvez plus arrondies, plus étendues: & cela arrive parce qu'alors le Pouls marquant beaucoup de plénitude, ſoit qu'elle vienne par la grande abondance du ſang, ce qui alors s'exprime par quelque dureté, ſoit qu'elle dépende d'une grande raréfaction, qui par conſéquent produira beaucoup de molleſſe, & de reſſort; parce que dis-je, alors par l'effet de cette plénitude l'artere conſerve un plus grand diametre dans ſon retour, & laiſſe par conſéquent moins de profondeur, ou d'élévation à ſes pyramides; ce qui fait que vous en trouvez quaſi auſſi-tôt la baſe, que la pointe, ou que vous l'attaignez de plus près. D'où vient que lorſqu'on tâte le Pouls, il ne faut pas ſeulement d'abord le

toucher

toucheravec légereté : mais le pourſuivre en preſſant doucement pour en mieux connoître l'étendue ; enſorte que tantôt on preſſe, & tantôt ont éleve ſes doigts, ſuivant ainſi à diverſes repriſes ſes mouvemens. Le Pouls fort élevé ſe ſe fait d'abord ſentir, & pour juger de ſa grande élévation, il la faut ſuivre comme juſqu'à ſa naiſſance ; d'où on s'éleve, comme ſi c'étoit par l'effort même du Pouls que les doigts fuſſent pouſſés. Tout au contraire dans les Pouls bas, profonds, rampans, c'eſt une néceſſité de preſſer doucement juſqu'à ce qu'on les ait trouvés ; enſuite on preſſe moins, afin qu'ils reprennent leur juſte conſiſtence. Car il arrive ſouvent à leur occaſion que le Pouls par lui-même, pour être trop foible, paroît d'abord s'effacer ſous les doigts ; de maniere qu'il faut alors que le Médecin ſçache par la délicateſſe, & les diverſes meſures du toucher, tellement ménager la conſiſtence du Pouls, qu'il y atteigne ſans y cauſer la moindre altération.

Ainſi plus le Pouls ſera étendu, moins ſa profondeur vous paroîtra

conſidérable par rapport à ſon éléva-tion. Ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe être réellement auſſi élevé que le ſeroit un Pouls très-dur, & très-ſerré : mais alors ſa grande étendue, ſon arrondiſſe-ment, & la groſſeur de ſon volume pa-roiſſent en diminuer beaucoup.

Ainſi vous voyez dans la neuviéme figure, celle du Pouls très-étendu, très-arrondi, ſur ſa longue & large baſe. Dans la figure 10 le Pouls eſt moins étendu, & ſera pris dans cette eſ-pece pour médiocre. Enfin dans la fi-gure 11 il approche davantage de ſon étendue ordinaire, & par conſéquent voilà trois ſortes de Pouls encore : très-étendu, moins étendu, étendu.

Je le vois, dit Polyphile ; mais je fais une remarque dans ces figures, c'eſt que ſur une pareille longueur vous tracez plus ou moins de Pouls, ou de ces pyramides, pour exprimer leur plus ou moins grande étendue. Je comprends que c'eſt une néceſſité ; mais je préſumerois auſſi de là que le Pouls plus étendu battroit bien plus lente-ment que le Pouls moins étendu.

N'en doutez pas, répondit Héro-

phile. Car ce qui fait ou la lenteur, ou la viteſſe du Pouls, vient de ce qu'un plus ou moins grand nombre de ſes battemens parcourt dans les mêmes inſtans un pareil eſpace. Il eſt dit vîte lorſque dans cet eſpace il en parcourt un plus grand nombre, & lent lorſque dans ce même eſpace le nombre eſt plus petit. Or vous concevez-bien, que plus chaque battement éleve de pyramides d'une baſe plus étendue, & d'une pointe plus arrondie, moins il s'en peu rencontrer dans l'eſpace marqué, & de-là la lenteur ſe fait obſerver en comparaiſon de ces battements courts, précipités, qui peuvent élever comme un plus grand nombre de ces pyramides.

D'où vous pourrez poſer comme une regle certaine que plus le ſang eſt rarefié & abondant, plus il fournira d'étendue, de rondeur, & de molleſſe avec reſſort, & alors plus de lenteur dans ſes battemens; en comparaiſon avec un ſang fort échauffé, très-vif, très-pétillant, qui produira un Pouls dur, fréquent, & ſerré, & qui par conſéquent paroîtra beancoup plus vîte.

Ainſi, continua Polyphile, voilà en-

core deux ſortes de Pouls à remarquer l'un vîte, l'autre lent.

Fort juſte, répondit Hérophile, mais faites-en des eſpeces; car du moment qu'il ſe rencontre une différence eſſentielle, auſſi-tôt il la faut déterminer par divers dégrés. Car le Pouls vîte ſera très-vîte, médiocrement vîte, & vîte ſimplement; & tout de même le lent ſera médiocrement lent, & très-lent.

Quoique je comprenne bien ces eſpeces, interrompit Polyphile, conſéquemment à ce que vous venez de m'expliquer, il me faut des figures: vous m'y avez ſi fort accoutumé, que je ne ſçaurois plus m'en paſſer.

J'y conſens, dit Hérophile, & c'eſt ainſi que je compare le Pouls très-vîte avec le très-lent, & même que j'en veux exprimer les différences. A, B, ſera perpétuellement l'artere. (fig. 12.) Comptez le nombre des EEEEEEE, c'eſt le Pouls vîte, puiſque ſur la même ligne, & dans le même eſpace de tems, il en parcourt un plus grand nombre que dans la ligne inférieure DDDD. (fig. 13.) Du premier coup

d'œil vous comprenez tout le reſte.

Ajoutez donc à ces eſpeces, quelques autres qui en paroiſſent dépendantes, (fig. 15. 16 & 17.). L'une ſera du Pouls vîte & ſerré. Car bien que ce ſoit une néceſſité qu'il ſe ſerre pour être vîte, comme c'en eſt une qu'il s'étende pour être lent, on obſerve néanmoins dans la viteſſe extrême du Pouls, que quelquefois ſes battemens deviennent ſi fréquens, & preſſent, s'il faut ainſi dire, tellement ſes pyramides, qu'elles paroiſſent quaſi ſe toucher dans toute leur élévation. Un battement, dit-on, n'attend quaſi pas que l'autre finiſſe. Toujours les pyramides ſe renouvellent, avant que de ſentir la diminution d'aucune: & comme ce n'eſt que dans les occaſions d'un grand épaiſſiſſement de la ſéroſité du ſang, & d'une exceſſive inflammation de ſa partie ſulphureuſe, que de tels battemens ſerrés, précipités, & fréquens à l'excès arrivent, on en fait une grande différence d'avec le Pouls ſeulement très-vîte : il ne faut pour le produire, qu'un grand redoublement de la fiévre ; mais pour l'autre c'eſt une néceſſité que la maladie

ſoit du genre des inflammatoires, C'eſt ce que je pourrai dans la ſuite vous faire obſerver en parlant de leur hiſtoire.

Je n'aurois donc, interrompit Polyphile, qu'à preſſer davantage les pyramides du Pouls très-vîte, & les beaucoup élever, pour avoir la figure du Pouls très-preſſé, ou très-fréquent.

Baiſſez-les auſſi, reprit Hérophile; car ce Pouls preſſé ſe rencontre plus fréquemment encore petit & bas, que haut & élevé: jamais même il n'atteint au terme de l'élévation conſidérable que nous marquions aux Pouls élevés. L'épaiſſeur du ſang, la tenſion de l'artere, & la fréquence extrême des battemens du cœur, y ſont trop d'obſtacles. Il eſt en effet démontré que plus le cœur bat avec précipitation, moins il chaſſe le ſang avec abondance, & qu'il fait alors de plus grands efforts pour pouſſer une petite quantité, qu'il n'en faiſoit pour en chaſſer beaucoup. Auſſi ce Pouls ſerré eſt-il ordinairement regardé comme d'un mauvais augure. Petit, ſerré, dur, ſont ſes plus fréquentes diſpoſitions.

Toujours de la dureté ; &, où la dureté ſe rencontre, peu d'étendue, & d'élévation ſuivent néceſſairement: nous joindrons donc à l'oppoſite de ce Pouls celui qu'on appelle très-lent, très-lâche, très-mou.

Pourroit-il être auſſi dans l'eſpece des petits, dit Polyphile?

Sans doute, reprit Hérophile, qu'il s'en rencontre avec de pareilles diſpoſitions. Il ſera très-lent par la foibleſſe des battemens du cœur; très-mou, & ſans reſſort, par le défaut de cette raréfaction qu'excitent les eſprits; & petit, parce qu'avec de tels défauts il ne peut élever ſuffiſamment l'artere. Mais pour agir mieux en oppoſition avec le Pouls ſerré, mettez-y l'intermittent, le défaillant, l'entrecoupé, l'inégal.

Il faut, interrompit Polyphile, me démontrer toutes ces eſpeces. Des figures, s'il vous plaît, on ne peut plus s'en paſſer.

Quoi, répondit Hérophile, vous ne comprendriez pas que le Pouls intermittent eſt celui qui de tems en tems manque ſes pulſations? que le défail-

lant ſe fait lorſqu'après deux ou trois pulſations ou davantage, celles qui ſuivent ſortent de leurs juſtes proportions, qu'elles diminuent peu à peu, qu'elles tombent, défaillent enfin ? Que pour l'entrecoupé il faut que d'une pulſation à l'autre il y ait de notables différences, ſoit qu'elles ſoient plus foibles, ou qu'elles défaillent ? La premiere ſera très-foible, la ſeconde forte à l'ordinaire, la troiſiéme foible, ou intermittente comme la premiere. Enfin que l'inégal ſe fera ſentir par le défaut des proportions qui auroient dû mettre comme de niveau toutes les pulſations, ou les pyramides? Mais vous voulez des figures, elles ſont aiſées, prenons nos tablettes : les voici. La figure 18 ſera pour l'intermittent, la 19 pour le défaillant. Dans la 20 vous voyez l'entrecoupé, & enſuite l'inégal : à leur ſeul aſpect vous les allez parfaitement reconnoître.

Mais, interrompit Polyphile, d'où viennent ces différences, puiſque dans l'ordre naturel rien ne doit agir plus conſtamment, & avec plus d'uniformité que le cœur ?

Sans

Sans doute, répondit Polyphile; mais du moment que par quelque incident fâcheux un ſi bon ordre eſt traverſé, & que quelques événemens défavorables déconcertent la nature, elle manque de forces pour ſoutenir toujours avec la même égalité la ſuite de ſes mouvemens, enſorte que c'eſt tantôt par la mauvaiſe qualité du ſang, & tantôt par l'inégalité des battemens du cœur, ou que les eſprits manquent à ſe diſtribuer avec égalité, que ces ſortes de Pouls ſont produits. D'où vient que nous les prenons toujours comme un mauvais augure: Pouls de l'état mal-ſain, & deſquels le Médecin ne manque pas de tirer un prognoſtic déſavantageux, ſi ce n'eſt en de certaines occaſions, où il paroît que la diſpoſition naturelle à beaucoup plus de part que la maladie. Quelques vieillards, & même quelques jeunes perſonnes, ont naturellement le Pouls inégal, intermittent, & ce n'eſt qu'à l'occaſion ou de quelques fiévres, ou d'autres mouvemens extraordinaires que les paſſions peuvent ſuſciter, que leurs Pouls ſe reglent, & paroiſſent, raſſurer. D'où vient

que c'eſt toujours une néceſſité pour ne pas ſe laiſſer ſurprendre en de pareils faits, de concilier avec l'obſervation du Pouls un plus grand nombres d'autres ſignes; plus ils paroîtront favorables, moins on aura lieu de redouter l'irrégularité du Pouls; au lieu qu'elle deviendra à de très-juſtes titres allarmante, quand ces ſignes conciliés dénoteront une fâcheuſe diſpoſition.

Mais, dit Polyphile, lorſque j'obſerve ces meſures que vous marquez, dois-je prétendre que ce ſera toujours dans leurs mêmes proportions marquées, que leurs inégalités, & leurs intermittences arriveront?

Nullement, répondit Hérophile; je n'ai prétendu que donner l'idée générale, & de l'intermittence, & de l'inégalité. Vous obſerverez ainſi tantôt deux, trois, ou plus encore de battemens reglés avant que l'intermittence ou l'inégalité ſe trouvent. Souvent il arrive dans la fin des maladies dont le trait eſt funeſte, que d'abord l'une ou l'autre n'arrivent qu'après un grand nombre de battemens réglés, enſuite deſquels on ſent l'intermiſſion ou l'inégalité d'un battement qui à l'inſtant

même paroît réparée par une pulsation régulière, qui se poursuit long-tems encore. De-là vient qu'il est d'un Médecin habile de tâter long-tems le Pouls d'abord que prévenu par les autres signes, il juge de la nécessité d'une longue observation. Mais peu d'heures après, ou un jour suivant, il trouvera que ces inégalités, & ces intermittences se multipliant deviendront les tristes préludes de son funeste prognostic. Rarement la nature tombe tout d'un coup : mais peu à peu défaillante ses diminutions se marquent par ces pulsations irrégulieres. Celle du Pouls coupé est plus à craindre ; alors la nature approche de sa fin, dont le défaillant est la marque certaine; il dégénere dans une autre sorte de Pouls, qu'on nomme *vermiculaire*. (fig. 21.) Alors vous diriez en effet qu'à la place des pyramides ce seroit comme le mouvement d'un petit ver qui ne feroit que ramper. A peine sentez-vous l'élévation des contours qu'il se donne pour former son mouvement progressif; d'où l'on a tiré la comparaison. Mais il vous faut des figures, vous ne me passeriez pas une simple description. Traçons donc, &

en même-tems joignons y les figures de quelques autres Pouls. Ce sera d'abord celle du Pouls, qu'on dit *écourté*, (fig. 22.) vous en sentez la naissance & l'élévation qui tombant tout d'un coup vous en dérobe le retour. Imaginez-vous les mouvemens de la poitrine d'un homme affoibli par le mal; de loin il paroît tirer son inspiration, & sa poitrine, après s'être élevée peu à peu, manquant de forces pour se soutenir, tombe, se précipite, accablée par son propre poids. Il paroît que de telles foiblesses se rencontrent dans le cœur par l'effet du Pouls qui s'eleve peu à peu, vous en pouvez juger comme de la poitrine, & qui tombant ensuite tout d'un coup fait comprendre que le cœur est également affaissé, aussi-bien que les qualités du sang dont la raréfaction, manquant de soutien, fait que promptement l'artere se resserre.

Je vous ferai voir ensuite la figure d'un autre Pouls que les Latins appellent du grec *miurus* (fig. 23.); parce que, dit on, il forme sous les doigts comme le sentiment de la forme d'un rat. Ici les

anciens dont nous tenons ce nom, paroiſſent s'être ſervis ingénieuſement de tout ce qui pouvoit le mieux exprimer leurs ſentimens. En effet vous ſentez naître de loin le Pouls qui au lieu de former une pyramide ne laiſſe ſentir que comme le dos d'un rat fort allongé, peu élevé, & qui ſe termine par une courte tête qui en fait la chûte. Il differe peu du vermiculaire : puiſque ce n'eſt que par quelques dégrés de force qu'il s'éleve au-deſſus. Auſſi le voit-on bien-tôt en ſe baiſſant dégénérer dans le vermiculaire. Obſervez déſormais les figures que je trace. La premiere eſt du *vermiculaire* (fig. 21.); la ſeconde de l'*écourté* (fig. 22.); la derniere du *miurus* (fig. 23.).

Mais, dit Polyphile, tous ces divers Pouls, que j'appellerai Pouls de décadence, tirent-ils à de ſi grandes conſéquences qu'on les doive ainſi particulariſer, & s'en occuper la mémoire ? Ne pourroit-il pas ſuffire de les regarder comme défaillans & irréguliers; enſorte que ſur cette ſeule idée on appuyât ſon prognoſtic ?

C'eſt aſſez mon ſentiment, répondit

Hérophile. Car pour l'ordinaire, entre nous autres Médecins, lorſque nous nous rendons compte de nos obſervations, nous n'allons gueres au de-là des termes de mauvais Pouls. C'eſt notre expreſſion générale. D'où pour caractériſer davantage nous ſpécifions l'intermiſſion ou rare, ou fréquente ; l'inégalité tout de même, la défaillance plus ou moins grande, qui ſera du *miurus*, ou du vermiculaire. Auſſi éviterai-je de vous en rapporter pluſieurs autres, dont il paroît que Galien a fait aſſez inutilement une très-vaine oſtentation. Toutesfois ceſſant de vous parler de ces Pouls de décadence, il faut vous entretenir de quelques autres dont on tire de grandes conſéquences.

L'un eſt du Pouls élancé ou dardé : il ſemble qu'il s'éleve comme un trait avec effort qui viendroit vous percer les doigts. Dur, ſerré, & fréquent, il dénote beaucoup de fiévre & de chaleur par conſéquent. C'eſt d'ailleurs le Pouls des douleurs vives, & qui profitent de la plus grande force du malade ; car lorſque ces douleurs ſurmontent les forces, il paroît plus bas,

mais plus ſerré, & plus fréquent, & toujours fort dur ; enſorte qu'on le compare aux dents d'une ſcie. On l'appelle *ſerratus* pour ce ſujet ; ainſi il ne differe du premier qu'en ce qu'il atteint à peine la ligne de l'élévation naturelle de l'artere ; au lieu que l'élancé la ſurpaſſe ſouvent. Enſorte que c'eſt à ces divers dégrés d'élévation que vous jugez de la qualité des forces, comme de la grandeur des mouvemens inteſtins, ſoit par la fiévre, ſoit par les douleurs, par la fréquence, la véhémence, la dureté ; autant que dans les grandes douleurs d'un homme fort & vigoureux, il ſurpaſſe la ligne naturelle, il reſte au-deſſous dans les grands épuiſemens : Mais ce ſont épuiſemens d'eſprits plutôt que de conſomption de la part des humeurs. D'où vient que dans l'homme le plus fort, & le plus vigoureux, lorſqu'il ſouffre extrémement, vous voyez peu à peu le Pouls élancé s'affaiſſer, s'endurcir, devenir plus fréquent, plus ſerré, plus petit, & très-dur. A ces qualités vous jugez que le prognoſtic en eſt funeſte, & que le malade a beſoin d'un prompt ſecours.

D'abord il vous paroiſſoit d'nn viſage rouge, enflammé avec des yeux étincellants, des chairs brulantes ; bientôt il pâlit, quoiqu'il reſte toujours quelque feu dans ſes yeux. Mais peu à peu ſes chairs ſe réfroidiſſent, & quelque moiteur s'y fait ſentir. A cela les mouvemens de la poitrine s'accordent, ils ſont plus fréquens quoique foibles ; ce qui fait que l'homme, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, eſt enfin accablé par l'irrégularité extrême, & les grands mouvemens que ſouffre ſa machine.

Des figures, Monſieur, interrompit Polyphile.

M'y voilà, reprit Hérophile ; je n'aurois garde d'y manquer. Mais je ne ſçai ſi à la fin, vous ne me réduiriez point à l'impoſſible. Car combien de ſentimens ſont au-deſſus de toutes les peintures, aidées même des plus exactes deſcriptions ? Eſſayons cependant la premiere figure ſera pour le Pouls élancé (fig. 24.) ; la ſeconde pour le Pouls *ſerratus* ou de ſcie (fig. 25.). Je fais deux meſures du Pouls élancé, l'une du plus fort, l'autre du moindre ; car, ſuivant ce que j'ai eu l'honneur de vous

dire, il n'y a aucun des Pouls ſpécifiques, ou d'eſpece différente des autres, qui n'ait ſes trois états. Ainſi l'un ſera élancé, l'autre plus, & l'autre très-fort, ou ſi vous voulez très-élancé, moins élancé, & ſeulement élancé. Il en ſera encore tout de même du Pouls *ſerratus*, & des précédens; ce qui convient auſſi à ceux dont il nous reſte à parler. Tel eſt, par exemple, celui qu'on appelle frappant à deux fois, ou *bis feriens*, diſent les Latins. Il eſt irrégulier, & par conſéquent de ces derniers dont nous diſcourons. Il ſemble qu'au milieu de pluſieurs pulſations réglées, deux plus preſſées & plus précipitées que les autres batteroient dans la même meſure de tems qu'une ſeule auroit battu; comme ſi alors par l'effet de quelque déſordre du cœur, il battoit par l'effort de quelque treſſaillement convulſif. Or ce treſſaillement ſe trouve auſſi quelquefois dans l'élancé, ou dardé comme un trait branlant dans le mouvement qu'on lui donne. Ce Pouls accompagne pour l'ordinaire les fiévres putrides, & qui ont quelque malignité.

Mais, interrompit Polyphile, ne seroit-ce point ce qu'on appelle le Pouls convulsif, dont j'ai si souvent entendu parler ?

Non, Monsieur, dit Hérophile. Ce dernier n'étant ainsi appellé qu'à raison des agitations convulsives qui se font sentir dans les tendons qui avoisinent l'artere, lorsqu'ils sont agités de tressaillement & de mouvemens convulsifs. Ce n'est pas que le cœur ne soit comme les autres muscles susceptible de convulsion ; mais alors le Pouls n'en porte le caractere que par l'irrégularité de la force, & des mesures du Pouls ; ce qui le ramene aux Pouls que j'ai décrit précédemment.

Mais l'artere elle-même, reprit Polyphile, n'est-elle pas aussi-bien que le cœur susceptible de convulsion ?

Elle en pourroit recevoir quelques impressions, répondit Hérophile, à l'occasion de la propriété de ses fibres ; mais je pense que leur effet le plus sensible, comme le principal, est de rendre la membrane ou plus tendue ou plus relâchée ; ce qui se discerne ou par la tension & la dureté du Pouls, ou par sa mollesse.

Mais on obſerve encore des Pouls, qu'on dit tremblans, & palpitans; ce qui ne peut bien s'exprimer que par la foibleſſe & l'irrégularité des pulſations. D'où vient que ces ſortes de Pouls peuvent être plutôt placés dans l'ordre des défaillans & des convulſifs, que d'en faire des eſpeces bien diſtinguées. Il en eſt de même du Pouls qu'on nomme hectique; petit, dur, ſerré, fréquent, ſouvent irrégulier par les retours biſarres de quelques inégalités. Ainſi plus vous examinerez ces eſpeces, & plus vous comprendrez qu'elles ne viennent que des diſpoſitions des autres Pouls que nous connoiſſons.

Mais, interrompit Polyphile, dans quel ordre mettrez-vous ces ſortes de Pouls qui remontent, dit-on, juſques au coude, ou bien près, & qu'on regarde comme ſi fâcheux? J'ai entendu prononcer cent fois, comme un ſigne funeſte, que tel malade avoit le Pouls tellement biſarre & irrégulier, que tantôt vous le trouviez au poignet, tantôt plus haut, & plus haut encore.

Ce n'eſt pas à d'habiles Médecins que vous en avez entendu parler ainſi, répon-

dit Hérophile; ils ſçavent trop que c'eſt toujours dans toute l'étendue de l'artere que le Pouls ſe répand, ainſi que nous en ſommes d'abord convenus; mais que n'étant ſenſible qu'autant que l'artere ſe trouve développée, s'il arrive qu'aux agoniſans ou à ceux qu'une longue maladie à beaucoup exténués, il ſe trouve en apparence ſi fort remonté, c'eſt qu'à raiſon de l'amaigriſſement conſidérable des chairs, l'artere s'eſt plus développée tout le long du bras. Enſorte que tâtant le Pouls ou plus haut ou plus bas, il paroît que le Pouls, que de mauvais connoiſſeurs croient fixé naturellement au poignet, s'en déplace pour remonter ou pour deſcendre ſous leurs doigts. Mais que des deux mains il le touche, que d'une main ce ſoit toujours au poignet, & à la maniere accoutumée, & que de l'autre, ils le touchent plus haut, & juſques ou l'artere s'eſt rendue ſenſible, ils l'y trouveront égal dans les mêmes inſtans & avec les mêmes meſures.

Auſſi voit-on par un autre effet de l'enveloppement de l'artere en d'autres perſonnes, parce qu'elles ſe trouve plus

profonde, ſoit du côté droit, ſoit du côté gauche, qu'ils diſent n'avoir de Pouls que dans l'un ou dans l'autre bras, ou que le Pouls eſt meilleur d'un côté que d'un autre. Alors on le trouve en effet plus obſcur, plus petit, parce qu'il devient moins ſenſible.

Tout cela eſt évident, reprit Polyphile. Mais il eſt bon d'en être prévenu. Cependant j'ai connu une perſonne qui avoit toujours du côté gauche le plus intermittent & inégal, pendant que du côté droit il battoit régulierement & avec plus de force.

Cela ſe trouve en effet ainſi, répondit Hérophile, & j'en ai quelquefois vérifié la découverte. Mais du moment que du côté le plus libre, le plus développé, le Pouls ſe fait ſentir régulier ; on ne doit pas douter que ce ne ſoit à raiſon de quelques embarras, ou de quelques défauts de conſtruction dans la partie, qu'arrive une telle irrégularité indépendamment de la méchanique générale; d'où vient qu'on ne compte pour rien une ſingularité ſi particuliere. Toujours on s'en rapporte à ce qu'il y a de plus univerſel, de plus gé-

néral, comme répondant d'une maniere moins équivoque, des bons effets de la cauſe dominante.

C'eſt-à-dire, interrompit Polyphile, qu'il en eſt du corps humain comme des autres machines, dans leſquelles on compte pour peu quelques défauts particuliers, tant que le principal mobile n'eſt point interreſſé; & que les effets principaux ſuccedent heureuſement. Mais je m'étonne que le Pouls ſoit ſujet à de ſi étonnantes variations: car je ne doute point que ſi, à préſent que je me trouve au fait d'un très-grand nombre de ſes ſingularités, je vous demandois un détail exact de toutes celles qui ſe peuvent faire ſentir, vous n'en ajoutaſſiez bien davantage encore. Car, autant qu'il m'en peut ſouvenir, votre Galien, qui s'efforce de les ſpecifier toutes, me paroît infini. Mais il eſt plus à propos, ſuivant que nous en ſommes convenus, de nous en tenir aux différences du Pouls les plus ſenſibles, les plus ordinaires, & d'ailleurs les plus capables d'inſtruire un Médecin de la qualité & du nombre des incidens inté-

eurs, que de nous embarraſſer inu-
lement d'une infinité de minuties qui
e feroient que charger la mémoire, &
ıquiéter l'imagination.

J'avois eu l'honneur, reprit Héro-
hile, de vous le dire ainſi. Puiſque
'ailleurs il n'y a pas une ſeule de ces
ıinuties, qui, compriſe dans le genre
es irrégularités du Pouls, ne ſe rap-
orte à quelqu'une des eſpeces que
ous venons de détailler. Toujous ce
era de la dureté, ou de la molleſſe ;
e la petiteſſe, ou de la grandeur ; de
a défaillance, de l'intermiſſion ; de
'inégalité, ou de la force, & de l'ir-
égularité des meſures ; il ſera ou ſer-
é, fréquent ou lâche ; lent ou défail-
ant : en un mot il faut compter qu'au-
ant que dans la ſanté le Pouls con-
erve les caracteres déterminés & par
a qualité du tempérament, & par la
ıonne conſtruction des parties, il les
léconcerte dans les maladies. Mouve-
ıens alors irréguliers & biſarres ; &
qui vont quaſi ſe multipliant à l'infini
par mille & mille ſortes de retours du
ıon état au mauvais, & du mauvais au
ıon, par leſquels on voit l'étendue, la

force, la diverſité des mouvemens que ſouffre la nature qui eſt comme aux priſes avec les maux, & qui, ſuivant que l'une ou les autres prennent le deſſus ou ſuccombent, s'exprime toujours de la maniere la plus préciſe par les qualités du Pouls. Vous diriez alors qu'il en eſt de ce qui ſe paſſe dans le corps humain comme d'un vaiſſeau long-tems battu par l'orage. Quels mouvemens terribles ne ſouffre-t-il pas ! Tantôt prêt à pétir on le voit tout d'un coup s'élever & quaſi ſe dérober aux flots : bien-tôt enſuite prêt à s'y perdre, il s'enfonce, panche, quaſi renverſé en entier ; & puis il ſe releve. Ce ſera tantôt la proue, & tantôt la pouppe que vous croirez enſevelie. Pourriez-vous donc alors compter tant de mouvemens divers ? En faire un juſte détail ? les méſurer enfin par de juſtes comparaiſons ? Il arrive même qu'à proportion que ce vaiſſeau ſera d'une plus excellente conſtruction & mieux gouverné, vous obſerverez une plus grande multiplication de toutes les ſecouſſes qu'il ſouffre, & des efforts qu'il paroîtra faire pour leur réſiſter ; pendant qu'au

ſu'au contraire un autre vaiſſeau moins
ieureuſement conſtruit céderoit aux pre-
niers coups de l'orage. Ne doutez pas
que les mêmes événemens ne ſe ren-
ontrent dans les hommes. Les plus
orts ne périſſent qu'après avoir plus
ong-tems réſiſté à de plus grandes vio-
ences. Elles ſont exprimées par le
Pouls. Au lieu que les plus foibles qui
léfaillent ſi promptement, ne mon-
rent d'abord qu'un Pouls prêt à s'é-
eindre.

Je vous dirai cependant que les Mé-
lecins Chinois, qui prétendent tirer
outes leurs connoiſſances des qualités
lu Pouls, ſe font une étude très-exac-
e de tant de ſingularités, que je crois
rès-peu utiles, conſéquemment à ce
que je viens d'avoir l'honneur de vous
lire. Ils prétendent que les trois prin-
cipaux ventres, & les trois principaux
viſceres, ont leurs Pouls particuliers.
Ils les déterminent dans la région du
poignet. Ici ce ſera pour le foye. Là
pour le cerveau, & là pour le cœur,
& tout de même des trois ventres.
Enſorte que plaçant leurs doigts ſur
ces lieux déterminés, ils prétendent

ſentir autant de ſingularités ſpécifiques que ces parties ſont différentes entr'elles, & déterminées à des propriétés ſingulieres. Et de là ils jugent ſi c'eſt le cœur, ou le foie qui ſouffre, ſi c'eſt dans un ventre, plutôt que dans un autre que le mal eſt cantonné.

Comme ils n'ont aucune connoiſſance de l'anatomie, & que ce qu'ils en ont imaginé ne ſe trouve pas approchant même de ce que la nature leur cache; ils ont pû établir une ſi abſurde théorie ſur les erreurs de leur ſyſtême; enſorte que l'on peut aſſurer qu'habilles comme ils ſont à obſerver leur malade pendant qu'ils patinent ſon poignet (car c'eſt des heures entieres qu'ils s'occupent de cette eſpece de jeu de leurs doigts) ils ont l'adreſſe de découvrir par d'autres ſignes ce qui leur eſt effectivement refuſé par le Pouls. Ils tâtent d'ailleurs le malade, ils le tournent, le retournent, enfin par cent ſortes de queſtions ordinaires & extraordinaires qu'ils lui donnent, ils l'obligent à ſe plaindre du lieu où les douleurs ſont fixées; d'où ils concluent qu'ils ont tout découvert par le Pouls,

auquel il prétendent tout rapporter.

Mais, pour vous mettre encore mieux au fait de cette sorte de *charlatannerie*, rappellez-vous la construction du poignet, & de qu'elle maniere l'artere s'y distribue. C'est un seul canal qu'on touche, ou quelque rameau de ce canal, dans lesquels tous les mouvemens sont égaux, comme nés du même tronc. Or ces attouchemens, soit quelques lignes plus haut, ou quelques lignes plus bas, ne sçauroient faire trouver les moindres différences dans l'ordre, & la mesure des battemens de la dépendance immédiate du cœur. Là ni le foie, ni le cerveau ne peuvent parvenir, ni aucun des trois ventres. Ce n'est que comme la corde d'une trompette marine que ces Médecins tâtent & retâtent avec importunité.

Cependant, interrompit Polyphile, s'il en étoit ainsi, pourquoi ne se rencontreroit-il pas que de même qu'on tire de cette corde divers tons, ils trouveroient dans le Pouls des expressions differentes ?

C'est, reprit Hérophile, que dans la trompette marine chaque ton se

modifie en raiſon proportionnelle, & de la longueur de la corde déterminée par l'application des doigts & du mouvement qu'elle reçoît de l'archet; au lieu que les battemens du Pouls, comme dépendans immédiatement des cauſes ci-devant expliquées ne reçoivent abſolument rien de la part des doigts du Médecin qui le touche; ce qui fait que dès la naiſſance de l'artere, le Pouls ſe caractériſe tel qu'il eſt prolongé juſqu'à la derniere extrémité de ſes rameaux. Il faudroit d'ailleurs que du foie, de la ratte, du cerveau, comme des trois ventres, il y eût quelques traits de communication juſqu'au poignet, pour que les ſentimens qu'y cherchent les Médecins Chinois s'y puſſent rencontrer. Mais pour faire mieux, quelque jour je vous ferai le détail de leur doctrine. Vous ſerez ſurpris qu'elle réponde ſi mal à leur grande réputation.

Cependant, reprit Polyphile, n'eſt-il pas de fait qu'il y a de certains Pouls qui ſe perdent ſous les doigts & auxquels par conſéquent ce n'eſt qu'avec une grande légereté qu'on les doit appliquer.

Ce ſont des Pouls fuyans, répondit Hérophile, par l'exceſſive débilité & du cœur, & du ſang, dans lequel il ne reſte que très-peu de chaleur. Auſſi les doit-on mettre dans l'ordre des Pouls défaillans. Mais alors ſi la compreſſion des doigts les fait fuir, c'eſt moins parce qu'ils affectent leur cauſe immédiate, je veux dire les mouvemens du cœur, & de l'élaſticité des arteres, que parce qu'ils interrompent le cours du ſang, qui eſt d'un reſſort trop foible pour ſe reſtituer promptement.

Ne parlons plus des différences des Pouls, interrompit Polyphile, j'en connois déſormais aſſez, pour juger des autres. Mais venons à ce que j'eſtime infiniment mieux que leurs différentes meſures de célérité, ou de lenteur, d'élévation, ou de baſſeſſe, d'étendue, ou de pétiteſſe; c'eſt ſur les moyens de tirer de leurs obſervations ces grandes connoiſſances que vous vantez. A cela ſeul ma curioſité s'interreſſe. Car, à vous dire vrai, je comprends peu de quelle maniere il eſt poſſible que de ſignes ſi peu expreſſifs on puiſſe recevoir de grandes lumieres.

J'y consens de bon cœur, répondit Hérophile. Mais, avant que d'en venir aux points que vous désirez, il sera nécessaire d'établir certains principes, & d'en tirer des raisonnemens qui exigent une longue attention. La vôtre pourroit-être désormais fatiguée, puisqu'il y a si long-tems, que je l'occupe. Ainsi ce seroit peut-être le mieux de remettre à quelques heures que nous déroberons sur le soir la continuation de nos entretiens.

Polyphile le trouva très-à-propos; & après quelques complimens qu'il fît à Hérophile sur son ingénieuse façon de s'expliquer d'une maniere si sensible, nous reprîmes le chemin du Château.

DIALOGUE SECOND.

De l'union de l'ame & du corps, de l'inſtinct des bêtes, des regles de la phyſionomie par rapport au Pouls.

NOus prîmes ſi bien nos meſures pour rentrer au plutôt en matiere, qu'Hérophile, Polyphile, & moi, nous nous dérobâmes à la bonne compagnie raſſemblée auprès du Marquis, pour retourner à notre charmant rendez-vous ; & ſans autre prélude, Hérophile commença ainſi. J'ai penſé bien des fois, Meſſieurs, au ſujet qui nous amene, depuis notre entretien ; & je vous avoue que je me trouve fort embarraſſé ſur la maniere dont je dois commencer celui-ci. Si vous ne déſiriez que la maniere de juger du Pouls conſéquemment à la différence des maladies, & de vous rendre raiſon des cas particuliers qui les diſtinguent, la

choſe me paroîtroit moins difficile : mais vous voudrez ſans doute que tenant ma parole, je vous apprenne à tirer du Pouls, & des autres ſignes qui doivent être perpétuellement conciliés avec lui, toutes les connoiſſances néceſſaires pour juger de ce qui ſe paſſe dans l'ame, du détail de ſes paſſions, de leurs effets les plus ſinguliers, pour déceller en un mot ce qu'il y a de plus caché dans les hommes, or ce ſont les moyens dont je dois me ſervir pour établir mes principes qui m'embaraſſent beaucoup. Il ne s'agit de rien moins que des plus grandes difficultés de la Phyſique, & de la Métaphyſique; je veux dire des rapports qui dans l'homme doivent réunir les objets de ces deux ſciences. C'eſt prétendre approcher de bien près ces myſteres ſi impénétrables de l'union de l'ame & du corps; écueils perpétuels de notre curioſité. Mais peut-être que ſi depuis tant de ſiécles nos Philoſophes les plus ingénieux ont ſi mal réuſſi dans cette téméraire recherche, c'eſt qu'ils ſe ſont d'abord trop laiſſé prévenir par des idées qu'il ſera néceſſaire de négliger

gliger ; afin que tout au moins nous puiſſions tirer des nôtres quelques avantages auxquels ils n'ont pu atteindre avec les leurs.

Vous commencez, interrompit Polyle, à beaucoup m'inquiéter; trouvez bon, s'il vous plaît, Monſieur, que d'abord je vous le diſe. Car, s'il faut pour vous ſuivre exercer ſon eſprit par de violentes contenſions, & telles que les Métaphyſiciens les exigent, je vous déclare que peu accoutumé à de ſi pénibles exercices, j'aurai bien de la peine à vous ſuivre.

Je ferai tous mes efforts, répondit Hérophile, pour vous les épargner. Mais convenez, s'il vous plaît, que, puiſqu'il s'agit des rapports des mouvemens de notre ame avec ceux de notre corps, c'eſt une néceſſité que je vous parle des uns & des autres ; que je vous faſſe voir que, bien qu'entre les eſſences de l'un & de l'autre il n'y ait aucunes proportions, il a néanmoins été d'une néceſſité abſolue d'établir entr'elles un tel commerce, & de ſi parfaites liaiſons, qu'il ne ſe fît pas dans l'une la plus petite opération, qui ne

devînt la cauſe occaſionnelle de l'opération de l'autre. Il eſt vrai qu'accoutumés que nous ſommes dans nos raiſonnemens phyſiques à devoir trouver une union abſolue entre les corps qui ſe communiquent leurs mouvemens, nous voudrions que du corps avec l'ame les liaiſons ne fuſſent pas moins évidentes ; & c'eſt aux moyens de ces liaiſons que notre curioſité s'éfforce de parvenir, enſorte que ce qui fait votre difficulté indiſſoluble eſt d'imaginer comment ce qui eſt corps peut être attaché avec ce qui eſt eſprit.

Mais, dit Polyphile, ne pourrions-nous pas éluder cette difficulté, puiſque réellement elle vous paroît inſoluble, & ne plus raiſonner que conſéquemment à ces relations établies d'une maniere ſi exacte entre les mouvemens du corps & ceux de l'ame? En ce cas ce ſeroit à l'effet ſeulement, & à ce que nos propres uſages nous en découvrent, que nous nous attacherions, plutôt qu'a la cauſe qui eſt impénétrable. Pour les deſſeins qui nous occupent, je penſe que nous en tirerions d'auſſi grands avantages que ſi tout le

nyſtere nous étoit connu.

J'en conviens avec vous, dit Héro-phile; mais voici une autre difficulté qui ne me paroît pas moins grande que celle que nous prétendons éviter, & qui par malheur ne ſçauroit l'être; c'eſt que, nous bornant dans les hommes à ne conſidérer que ce qui a rapport aux ſéns, & à l'hiſtoire des paſſions, nous trouverons une reſſemblance ſi parfaite en tout ce qui ſe paſſe en lui, & ce qu'on obſerve dans les autres animaux, que nous ne ſçaurions nous défendre de l'attribuer à des cauſes très-approchantes. Cependant dans ces animaux l'ame raiſonnable n'a aucune part. Tout au plus nous y découvrons quelques eſſais de raiſonnemens. Sur cela chacun a ſes hiſtoires plus ſurprenantes, plus merveilleuſes, les unes que les autres; & ces eſſais ne peuvent pas être uniquement attribués à des corps, ſuivant ce que nous connoiſſons de leur nature.

Mais, interrompit Polyphile, les bêtes ſont de pures machines, & c'eſt à de perpétuelles déterminations reçues de la part des objets extérieurs que

leurs mouvemens ſont attachés. Peut-on ſur cela avoir les moindres doutes, depuis que l'illuſtre Deſcartes en a ſi bien expliqué le *méchaniſme*?

Croyez-vous, reprit Hérophile, que pour être ſuſceptibles de leurs mêmes objets, & pour l'exécution de pareilles opérations que nous faiſons ſans ceſſe, nous n'ayons pas beſoin d'un pareil méchaniſme? Cependant pour lui donner la perfection qui lui manque, & l'approprier aux divers uſages que nous en faiſons, nous avons beſoin d'un eſprit intelligent, ou des ſecours d'une ame qui y répande la vie & la ſenſibilité.

Mais avez-vous, Monſieur, quelque fois réfléchi à ce que c'eſt que cette ſenſibilité & cette vie?

Quoi! interrompit Polyphile, y prétendriez-vous imaginer quelque choſe de plus que la force & l'activité du mouvement, & que ſes propriétés qui ſont de rendre du côté des bêtes toutes les parties ſuſceptibles de l'impreſſion de objets extérieurs?

Oui ſans doute, répondit Hérophile; je ſuppoſe ce mouvement, ce

parties rendues d'une maniere ſi ingénieuſe capables d'en être ſuſceptibles comme moyens, ou cauſes inſtrumentales de la vie ; mais je fais une grande différence entre ces moyens & la puiſſance ſupérieure qui les fait agir. Qu'on pouſſe tant qu'on pourra l'automate juſqu'à ſa plus étonnante perfection, il n'approchera jamais de ce que nous connoiſſons de la ſenſibilité & de la vie. Hélas ! ce ſont leurs effets que nous connoiſſons plutôt que leurs cauſes ; propriétés d'un ordre ſupérieur à tout ce qui eſt matiere, qui néanmoins lui paroît attaché, qui met comme la derniere main à tous ſes ouvrages. C'eſt de la terre qu'ils ſont formés, nous apprend le texte ſacré : mais ce n'eſt qu'autant qu'ils ſont tous pourvus, chacuns à leurs manieres de ce qu'il appelle *des ames vivantes*, qu'ils ſont capables de ſe conſerver, & de produire de quoi ſe multiplier par de perpétuelles réproductions. Ce texte vénérable, toujours ſi précis & ſi vrai, auroit-il parlé de ces ames ajoutées après la production du cahos, c'eſt-à-dire, de toute matiere en géné-

ral, ſi réellement elles n'avoient pas été créées tout exprès pour animer les choſes? Il faut bien qu'une partie de ce qui a pû compoſer leurs ſubſtances ait été autant répandue dans la maſſe même de la terre, qu'ajoutée d'abord à ſes premieres productions, puiſqu'il eſt de fait qu'à meſure que chaque choſe ſe renouvelle, elle en tire également de quoi s'animer, & ſe nourrir. L'appelleriez-vous eſprit univerſel? Ce ne ſeroit pas aſſez dire, ſi vous ne le concevez, à la maniere de la plus grande partie des Philoſophes, que comme une vapeur très-ſubtile, un ſel nitreux, aërien, à peu-près de la nature de ces ſels qu'une extrême volatilité rend *incoercibles*. Sous une telle idée nous concevrons bien une matiere capable d'imprimer aux autres maſſes diverſes ſortes de mouvemens, mais juſques là rien ne pourra répondre à ce que nous concevons par vie & ſentiment. Il ſervira comme d'inſtrument à l'un & à l'autre; & jamais il ne ſera capable par lui-même de procurer aux choſes des qualités ſi ſupérieures.

Mais, me direz-vous ſans doute,

vous ne concevez que du mouvement pour l'exécution des ſentimens & de la vie. C'eſt qu'en effet ni les uns ni l'autre ne peuvent être mis en œuvre ſans mouvement. Sans couleurs, ſans toile, & ſans pinceau un Peintre ne ſçauroit faire un tableau : ces couleurs là cependant, & ces pinceaux ne ſont pas le Peintre. Ainſi je pourrai vous dire, que ſi, vous ne reconnoiſſez dans la nature que, les méchaniſmes du ſentiment & de la vie, vous ignorez la principale partie de ce qui entre dans ſes ouvrages. Ce qu'ils ont de merveilleux vous eſt caché, & ce ſera aux préjugés Cartéſiens que vous devrez vous en prendre. Mais parlons de bonne foi, s'il vous plaît. D'abord que ſon ſyſtême de l'ame des bêtes vous fût annoncé, ne ſentîtes-vous pas une ſecrette révolte dans votre eſprit contre une opinion ſi nouvelle? Tout le monde en fut étonné : & la plus grande partie encore réclame contre ſa hardieſſe : enſuite peu à peu apprivoiſé par ſes raiſons, & cela pour les écouter plutôt que l'expérience, vous vous y êtes rendu : vous avez vieilli

dans cette opinion, qui, paſſée en habitude faute de réflexions plus ſérieuſes, prend enfin ſur vous toute l'autorité de la vérité la mieux démontrée.

Vous m'embarraſſez infiniment, interrompit Polyphile : car, ſi d'un côté il y a dans les bêtes quelque choſe de plus pour l'établiſſement de leur vie, & de leur faculté ſenſitive, il faut de l'autre que vous conſentiez à leur accorder des ames raiſonnables. Rien que l'eſprit & le corps ne compoſe l'univerſalité des choſes. Ces ames raiſonnables leur ſont refuſées, vous n'en ſçauriez diſconvenir : tout y eſt donc corps, & voilà pourquoi le ſyſtême Carteſien ſe trouve ſi juſte. Voilà pourquoi malgré tant de préjugés que l'expérience nous fait naître, nous refuſons aux bêtes toute connoiſſance, tout ſentiment, & faiſons en même-temt conſiſter l'eſſence de leur vie dans les propriétés toutes ſeules du mouvement de la matiere.

C'eſt-à-dire, dit Hérophile, que vous prétendez meſurer l'étendue infinie de la production des choſes par la capacité de votre intelligence ; que

vous retranchez tout ce que vous ne comprenez pas; & qu'ainſi vous aimez mieux borner l'étendue du ſouverain pouvoir à votre maniere de concevoir qu'elle a pu être l'exécution des choſes, que de conſentir à l'occaſion du merveilleux qui vous frappe à ignorer quelques vérités.

Vous ne concevez que le corps, & l'eſprit, mais concevez-vous bien ce qu'ils ſont l'un & l'autre, & ne prendriez-vous point quelques-unes de leurs propriétés pour leurs eſſences mêmes? D'ailleurs lorſque vous obſervez que dans la nature tout ſe ſuit par un merveilleux enchaînement qui fait qu'entre chaque eſpece des choſes il ſe rencontre pour en faire d'exactes liaiſons comme de certains milieux, au moyen deſquels elles paroiſſent ſe toucher; lorſque vous voyez que depuis la terre juſqu'aux mineraux, aux métaux, il ſe rencontre certaines ſubſtances intermédiaires qui ſeront comme les premiers eſſais des uns, & la plus grande perfection des autres, & lorſque vous remarquez ainſi des pierres à demi plantes, des plantes à demi animaux, des animaux en appa-

rence à demi hommes, & que chacune de ces choſes, chacune ſuivant leurs eſpeces, paroît inſenſiblement s'élever l'une au-deſſus de l'autre, enfin lorſque de cette vue générale.....

Je vous comprends, interrompit Polyphile, & vous m'étonnez à l'excès. Quoi! vous voudriez-donc qu'à paſſer de la ſubſtance corporelle à la ſubſtance ſpirituelle, il s'en trouveroit une intermédiaire juſqu'à ce jour inconnue: & qui deviendroit le moyen de l'union de l'ame & du corps!

Inconnue juſqu'à ce jour, reprit Hérophile! Mais dites-moi, je vous prie, Monſieur, avant que d'avancer plus loin, concevez-vous cette diſtinction ſi grande qui fait la différence du corps & des eſprits? C'eſt, me direz-vous, qu'aucune des propriétés qui conviennent au corps, ne convient à l'eſprit, comme aucune de l'eſprit ne convient au corps: ce n'eſt même qu'à raiſon des propriétés très-diſtinguées de l'un & de l'autre que l'un & l'autre vous ſont connus. Sans ces propriétés connoitriez-vous les corps & les eſprits? Parlons naturellement: tant

qu'il y aura diſpute entre de grands Philoſophes ſur l'eſſence de la matiere, que les uns établiront dans l'étendue, & les autres dans la ſolidité ; tant que d'autres également illuſtres refuſeront d'établir dans la penſée l'eſſence de l'ame, vous ne devrez jamais convenir que ces eſſences vous ſoient parfaitement connues : & vous aurez raiſon de dire que ce ſont les propriétés des choſes, plutôt que leurs eſſences, qui ſe trouvent à la portée de notre eſprit.

Et de-là vous concluez, interrompit Polyphile, que connoiſſant les propriétés d'une choſe qui ne peuvent convenir parfaitement ni au corps ni à l'eſprit, je pourrai juger de l'exiſtence de cette choſe, & qu'elle me ſera auſſi connue que le corps & l'eſprit. Voilà où votre raiſonnement me voudroit engager ſans doute, & d'une maniere bien ſpécieuſe. Mais je ne m'y laiſſerai pas ſurprendre. Examinons donc ce qui ne convient ni au corps ni à l'eſprit, & dont je connois ſi diſtinctement les propriétés.

La choſe eſt facile, répondit Héro-

phile. Je trouve dans les bêtes assez de raisonnement, autant pour la conduite de leur vie, pour sa défense, & toutes les précautions qu'exige sa conservation, que pour être susceptibles de quelque discipline. Cependant je ne trouve dans ces bêtes pas la moindre apparence de cet esprit intelligent qui fait le partage de l'homme. J'y découvre un sentiment, une vie, que je ne sçaurois attribuer à de simples mouvemens d'une matiere très-subtile. Ensorte que plus dans mes observations je me dépouille de tous préjugés pour observer de plus près la nature, & plus je suis forcé de consentir à l'ignorance d'un merveilleux; qu'à chaque coup d'œil j'y rencontre, & que je ne sçaurois expliquer. Me voilà donc dans la nécessité de supposer dans les bêtes quelque chose de plus que le corps, auquel j'aurois voulu tout attribuer.

D'un autre côté m'élevant jusqu'à la sphere de l'homme, qui me paroît un animal raisonnable, c'est-à-dire, dans lequel je découvre tout ce qui est de l'animal, & un esprit intelligent infiniment supérieur à tout ce qui est de

l'animalité, dont les propriétés ne reſſemblent à aucunes de celles du corps; qui penſe, & par l'effort de ſa penſée s'éleve vers ce qu'il y a de plus grand, de plus ſublime; qui me paroît comprendre dans ce que je pourrois dire ſa petiteſſe, une infinité de choſes d'une inexprimable étendue; qui ſe meſure ainſi avec celle de la terre; qui la ſurpaſſe même, & pénetre au-deſſus de celle des cieux; enfin qui par un privilege ſpécial eſt tellement né pour ce qu'il y a de plus excellent, que la terre ne paroît pour lui qu'un ſéjour de paſſage pour parvenir à la jouiſſance infinie des biens de l'éternité. Ainſi ſeulement, & pour quelques jours prêté au corps, joint à un animal dont il a du faire ſa victime, qui devoit être pour lui comme le prix de la gloire qui l'attend, il ne paroît pas qu'il tire du corps, & pour ſa conſervation, & pour l'uſage de ſes penſées, le moindre ſecours : & à cela jugeant qu'il ne tient rien du genre des corps, je le regarde comme très-diſtingué d'avec lui.

Cependant je vois dans cet homme

qu'autant qu'il paroît distingué par son esprit du reste des animaux, une autre partie que je ne connois pas en lui le rapproche de leur espece, qui dans lui, comme dans eux, ne parle qu'en faveur du corps qui rapporte tout à sa sensibilité, & à sa vie, qui le livre à tout ce qui fait le plaisir des bêtes, qui le rend quasi esclave de leurs mêmes passions ; caracteres si différens de ceux de l'esprit, qu'ils ne le rendent susceptible que d'images grossieres, & absolument sensibles, pendant que l'esprit de son côté méprise de telles images, & ne s'occupe que d'idées infiniment plus sublimes, & dont même il ne sçauroit autrement s'expliquer que par la faculté qu'il a reçue pour les concevoir.

Comment donc ne pourrois-je pas m'imaginer que cette faculté si différente de l'autre, & si ressemblante à celle que je conçois dans les bêtes, ne seroit pas de la même espece, & qu'ainsi l'homme ayant dû pour être un animal raisonnable avoir reçu tout ce qui fait la perfection de l'animal, & d'un autre côté tout ce qui appar-

ient aux ſublimes perfections de l'in-
elligence ; comment, dis-je, ne croi-
ois-je pas que ce que dans les bêtes
e prends pour leur inſtict, & comme
'eſſai d'une raiſon qui leur eſt refuſée,
e rencontreroit également dans l'hom-
ne, mais beaucoup perfectionné par
on commerce avec la raiſon, que l'in-
elligence, ou l'eſprit lui donne en par-
age ? Voilà par ce moyen dans l'ho-
ne un animal parfait ; voilà par où il
e trouve vivant, ſenſible, & ſi natu-
ellement porté pour les intérêts du
orps ; voilà enfin comment au moyen
le l'ame raiſonnable qui lui eſt ajou-
ée, il devient intelligent, raiſonnable,
ualités que toutes les facultés anima-
es ne lui ſçauroient procurer ; mais
ui l'élevent infiniment au-deſſus d'el-
es. Conſacrées pour les beſoins du
orps, leur étendue ne va point au de-
à ; pendant que l'eſprit uniquement
réparé pour le ciel, & ne devant
ien aux intérêts du corps, n'eſt pré-
iſément ſuſceptible que des vérités
ublimes qui l'y doivent élever. Heu-
eux ſi un ordre ſi bien établi, & qui
aiſoit également & le bonheur & la

dignité de l'homme, n'avoit jamais été déconcerté par le péché ! mais ce dérangement, quelque grand qu'il puisse être, ne va point jusqu'à détruire les qualités individuelles de ces choses ; c'est à leur subordination toute seule qu'il a fait brêche.

Mais, interrompit Polyphile, comment vous sera-t-il possible d'établir, & dans les bêtes, & dans l'homme, ce prétendu instinct, qui, selon vous, ne doit être ni corps, ni esprit ? Pouvons-nous concevoir quelque chose de plus, puisque ce qui n'est ni l'un ni l'autre, doit passer pour rien ?

C'est ainsi, répondit Hérophile, que vous en devez juger, suivant votre maniere ordinaire de penser. Mais parce que jusqu'ici vous n'avez pu concevoir que l'un & l'autre, prétendez-vous borner tellement à ces deux créations la souveraine puissance, qu'elle n'ait pu instituer quelque chose de plus ? Avant l'invention des microscopes auriez-vous pu imaginer ces insectes petits jusqu'à l'infini, qui se rencontrent en toutes choses ? Ces poussieres si veloutées, mais si légeres, qui colorent les aîles

aîles des Papillons, les auriez-vous imaginées comme autant de plumes parfaites ? Vous jugiez ſur la foi de vos yeux, que dans la nature tout ſe bornoit à l'étendue de vos regards. Les découvertes de l'optique viennent très-à-propos pour découvrir vos erreurs. Pourquoi donc, ſi juſqu'ici faute de réflexions aſſez ſérieuſes vous n'avez encore découvert que l'eſprit & le corps, parce que leurs différentes qualités vous ont d'abord frappé, prétendrez-vous qu'il ne ſe trouve en leur milieu aucune autre choſe ? Cependant il eſt de fait que de tout tems les hommes ont reconnu l'inſtinct des bêtes ; nom auſſi ancien, auſſi connu que celui de l'eſprit ; l'auroit-on ſi bien établi en faveur de tant de ſagacité, de fineſſe, d'habileté, qu'on a reconnu dans les bêtes, ſi de leur part tous les hommes n'avoient pas étés également forcés d'en convenir ?

Mais, reprit Polyphile, voudriez-vous faire de cet inſtinct, qui ſelon vous ſera quelque choſe de plus que les corps, une ſubſtance immortelle ?

Nullement, reprit Hérophile ; facul-

té, puiſſance très-inférieure à celle de la raiſon, & ſeulement deſtinée pour veiller aux intérêts du corps, elle en doit ſuivre le ſort. Qu'eſſentiellement même elle participe plus du corps, que de l'eſprit; que ce ſoit comme la plus pure, & la plus fine fleur de la matiere, qui par un privilege ſpécial ait reçu des propriétés approchantes de celles de l'intelligence, & cela par des moyens que je ne ſçaurois expliquer; il ne m'importe, puiſque ce n'eſt qu'à ſon exiſtence, & qu'à ſes effets, que je m'intereſſe, parce qu'ils me ſont très-connus.

Mais, dit Polyphile, quand je me trouverois aſſez facile pour vous accorder cet inſtinct de la maniere que vous le ſuppoſez, quels avantages ſi grands en pourriez-vous tirer en faveur du Pouls & des autres ſignes que vous y joignez?

Ils ſont infinis, répondit Hérophile, puiſque joignant par ſon moyen à chaque qualité des tempéramens, à chaque conſiſtences des humeurs, & aux divers mouvemens dont elles ſont ſuſceptibles, comme autant de qualités mo-

rales ; je pourrois déterminer conſéquemment à la diverſité de leurs états, la différence des inclinations, qui non-ſeulement déterminent les hommes, mais ſervent encore à caractériſer chaque eſpece des autres animaux. Qui peut diſconvenir du courage du lion, de la cruauté du tigre, de la férocité de l'ours, de l'aſtuce & de la fineſſe du renard, de l'extrême ſagacité du ſinge, de la fidélité du chien ; en un mot de toutes ces qualités de tout tems, reconnues dans chaque eſpece de bêtes ? Le texte même que nous reſpectons tous en fait mention ; il nous vante la prudence du ſerpent : d'ailleurs ne reconnoiſſons-nous pas, qu'autant que dans les hommes il ſe trouve de ces phyſionomies qui ſe rapportent d'avantage à celles de certains animaux, ils ſont à peu-près partagés de leurs mêmes inclinations ? Chacun à ſa bête, dit-on proverbialement ; & de ſes ſimilitudes on ſçait déterminer leurs principaux caracteres. Car entr'eux il s'en trouve de courageux, de lâches, de cruels, de brutaux, de polis, de fourbes, de trompeurs, & de ſinceres, de

fidelles & capables d'aimer, & d'autres qui n'aiment rien. Enfin dans chaque homme pris en détail, on voit qu'à proportion qu'il paſſe par les divets mouvemens que les objets viennent imprimer dans ſes ſens, il lui naît une perpétuelle ſucceſſion de paſſions, qui ne s'expliquent pas moins par le changement de ſon viſage, de ſes couleurs, de la force, & de la vivacité de ſes regards, ou de leur langueur, par le ſon de ſa voix, & ſes autres manieres d'être, que par la différence de ſes autres procédés. Ce ſera comme une ſuite perpétuelle de diverſes métamorphoſes que vous lui verrez prendre, dont chaque figure, néceſſairement attachée à l'uſage de chaque paſſion, fait que vous diſcernez du premier coup d'œil un homme en colere, ou appaiſé, & tranquille; paſſionné pour l'objet qu'il chérit, ou mépriſant, & dédaigneux d'un autre qu'il hait; ou avide, appliqué dans ſes recherches, ou nonchalant, pareſſeux. Sur tout cela conſultez vos propres expériences: car il eſt accordé à tous les hommes d'avoir en ce genre de faits une certaine

étendue de connoiſſances, comme néceſſaires aux beſoins de la ſociété: mais parce qu'entre les hommes, ces beſoins là même ont exigé que quelques-uns fuſſent plus intelligens, mieux inſtruits que les autres, ils ſçavent pénétrer plus avant, & deviennent par ce moyen d'un diſcernement plus exquis, & plus ſûr.

D'ailleurs ce problême ſi fort inexpliquable des perpétuelles contradictions que chacun de nous éprouve en lui-même, & qui trop fréquemment déconcerte la paix qui devroit regner dans ſon cœur; ces ſens ſi peu d'accord avec la raiſon; cette loi de la chaïr qui ſe révolte ſans ceſſe contre l'autorité de l'eſprit; en un mot ces perpétuels combats du cœur & de l'eſprit dont on ſe plaint ſans ceſſe; tout cela ſe trouvera aiſément expliqué au moyen de la ſuppoſition de l'inſtinct. Il parlera toujours en faveur du corps, & voudra faire valoir ſes intérêts au-deſſus de ceux de l'eſprit: il s'efforcera de le ſurprendre, de l'aſſujettir, pendant que d'un autre côté l'eſprit, à juſtes titres jaloux de ſa gloire, préten-

dra le dominer comme un eſclave re-
belle ; & de-là quels combats ! tantôt
quelle paix feinte & ſimulée ! tantôt
quelles ſurpriſes, quelles révoltes ! à
des contradictions ſi marquées, qui ne
comprendroit & l'animal & l'intelli-
gence réunis dans la compoſition de
l'homme ? Cette intelligence ſi elevée
par la grandeur & la nobleſſe de ſes
ſentimens, ſi ſagement conduite par
les mouvemens de la raiſon, qui n'aſ-
pire qu'à ce qu'il y a de plus grand
de plus ſublime, enfin, pour le dire en
un mot, plutôt née pour le ciel que
pour habiter la terre, qui n'aſpire qu'
aux moyens de s'y élever, pendant que
le corps toujours rampant, s'abandon-
ne ſous la conduite des ſens à ce qu'il
y a ici-bas de plus mépriſable. C'eſt
delà, nous n'en ſçaurions douter, que
viennent toutes ces contrariétés que
l'homme éprouve ſans ceſſe, & dont
il ſe plaint ; ces raiſons de tant d'or-
gueil, qui tantôt le flatte, d'humilia-
tions & de miſeres, qui tantôt le dé-
ſeſperent ; objet qui ſe trouve preſ-
que indéfiniſſable. Rien de ſi grand &
de ſi petit, de ſi élevé & de ſi ram-

pant, de ſi fort & de ſi foible, de ſi ſage & de ſi fou. Pour peu que nous y vouluſſions faire de longues réflexions, quelle matiere plus capable de nous étonner! De tout tems elle a fait l'admiration des plus grands Philoſophes, & je ne vous propoſe à ſon ſujet rien qui n'ait été rebattu une infinité de fois & en mille occaſions différentes.

J'en conviens avec vous, dit Polyphile; & celui qui a remarqué que quaſi toujours l'eſprit eſt la duppe du cœur, avoit les mêmes ſentimens que nous, & connoiſſoit parfaitement les hommes. Il n'étoit queſtion que d'approfondir les choſes.

C'eſt ce qu'on aime peu, interrompit Hérophile: paſſé une certaine ſuperficie ſur laquelle on s'arrête volontiers, on craint de pénétrer au de-là: pays perdu, s'imagine-t-on, dans lequel on craindroit de s'égarer. C'eſt néanmoins une néceſſité d'y entreprendre des découvertes: car tout ce qui ſe montre au dehors a ſes cauſes néceſſaires très-ſecretes, qu'on doit abſolument découvrir, d'abord que c'eſt con-

ſéquemment qu'on prétend raiſonner. Ainſi pour faire en ces pays peu connus du vulgaire quelques utiles decouvertes, & poſer déſormais les principes ſur leſquels nous prétendons raiſonner ; il faut que je vous répete ici ce qu'autrefois j'ai écrit dans l'hiſtoire du corps humain, ou j'eſſaie de développer le myſtere des tempéramens.

Nous jugeons des tempéramens par deux différens moyens. Les uns n'appartiennent qu'à la conſtruction du corps, les autres en paroiſſent dépendre, quoiqu'ils tiennent fort des propriétés de l'eſprit, qui alors ſemblent ſe modifier avec les qualités du corps. Mais comme ces mêmes effets s'obſervent quaſi autant dans les bêtes que dans les hommes, on peut dire que, tout métaphyſiques ou moraux qu'ils paroiſſent, il y entre beaucoup plus de la machine que de l'intelligence, du moins en ce que nous prétendons aujourd'hui diſcerner.

Je m'apperçois, interrompit Polyphile, que voilà votre inſtinct qui va être bien mis en œuvre.

Je conſens, reprit Hérophile, que

vous

vous ne m'accordiez rien à ſon ſujet ; juſqu'à ce que vous ayez compris le ſyſtême dans toute ſon étendue. Ainſi ſuſpendez encore pour quelque tems votre déciſion ſur ce ſujet, & commencez, s'il vous plaît, pour vous mettre mieux au fait, par conſidérer que les ames des hommes obſervées dans l'état précis de leur être, ſont toutes également parfaites, & deſtinées aux mêmes uſages de cette raiſon ſouveraine, dont elles ſont également participantes. Par conſéquent nulles imperfections dans les unes plus que dans les autres ; aucunes inclimations particulieres ; point de diverſité de caracteres qui les diſtinguent ; en un mot rien de ſi égal dans tout ce qui eſt de leur maniere d'être. Quelle étonnante variété cependant ne découvrez-vous pas entre les hommes ! Ceux-ci d'un génie ſi étendu, ſi grand, ſi merveilleux, d'une conception ſi facile & ſi juſte, d'un raiſonnement ſi conſéquemment ſuivi, enfin avec des ſentimens ſi nobles & ſi élevés ; ceux-là au contraire également bornés dans toutes les facultés de leur eſprit, d'une imagination rampante,

d'un raiſonnement biſarre, & qui donne plus dans le faux que dans le vrai. Mais vous connoiſſez les hommes, pourquoi m'étendrois-je pour vous les décrire tous ?

D'où viennent donc en ceux-ci tant d'imperfections, qui déshonorent ces ames que vous connnoiſſez également parfaites ? Qui peut ainſi les altérer ? Et comment deviennent-elles ſuſceptibles de ſi fâcheuſes impreſſions ? A bien juger des choſes il paroît beaucoup plus naturel que tous les hommes devroient être autant de Héros, que de trouver les Héros ſi rares. On a dit qui falloit des ſiécles pour les produire ; pourquoi cela ? puiſque dans les ames ſont compriſes toutes les éminentes qualités qui les diſtinguent. Elles n'auroient qu'à ſe montrer telles qu'elles ſont. Qui peut donc non-ſeulement les faire éclipſer, mais leur ſubſtituer des imperfections que par elles-mêmes elles ne ſçauroient produire ? Vous connoiſſez néanmoins plus de ſots, de fats, d'inſipides, plus de méchans, de fourbes, de vicieux en un mot en cent manieres différentes, que de gens ver-

tueux, quoique la vertu soit si naturelle à l'ame; que de sages, de justes, de bienfaisans, & de ces aimables caracteres si favorables à la société, & qui font tant d'honneur à l'homme. Leur triste état bien considéré doit sans doute paroître plus prodigieux que celui des Héros, puisqu'il a fallu surmonter les merveilleuses qualités de l'ame, & tirer du corps, ou de ce qui lui paroît appartenir, tant de défauts pour les caractériser si désavantageusement.

Vous me faites ici faire, dit Polyphile, une réflexion bien nouvelle, & qui me paroît bien contraire aux préjugés du public. Elle m'étonne, & je voudrois fort y répondre....

Encore un peu de tems, s'il vous plaît, Monsieur, répondit Hérophile, & vous jugerez ensuite. J'aurai donc l'honneur de vous dire, que, conséquemment à cette premiere observation, tout ce qui se tire des tempéramens contribue plutôt à couvrir plus ou moins les grandes, les éminentes qualités des ames, qu'à les perfectionner; que du corps qu'elles habitent, comme d'un lieu mal sain pour elles, & infecté de

mille imperfections, elles en contractent de malheureuſes empreintes, & que ce n'eſt qu'à leur occaſion que leurs divers caracteres ſont marqués.

Je vous écoute, interrompit Polyphile, fort ſurpris des découvertes que vous me faites faire.

Je pourſuis donc, dit Hérophile, & je dis qu'il paroît ainſi dans l'homme comme une ſorte de balancement entre les deux parties dont il eſt compoſé. Céde-t-il du côté de l'animal ; que d'imperfections, que de vices ! Du côté de l'eſprit, que de grandeur, que de nobleſſe ! Ce n'eſt donc qu'autant que par l'aſcendant plus ou moins fort que prend ſur lui le tempérament qui l'entraîne, lorſqu'il domine vers l'inſtinct que nous accordons aux bêtes, qu'il ne penſe qu'aux intérêts du corps, qu'à ſes avantages, qu'à ſes plaiſirs : au lieu que du moment qu'à la faveur d'un tempérament plus facile, l'eſprit jaloux de ſes droits ſe plaît à les faire valoir, il néglige comme choſes déshonorantes, par conſéquent indignes de lui, tous les intérêts du corps. Et c'eſt de-là que dans les uns la pratique des

vertus eſt auſſi facile, qu'elle ſe trouve dure & difficile pour les autres.

Mais paſſons de ces obſervations générales à de particulieres, & pour cela conſidérons que les principales différences qui diſtinguent les hommes ſe peuvent facilement rapporter à quatre caracteres généraux; enſorte que toutes les variétés, qui en détail ſe modifient en chacun d'eux, ne ſont diverſifiées que par le plus ou le moins de chacun de ces caracteres. Ce ſera ſe faire d'abord une regle aſſez ſûre pour juger des autres hommes.

Faiſons donc ainſi comme quatre claſſes où tous ces hommes ſe trouveront compris; elles répondent aux quatre tempéramens que vous connoiſſez. Ne voyons-nous pas en effet de certains hommes plus gais naturellement, plus alertes, plus agréables que les autres, d'un eſprit plus vif, plus léger, plus développé? ils ſe préſentent avec facilité à tout ce qu'ils entreprennent, & ſi, du côté du courage, de la force, de la conſtance, ils n'ont pas autant de fermeté que quelques autres, ils ont plus de douceur, & ſont d'un meilleur

commerce pour la ſociété : ils y entrent avec une figure plus gracieuſe, plus aimable, & je le dirois volontiers, plus élégante, *mieux deſſinée* : la beauté, & les graces ſont de leur partage : leur teint eſt fleuri des plus vives couleurs, & ſoutenu d'un embonpoint, qui les feroit aſſez regarder entre les autres hommes comme la fleur du genre humain.

On en trouve d'autres d'un caractere moins vif, moins petillant, au contraire plus paiſibles, plus lents, & toutesfois pour peu qu'on les agitte, plus faciles à ſe chagriner, & à prendre feu, ou à ſe réjouir à l'excès : mais tant de vivacité n'eſt pas de durée, feu de paille auſſi-tôt éteint qu'allumé : leur génie timide, ſoupçonneux, incertain, les rend penſifs, grands obſervateurs, & difficiles à déterminer. Ce n'eſt même jamais d'une maniere aſſez ſolide pour ſuivre conſtamment le parti qu'ils ont pris ; preſque auſſi inconſtans dans leurs pourſuites, qu'incertains dans leurs choix, ils paſſent facilement d'un objet à l'autre ; & la légereté n'eſt pas moins de leur caractere,

que la timidité. Néanmoins avec cet air de douceur & de facilité qu'on leur obſerve, on les croiroit aiſés à gouverner, parce que c'eſt avec facilité qu'on les perſuade : l'éclat de leur teint tiſſu des plus belles roſes ſur un fonds tout de lys, les dédommage des traits de leur viſage *peu ſcrupuleuſement deſſinés*. Mais cette beauté eſt peu durable ; ils paſſent facilement d'une extrémité à l'autre ; ou bien ils s'engraiſſent trop, ou ils reſtent maigres. S'ils veulent agir, c'eſt avec promptitude ; mais, plus capables de faire effort que de ſuffire à le ſoutenir long-tems, ils ſont quaſi auſſitôt fatigués que l'action eſt commencée.

On en voit d'autres au contraire dans leſquels la fermeté, la force, le courage, la conſtance, l'audace, peuvent paſſer pour d'heureux dédommagemens de la beauté & des graces qui leur ſont moins prodiguées : leur teint, coloré de couleurs plus rouges que vermeilles, n'a ni l'éclat ni la douceur des premiers : ils n'ont point encore pour le commerce de la vie, la même vivacité, ni la même douceur. En échan-

ge ils ont plus de force, de génie, d'élévation, d'étendue : ils ſoutiennent plus long-tems l'effort d'une grande attention, & deviennent par ce moyen plus capables des grandes choſes. On croiroit que rien ne leur coute, tant ils ſupportent avec facilité leurs travaux ; plutôt nés pour agir, que pour le repos & les plaiſirs. En effet vous les voyez d'abord ſérieux, paroiſſant appliqués, méditatifs ; mais auſſi d'abord qu'ils ſont, je dirois quaſi comme dégourdis, & qu'ils entrent en propos ; il ſe développe une vivacité brillante, & ſoit pour les affaires, ſoit pour les plaiſirs, ils y paroiſſent plus propres que les autres : leurs ſaillies ſont plus vives, plus piquantes, plus ingénieuſes ; elles ne laiſſent pas cependant quelquefois par trop de ce ſel vif, & piquant, qui en fait l'agrément, de devenir un peu cauſtiques. En un mot tant que le jeu leur plaît, ils y contribuent avec plus de gaieté que les autres ; mais bien-tôt après le ſérieux, qui eſt plus de leur caractere naturel, les ramene à leurs premieres diſpoſitions.

Enfin il ſe trouve d'autres hommes,

moins favorablement traités par la nature. Peu d'avantages particuliers les dédommagent des agrémens de l'eſprit & du corps, qui leur ſont refuſés. Trop ſombres, trop triſtes, avec une phyſionomie auſtere, & quaſi farouche par un air de timidité, ils marquent le caractere peu traitable de leur eſprit : ils cherchent la ſolitude, ſouffrent impatiemment la ſociété ; & s'ils s'occupent dans leurs retraites, c'eſt d'une maniere pénible, fatigante, & leurs ouvrages en portent toujours les triſtes marques. Leur converſation, loin d'avoir quelque choſe d'agréable, eſt triſte, ennuyeuſe ; plus capables de cultiver les arts, & les ſciences difficiles, que d'aimer à en diſcourir, il ſemble qu'ils évitent de s'en faire honneur, & d'en communiquer les myſteres : on diroit même que tous diſcours leur coutent. Ce n'eſt qu'interieurement qu'ils aiment à s'occuper, préférant ainſi leurs idées à celles des autres. Ils ſont petits pour l'ordinaire, avec peu d'embonpoint, & caractériſés par des traits qui paroiſſent les vieillir avant le tems. D'un teint jaunâtre, rembruni, ſeulement a-

nimé par des roux plutôt plombés que rehaussé par des *rouges purs* : i semble que si les sanguins sont la fleu du genre humain, ces derniers en son la partie la plus disgraciée.

Voilà en effet, dit Polyphile, de hommes de caracteres bien différens On diroit que rassemblés des climat les plus éloignés, ils viennent se mê ler parmi nous. Mais comment est-i possible que nés sous un même Ciel nourris de pareils alimens, respirant l même air, ils aient pu contracter de mœurs si peu semblables ?

Ajoutez, s'il vous plaît, encore, repri Hérophile, quoiqu'enfans de même peres & meres ; car tout cela s'obser ve tous les jours. D'une famille nom breuse l'un se trouvera de tempéramen sanguin, l'autre pituiteux, celui ci bi lieux, cet autre atrabilaire. Je vou drois fort à ce sujet continuer à vou répéter ce que dans l'histoire de l'Hom me j'ai écrit des tempéramens, d leurs causes, & des raisons méchani ques de leurs effets ; mais ce seroit u long détail qui nous écarteroit tro de notre objet. Il conviendra mieu

que quelque jour nous lisions ensemble cet ouvrage : puisque d'ailleurs, il s'agit moins ici des causes que des effets. Je prévois néanmoins que dans la suite nous aurons occasion de revenir à bien des choses dont j'ai traité dans ce livre, & dont il seroit avantageux pour notre entretien, que vous fussiez prévenu. Mais je tâcherai d'y suppléer par quelques éclaircissemens.

On trouve donc les hommes ainsi distingués ; mâles & femelles souffrent également ces variétés, qui par les diverses combinaisons qui se font des unes avec les autres ; & par la différence que le plus ou le moins y font entrer, tendent jusqu'à l'infini. Or pour tout cela c'est une nécessité qu'il y ait des causes fixes, certaines, invariables ; toutes sont attachées au corps, comme de son unique dépendance ; ensorte que, pour caractériser le sanguin, c'est une nécessité que les humeurs soient tout autrement constituées, que pour le bilieux & pour les autres. Et chacun d'eux a ainsi ses différences spéciales. Toujours néanmoins c'est du sang, mais diversement disposé. Les

Anciens le compoſoient de quatre humeurs, dont chacune répondoit aux qualités de chacun des élémens, dont le tempérament eſt formé. Mais vous ſçavez leur ſyſtême; il ſeroit inutile de le rapporter, puiſque certaines obſervations m'ont fait ſuivre une autre idée, que vous trouverez dans l'hiſtoire de l'homme. Comme le détail en ſeroit trop long, c'eſt à préſent aux concluſions que j'en tire que je vous prie de vous appliquer. Ainſi je prétends que, ſans entrer dans le mélange prétendu, il faut s'imaginer qu'il en eſt du ſang comme d'un infinité d'autres productions, qui, bien que d'un même genre ſont diverſifiées dans pluſieurs eſpeces différentes. Et ſur cela me ſervant de la comparaiſon des métaux, je dis que tous ſont compris dans le genre métallique, ayant tous dans leur compoſition tout ce qui convient à ce genre, mais diverſement varié pour produire de l'or, de l'argent, du fer, du plomb, & le reſte : enſorte que c'eſt aux différentes proportions des ſouffres *tingeants*, & du mercure, à leur divers dégrés de maturité, ou de

aréfaction, à leurs différentes dépura-
ons, enfin à la diverſité des digeſ-
ons, des cuiſſons, & des autres pré-
arations que la nature leur donne,
ue les différences qui les caractériſent
ont attachées. En conſéquence il peut
ien y avoir des ors, des argents, & ainſi
es autres métaux, plus parfaits les uns
ue les autres, ſans que néanmoins
ls changent d'eſpeces; comme auſſi
uelques perfections qu'on leur donne
ar les rafinemens de la Chymie, elles
eſtent toujours les mêmes. Ce qui fait
ue tout de même dans ce qu'on peut
rendre pour le genre des tempéra-
nens, le ſang déterminé pour quel-
u'une de leurs eſpeces, pour le ſan-
uin, par exemple, ou pour le bilieux,
e prend jamais un autre caractere de
uelque façon que, depuis les premie-
es ébauches de la production des hom-
nes juſqu'au dernier terme de leur du-
ée, les âges qui ſe ſuccedent, la di-
verſité des alimens, la différence des
climats, agiſſent ſur lui.

Ce n'eſt pas ainſi cependant, inter-
rompit Polyphile, qu'en raiſonnent les
Philoſophes. A chaques périodes de

notre vie, nous changeons, disent-ils de tempéramens. Dans l'enfance pituiteux, sanguins dans l'adolescence bilieux à l'âge viril, & mélancholique ou atrabilaires dans la vieillesse.

D'où viendroient donc, reprit Hérophile, entre les hommes de si notables différences, qui même paroissent si marquées dès leur premier âge puisque nés de pareille constitution & parcourant dans le cours de la vie les mêmes périodes, il en devroient également recevoir les impressions? Il me paroît bien plus naturel de dire que si le sanguin, qui nous servira d'exemple, parce que tous les autres suivent, chacun à leur maniere, le même sort, si, dis-je, le sanguin paroît dans l'enfance pituiteux, c'est à raisons des défauts de la maturité qui d'âges en âges va toujours se perfectionnant jusqu'au terme de la virilité ou de sa maturité la plus parfaite; d'où, déclinant peu à peu, il paroît repasser par les mêmes défauts, dont il s'est insensiblement défait. Car vous vous ferez une juste idée de la consistence de nos corps, par conséquent du sang

qui circule dans nos veines, ſi vous a conſidérez comme celle d'un gros fruit, & ce ſang, comme la ſeve qui nourrit ce fruit, lequel avant que de parvenir à ſa maturité, eſt d'abord crud, indigeſte, mais qui en ſe meuriſſant peu à peu paſſe par une longue ſuite de fermentations, de raréfactions, de digeſtions, de dépurations, enfin de préparations différentes que lui donne la nature, à cet éminent dégré de perfection, qu'on appelle ſa maturité, de laquelle il décline enfin comme vous le ſçavez. Auſſi dans l'hiſtoire de l'homme n'ai-je pas fait difficulté de comparer aux végétaux tout ce qui ſe paſſe dans les animaux, autant pour la production de leurs parties, que pour leur conſervation, les appellant même des végétaux animés, comme j'ai dit que l'homme n'étoit que ce végétal là même rendu plus parfait par l'aſſociation de l'ame raiſonnable.

Or conſéquemment à cela tous les ſujets en général éprouvent entre les mains de la nature les mêmes préparations. D'abord tout cruds, indigeſtes dans leurs ébauches, ils ſe meuriſſent,

ſe perfectionnent par les mêmes prépa
rations, ſans qu'aucun d'eux altere aucu
nement ſon eſpece. Il en eſt de mêm
des hommes ſanguins, bilieux, pituiteux
atrabilaires ou mélancoliques. Leur en
fance ſera toujours humide, leur jeu
neſſe chaude, leur maturité ſéche, leu
vieilleſſe froide: & ces qualités les fe
ront croire pituiteux dans l'enfance
ſanguins dans l'adoleſcence, bilieu
dans la virilité, & atrabilaires dans l
vieilleſſe: & ce ne ſeront là cependan
que les effets des divers dégrés d
maturité par leſquels chacun d'eux ar
rivera au terme de la perfection de ſo
état.

Par ces moyens divers, le ſanguin
dans ſon enfance paroîtra moins ſan-
guin; plus développé dans l'adoleſcen-
ce, il commencera davantage à ſe mon-
trer; dans la jeuneſſe il ſe déclarera tel
qu'il eſt, & s'y confirmera plus parfai-
tement à l'âge de virilité; puis, décli-
nant peu à peu, il dégenerera dans
cette conſiſtence moins parfaite qui le
fera de très-près approcher des quali-
tés mélancoliques. Car on dit que les
ſanguins deviennent tels en vieilliſſant.

Suivez

Suivez le même progrès à l'égard du pituiteux, du bilieux, de l'atrabilaire, vous en connoîtrez parfaitement l'hiſtoire. Mais ſi dans le paſſage de certains âges ils paroiſſent ſe révêtir de qualités approchantes de celles qui en caractériſent d'autres, ne vous laiſſez pas ſurprendre : toujours le ſanguin reſtera eſſentiellement ſanguin, dans quelques altérations qu'il puiſſe tomber; quelques ſortes de déguiſemens qu'il reçoive, ſoit de la part des régimes de vivre, & des climats qu'il habitera, ſoit par l'effet des maladies. C'eſt à cela que le Médecin doit faire attention, dans quelques circonſtances qu'il trouve ſon ſujet. Il en eſt de même de chaque autre tempérament; & delà vient que, comme les ſingularités qui les diſtinguent ne ſont pas toutes également favorables à la vie, non plus qu'aux qualités de l'inſtinct, & de l'eſprit, ils ne ſont ni pareillement ſuſceptibles des avantages d'une forte & vigoureuſe ſanté, d'une égale durée, ni des mêmes perfections du génie. Ainſi les uns s'avancent plus que les autres, & durent moins long-tems; ce

qui fait que parcourant néanmoins cha
cun à leurs manieres, à raiſon des pré
parations pour la maturité, les même
périodes, on doit moins compter pa
rapport aux qualités de leurs âges l
nombre des années, que les diſpoſition
où ils ſe trouvent.

Qu'un détail plus précis, interrom
pit Polyphile, de ces curieuſes vérité
me feroit grand plaiſir! Mais je com
prends qu'avant que d'y entrer c'eſ
une néceſſité de s'en faire d'abord un
idée générale, de laquelle enſuite o
peut utilement deſcendre dans ce dé
tail déſiré. Par ce moyen on s'établir
un ordre certain pour ne pas prendr
le change. Car plus nous avançons, &
plus je découvre l'étendue immenſ
qu'il faudroit parcourir.

Vous trouverez, dit Hérophile
une grande partie de ce que vou
ſouhaitez dans cette deſcription d
l'homme dont je vous ai parlé. Mais
pour épargner les ſoins d'une lec
ture trop longue, qui même n'épuiſ
ſeroit jamais la matiere, c'eſt une né
ceſſité d'abandonner bien des choſes à
l'intelligence, & aux recherches du

lecteur. Et pour cela c'eſt aſſez de l'initier aux myſteres, lui marquant les points de vue où il ſe doit placer pour entreprendre à-propos ſes découvertes.

Mais revenons à nos tempéramens, puiſque vous convenez ſi à propos que ce n'eſt d'abord que de la vue la plus générale qu'il faut conſidérer les choſes, parce que ſans être prévenus, on trouveroit dans les détails une ſi prodigieuſe quantité de faits, que l'imagination la plus attentive s'en trouveroit rebutée. Ainſi ce ſera, comme ſi pour compter tous les rameaux d'un grand arbre, d'abord on commençoit par le pied; puis obſervant les principales branches, on s'étendoit enſuite peu à peu juſqu'à leurs plus petites parties. Je ne vous propoſerai donc d'abord pour exemple que ce qui appartient au tempérament ſanguin. Les autres, chacun à leur maniere, lui reſſemblent; mêmes paſſions pour eux tous, mais très-diverſement expliquées; mêmes mouvemens de l'ame, mais de plus ou moins longue durée, & plus ou moins actifs. La colere des ſanguins

deviendra emportement, terrible pour les bilieux, fureur pour les atrabilaires, chagrins vifs & piquants pour les pituiteux. L'amour des ſanguins ſera plein d'enjouement & de gaieté; pour les pituiteux il deviendra languiſſant & triſte; il ſera dans les bilieux plein de feu & d'impatience; taciturne & fatigant, mais ce ſera par l'excès de ſa violence, dans les mélancoliques. Ainſi dans tous les hommes les ſemences des mêmes paſſions ſe trouvent répandues; mais par les propriétés, je dirois quaſi des terroirs, qui ſont ſi différens, elles produiſent fort inégalement.

Revenons encore au ſanguin, & pour cela conſidérons que ce qui le rend de tous les tempéramens le plus parfait, vient de ce qu'en lui le ſang eſt préciſément caractériſé par toutes les qualités les plus convenables, & à l'entretien du corps, & aux uſages de l'eſprit. Trois parties le compoſent, c'eſt ce que j'ai démontré dans le traité de l'homme. La premiere préparée pour l'entretien de la chaleur naturelle, ou de cette flamme vitale, dont j'ai expliqué méchaniquement la production, qui

nourrit ainſi la vie, & lui fournit ſans ceſſe cette quantité ſuffiſante d'eſprits pleins de mouvement & de feu, auquel, comme feroit la plus fine fleur de la matiere, ce que je conçois de l'inſtinct eſt immédiatement attaché. J'ai d'abord dans le traité de l'homme peu parlé de lui. J'etabliſſois même que c'étoit à cette ſorte de flamme que l'ame raiſonnable s'uniſſoit. Puiſqu'elle eſt en effet, diſois-je, d'un caractere ſi ſupérieur à l'ordre des corps, ne devons-nous pas du moins ſuppoſer que ce doit être à ce qu'il y a dans ces corps de plus excellent, & de plus pur, qu'elle doit être attachée ? Sorte de ſacrifice ai-je prétendu, que la vie de l'homme qui ne reçoit de vie que par la chaleur, & que le feu du ciel vient tout exprès allumer dans les veines. L'ame ſera comme l'eſprit que le pere de Samſon vit s'élever de la flamme en ſigne d'acceptation que le Seigneur faiſoit de ſa foi.

Mais à préſent obligé d'entrer avec vous dans un plus grand détail, puiſqu'il s'agit d'approfondir les myſteres de la connoiſſance des hommes,

c'eſt une néceſſité que je ne ſuppoſe rien ; que j'introduiſe par conſéquent cet inſtinct médiateur, dont je m'efforçois de vous prouver l'exiſtence : & pour cela que l'établiſſant médiateur entre l'ame & le corps, ainſi que j'ai fait, je le ſuppoſe lié d'abord avec cette flamme pour caractériſer tous ſes mouvemens, & les rapporter à l'eſprit.

Ainſi figurez-vous que comme cette flamme vitale, à l'exemple de nos foyers, de nos bougies, en un mot de quelques matieres combuſtibles que ce ſoit, ſe revêt de toutes les propriétés des choſes dont elles naît, la flamme du tempérament ſanguin, ou, ſi vous l'aimez mieux, la chaleur naturelle qui en réſulte, doit être plus brillante, plus pure, & d'une activité proportionnée à la qualité de ſa matiere : enſorte que tout ce qu'elle produira d'effets répondront parfaitement à ſes propriétés.

Suivez, je vous prie, Monſieur, attentivement ces premieres ſuppoſitions & les autres en conſéquence ; elles ſerviront de principes aux déciſions qui nous doivent guider.

Or comme tout ſe trouve très-exactement meſuré, & que dans ce méchaniſme il ne ſe rencontre pas, s'il faut ainſi dire, un ſeul atôme qui n'ait ſes dons, ſes propriétés ſingulieres, & même dont les mouvemens n'aient dû ſervir à quelques expreſſions; comme, dis-je, c'eſt ainſi que tout ſe trouve diſpoſé, il faut concevoir que conſéquemment à tant de choſes qui parlent à leur maniere, l'inſtinct les tire, les reçoit comme ſes inſtructions différentes, & les rapporte à l'ame: dans les animaux il retient tout pour lui: & c'eſt aſſez, puiſque toute l'étendue de leurs beſoins ne paſſe point au de-là de ſa ſorte d'intelligence; & par ce moyen ce qui n'eſt que mouvemens, & que figures dans notre ſang, devient ſentimens & paſſions pour lui. Signes muets, direz-vous, mais qui conſéquemment aux conventions qui ont étés établies, l'inſtruiſent de tout ce qui ſe trouve ou favorable, ou contraire à la diſpoſition du corps.

Tels donc que ces ſignes ſont à l'inſtinct, l'inſtinct qui réporte tout à l'ame, l'inſtruit de tout ce qui regarde le corps:

mais il ne paſſe point plus loin. L'in
tellectuel eſt au de-là de ſa ſphere; &
ſouveraine raiſon toute ſeule eſt capa
pable d'éclairer l'eſprit. Ce n'eſt don
qu'autant qu'elle a intérêt d'être info
mée des beſoins du corps, qu'elle
ſert de cet interprête; enſorte que tou
ſe réduiſant de la part du corps à
diverſité des configurations de volum
& à la différence de leurs mouvemen
il a été ordonné qu'à chaque configu
ration, à chaque mouvement qu
ſouffriroient les eſprits, ou atômes qu
compoſent la flamme, l'inſtinct rece
vroit autant d'inſtructions.

C'eſt là, interrompit Polyphile
pouſſer trop loin les choſes: permettez
moi de vous le dire, dans cette ſort
de chaleur, dans cette flamme vitale
je conçois plutôt une infinité, où je m
perds, que quelques choſes déterm
nées, & ſur leſquelles mon imagina
tion ſe puiſſe établir.

Je n'en doute pas, répondit Héro
rophile: auſſi remarquez que je ne dé
cide ſur aucuns mouvemens déterminé
de telle, ou de telle ſorte, ou de te
ou tel degré de grandeur. Mais dites
mo

moi, je vous prie, ne concevez-vous pas que ce n'eſt que par la lumiere que nous voyons les choſes ; que cette lumiere, pour les rendre viſibles, les colore ; & que c'eſt d'une infinité de manieres. Car ne comptez par ſeulement ſur ces couleurs principales, dont le nombre eſt peu étendu, mais ſur cette infinité de combinaiſons qui s'en font par leur mélange. Sur ce nombre inconcevable de teintes, de demi-teintes, qu'un peintre habile vous donneroit ſur cela d'excellentes inſtructions ! Combien vous feroit-il voir d'aſſortimens & mélanges de ſes ſept à huit couleurs poſées ſur ſa pallette ! Juſqu'où, pour peindre ce qu'il voit, ne pouſſeroit-il pas en chaque ſujet les artifices du clair obſcur ! & pour en exprimer *les ſites*, ou ſituations, les voiſinages, que ne vous apprendroit-il point ſur *les couleurs vraies, ou immédiates, & les couleurs locales, les réflets ; & tout ce qui contribue à les rompre de la part de l'objet qui les reçoit* ! Cependant ce n'eſt que d'une maniere générale que tout cela eſt produit. Ce Peintre ne fait que poſer ſur la toile diverſes ſor-

tes de pouſſieres détrempées, dont toute la propriété ſe reduit à hériſſer de leurs pointes différentes, en mille & mille manieres ſa ſuperficie. Mais il eſt attaché à chacun des atômes dont cette pouſſiere eſt compoſée de faire réfléchir en nos yeux les atômes lumineux qui les frappent en autant de ſortes de déterminations qu'ils ſont diverſement configurés; & il eſt convenu qu'à l'occaſion de ces déterminations, nous receverions tout autant de ſenſations de couleur: non-ſeulement ce détail eſt infini, mais ſon infinité n'empêche pas que tout n'y ſoit exactement concerté, & conſéquemment à des loix immuables. Toute la nature n'a pas d'autres moyens pour ſe rendre viſible, & c'eſt dans nos yeux qu'un ſi prodigieux méchaniſme eſt établi.

Ainſi vous prétendriez, dit Polyphile, qu'il ſeroit de notre inſtinct à l'égard du mouvement de notre ſang & de nos eſprits, comme de nos yeux pour les lumieres colorées, que nous renvoient les choſes; & que de même que ce n'eſt que par les couleurs qu'elles nous deviennent viſibles, c

ne ſeroit auſſi que par les ſentimens de notre inſtinct que nos ames en ſeroient affectées.

Que voudriez-vous oppoſer à cela, reprit Hérophile ? L'égalité me paroît aſſez parfaite. Car pourquoi ne pourrois-je pas dire que, s'il a été décidé qu'une ſuperficie modifiée d'une certaine maniere détermineroit abſolument la lumiere à me frapper de façon que je ſentirois du verd, ou du rouge, quoique d'ailleurs la lumiere n'ait de ſon côté, je veux dire, dans ce qui conſtitue ſon être, rien qui ſoit coloré ; pourquoi n'établirois-je pas que dans notre flamme vitale il arriveroit qu'à l'occaſion d'un certain ordre de mouvement, & d'une certaine qualité d'atômes, qui s'y trouveroient compris, notre inſtinct ſentiroit de l'amour, ou de la haine, ou telles & telles autres paſſions ? Et comme il n'y a point de couleurs vraies qui, conſéquemment aux diverſes manieres dont la lumiere les frappe, ne produiſent diverſes ſortes de modifications de ce qu'elles ſont, je veux dire diverſes ſortes de verds, par exemple, car

depuis le verd le plus clair jusqu'à celui qui l'est le moins, combien de teintes & demi-teintes différentes, pour leur servir de dégradations, ou de passages! Pourquoi encore ne vous proposerois-je pas qu'il en seroit de même de chaque passion en particulier: & qui par ce moyen deviendroit susceptible d'un grand nombre de diverses modifications, ou de divers dégrés, que le plus ou le moins seul détermineroit? Car supposons ici celle de l'amour, ou de la haine pour exemple, combien de sortes d'amours seulement caractérisés par le plus ou le moins de force & d'activité?

Vous m'enfoncez ici peu à peu dans un merveilleux qui m'étonne, interrompit Polyphile; jamais nous n'en sortirons; mais le malheur n'est pas grand de s'y perdre, puisque ce sera s'abîmer dans la juste admiration que nous devons à la toute-puissance du souverain Auteur.

Ne la perdons jamais de vue, reprit Hérophile; elle sera toujours la plus glorieuse occupation de notre esprit. Mais de tout cela, qu'il a été à

propos de vous montrer de loin ſeulement, il faut conclure que par cette ſorte de méchaniſme, qui, bien que très-facile, exigeoit néanmoins un pouvoir infini, il paroîtra qu'à chaque humeur, qu'à chaque mouvement de la flamme qui en ſera ſuſcitée, ſe trouveront néceſſairement attachées, comme des propriétés, ou vertus intelligentes, par le moyen deſquelles nos ſentimens & nos inclinations ſeront déterminés.

Oui, Monſieur, dit Hérophile, tout cela me paroît conſéquent, & ingénieuſement imaginé. A chacune de nos humeurs ſeront à raiſons de leurs diverſes conſiſtences appliquées des propriétés particulieres. De ces humeurs miſes en mouvement & deſquelles notre ſang ſera compoſé, il ſe produira une chaleur, ou comme une flamme vitale, eſprits ainſi développés, atômes d'une vivacité extrême, & qui par la diverſité de leurs agitations concertées, comme celle de la lumiere, exprimeront autant de ſorte de ſentimens, de paſſions, de mœurs par la propriété de l'inſtinct, qui ſervira à leur déterminer tout ce qu'ils auront de vivace & de ſenſible.

Tout cela me plairoit fort, reprit Polyphile; mais, je vous l'avoue, Monsieur, cet instinct que de nécessité il faut introduire sur la scene, me laisse de grandes difficultés.

Ne vous en resteroit-il aucunes, répondit Hérophile, s'il étoit retranché? Cependant il ne se passe rien en nous pour les intérêts du corps qui n'arrive également dans les bêtes; comment donc accorderez-vous cela, s'il leur faut absolument refuser cette ame raisonnable qui n'est pas de leur lot? Voudrez-vous à la maniere des Cartésiens leur retrancher en l'entier toute sensibilité, toute connoissance? Déja nous avons agité cette difficulté rebutante. Ainsi il vaudroit bien mieux ne pousser pas si loin ses recherches; & à l'exemple de plusieurs hommes illustres qui avant moi ayant discouru sur ces matieres, se sont contentés d'attribuer aux diverses qualités des humeurs certaines propriétés, ou vertus morales, bâtissant au reste avec assez de succès sur cette supposition, qui d'ailleurs n'a pas été mal reçue du Public: quelques Philosophes l'ont contestée: mais

que ne conteſtent pas la plûpart de ces hommes, qui aiment mieux appetiſſer & reſſerer la nature dans les bornes trop étroites de leur imagination, que de lui accorder les moindres choſes au de-là de leur ſphere!

Pour moi qui préfere la connoiſſance des faits à des ſyſtêmes ingénieux, ce n'eſt qu'à les recueillir dans l'hiſtoire de la nature que je ſuis particulierement appliqué. Ainſi connoiſſant que dans les bêtes, & dans les hommes, tout ſe paſſe de la même maniere; remarquant que dans les uns & les autres, il ne faut pour ſuſciter de pareilles paſſions que des objets également convenables; & que pour donner lieu à l'entretien de ces paſſions la nature y a placé les mêmes principes; enfin voyant que ces paſſions s'expriment en eux tous par mêmes moyens, qu'elles ſe repréſentent par les mêmes airs de phyſionomie, autant qu'il a été poſſible conſéquemment à la diverſité de leurs figures, je vous avoue que je ne puis m'empêcher de juger que du côté qui interreſſe le phyſique, il a très-peu de différence entre nous & les bêtes. Mais

qui peut mieux faire honneur à notre ame raiſonnable que de la dégager par les ſecours de l'inſtinct, de tous les ſoins qu'elle devroit à l'entretien & à la conſervation du corps ; lorſqu'il eſt de fait que ſon crime n'eſt que de s'y trop appliquer, de trop céder à ſes mouvemens, & d'en ſuivre les inclinations avec trop de confiance ? Le premier effet de la vertu eſt de la délivrer d'une attention ſi ſervile ; &, pendant que l'inſtinct ne parle qu'en faveur du corps, de faire enſorte qu'elle ne s'occupe que de ces vérités ſublimes qui entrent dans ſon appanage.

Ne craignez donc pas, Monſieur, que pour penſer aujourd'hui autrement que vous, & que dans le deſſein de me débarraſſer de ce ſyſtême ſi confus, tel que juſqu'ici l'ont adopté la plus grande partie des Philoſophes moraux ſur le partage de l'ame entre ce qu'on appelle le cœur & l'eſprit, ou les ſentimens du cœur & les connoiſſances de l'eſprit, je prenne un parti dangereux. Mais puiſque ſuivant notre deſſein, les faits doivent plus entrer dans notre entretien que notre raiſonnement,

faiſons-en quelques obſervations : laiſſons aux bêtes l'inſtinct que la plus grande partie des hommes leur a accordé de tout tems, ſans même s'embarraſſer de le définir ; ne penſons aucunement s'il ſe rencontre dans les hommes, & diſons que, puiſqu'elles ne ſont pas moins que nous diſtinguées entr'elles par la diverſité de nos mêmes tempéramens, qu'en elles c'eſt à de pareilles humeurs que ces tempéramens ſont attachés, enfin que de ces humeurs comme des nôtres, il s'éleve une pareille diſpoſition d'eſprits, mêmes flammes vitales, & mêmes mouvemens, comptés, peſés, meſurés, & avec de ſemblables ſignifications pour l'agent qui en doit être inſtruit ; enfin que ce n'eſt qu'en conſéquence d'organes de pareille conſtruction ; diſons, dis-je, que, puiſqu'en toutes ces choſes elles ſe trouvent ſi ſemblables, on à lieu de croire que les choſes s'y paſſent par des moyens égaux....

Mais, interrompit Polyphile, qui vous intereſſe ſi fort à faire valoir ici l'intérêt des bêtes en comparaiſon de ceux des hommes ?

C'eſt, répondit Hérophile, qu'un des plus grands moyens que nous ayons pour perfectionner la ſcience de la phyſionomie, eſt de comparer ce qui ſe paſſe dans les bêtes, avec ce que nous obſervons dans les hommes, & de-là pour conclure que tout ce que les hommes ont de phyſique n'appartient en aucune maniere, à ce qui eſt de l'intelligence, ou de l'ame raiſonnable.

Jamais on n'a découvert de plus favorables ſecours pour perfectionner l'anatomie du corps humain, que ſa comparaiſon perpétuelle avec celle des bêtes ; car l'on a découvert en cent occaſions que ce qui dans l'homme paroiſſoit impénétrable, s'eſt facilement développé depuis que prévenu par de pareilles diſſections dans les bêtes, on a jugé d'une exacte reſſemblance. Ainſi ne s'agiſſant aujourd'hui que de ces ſignes, qui annoncent les inclinations des hommes, qui dénotent leurs paſſions, qui décellent en un mot une grande partie de ce qu'ils ont de plus caché, nous ne devons rien négliger pour les bien connoître dans ce qui de la part des bêtes nous peut ſervir d'inſtruction.

Mais insensiblement nous nous sommes écartés, &, s'il m'étoit permis de m'en plaindre, ce seroit à vos difficultés que je m'en prendrois : passons-les donc désormais, si vous le voulez bien ; & suivons le plan sur lequel nous observerons à l'avenir. Déja je vous ai parlé d'une partie du sang, de celle qui devient pour notre objet la principale, puisqu'elle est seule capable de produire la flamme dont nous sommes animés, flamme qui d'ailleurs devient plus ou moins forte, & impétueuse, suivant que l'huile précieuse qui l'entretient est d'une constitution plus ou moins parfaite.

J'en ai donné une description si exacte dans l'histoire du corps humain, car j'ai expliqué, autant qu'il m'a été possible, par quels moyens méchaniques elle est continuellement enflammée, que, pour éviter ici d'inutiles répétitions, je passerai simplement aux faits, sçavoir, qu'ainsi que je le disois tantôt, elle est composée de principes plus doux, plus balsamiques, plus facilement inflammables dans les sanguins, & c'est ce qui est cause que sa défla-

gration s'y fait d'une maniere plus facile, plus douce, plus lumineuſe, s'il m'eſt permis de me ſervir de ce terme. D'où vient que les mœurs des ſanguins ſont plus douces, plus faciles, d'un commerce plus agréable ; que leurs paſſions ont plus de jeu, de délicateſſe ; que juſqu'à leurs excès mêmes, tout y paroît plus tempéré ; auſſi les traits de leurs viſages, la conformation de leurs autres parties préparées conſéquemment à des puiſſances d'un mouvement ſi facile, n'ont rien de ce rebutant, de cet auſtere, qui convenoit à des organes, qui, comme machines propres à ſoutenir de plus violens efforts, devoient être plus ſolidement conformées. Telles ſont celles des bilieux. En eux cette liqueur, plus groſſiere, plus liée, & plus tenace dans la conſtitution de ſes principes, s'enflamme avec moins de facilité. Mais du moment, que, par l'action que la vivacité des objets rend plus véhémente, cette liqueur s'allume vivement, ſa déflagration devient d'une activité bien plus impétueuſe. A cette occaſion je me ſuis ſervi de la comparaiſon du feu de

ois vert, mais de ces bois compacts
: ſolides, d'abord difficilement inflam-
ables, qui brûlent enſuite avec beau-
oup plus d'activité, & de chaleur, que
e feroit le bois ſec.

Par la même raiſon, & toujours
onſéquemment aux efforts que de-
oit ſouffrir la machine dans les atra-
ilaires, vous la trouvez encore bien
lus ſolidement compoſée: tout y pa-
oît à demi brute, tant les dehors ſont
eu régulierement deſſinez, mal polis.
e viſage d'un atrabilaire n'eut jamais
en de gracieux: un jaunâtre plombé,
bſervions-nous tantôt, en colore les
raits: dans ſes regards vous n'obſer-
ez rien que de ſombre, de triſte, de
rouche; c'eſt qu'en effet, l'huile qui
rûle dans ſes veines n'eſt quaſi qu'une
ile groſſiere & peſante; je la compa-
erois volontiers par rapport à ſon in-
ammation plutôt à du charbon de
erre, qu'à du bois. Vous ſçavez avec
ombien de peine on l'allume, com-
ien il faut ſouffler pour entretenir ſa
amme: mais auſſi vous ſçavez de
u'elle activité terrible il brûle. Ce
'eſt qu'à la calcination des mineraux,

& qu'à la fusion, ou l'affinage des métaux, qu'on l'emploie pour l'ordinaire.

Suivez les conséquences ; il s'agit des pituiteux : leur partie inflammable, plus raréfiée, plus legere que dans les sanguins n'a dû par cette raison produire qu'une flamme, & plus facile, & plus douce, mais dont l'égalité à dû être moins constante ; feu de paille, que le moindre vent fait vaciller ; pendant que les autres percent, & se soutiennent davantage par l'effort de leur impétuosité : il n'étoit donc pas question de donner à une telle puissance des machines à mouvoir d'une construction aussi lourde que celles des bilieux & des atrabilaires. Aussi tout s'y trouve en comparaison d'un tissu beaucoup plus délicat, & d'une fabrique plus légere.

Si c'est toujours ainsi que vous raisonnerez, dit Polyphile, nous nous trouverons perpétuellement d'accord : & vous commencez à m'ouvrir une carierre, où je m'imagine déja courir facilement. Je vois par *le coloris* du teint quelle peut être la qualité de

l'humeur animante, ou de l'huile précieuſe qui par ſa déflagration ſert à l'entretien de la vie. Je compare enſuite la conſtruction des traits & de tout ce qui me paroît des organes, avec ce que j'obſerve dans cette liqueur de plus ou moins pur, & groſſier. Ainſi je commence à me faire un plan pour juger....

Pour le faire avec plus de juſteſſe, interrompit Hérophile, il y faudra ajouter l'obſervation du Pouls, comme le premier des autres ſignes. Ce ne peut être que par rapport à lui qu'il les faut obſerver, puiſque rien ne peut mieux vous aſſurer de la qualité des forces, que l'état où il ſe trouve.

Ainſi, pour entrer dans un tel examen, deux choſes ſont principalement néceſſaires : l'une eſt la connoiſſance des couleurs, l'autre celle du Pouls.

Qu'entendez-vous, reprit Polyphile, par cette connoiſſance des couleurs?

Ce que d'abord vous veniez de remarquer, répondit Hérophile : la couleur du teint qui vous paroîtra toujours du même ton, s'il m'eſt permis de m'ex-

primer ainſi, que la conſiſtence des humeurs. Car bien que les membrannes ou la peau, dont tout eſt ſi exactement couvert, ne ſoient pas tranſparentes; il ſe rencontre dans leur tiſſu une telle diſtribution de vaiſſeaux ſanguins, & leurs vaiſſeaux ſe répandent avec une ſi grande délicateſſe, qu'ils colorent la peau de la même couleur dont eſt chargée la liqueur qu'ils contiennent. Enſorte que l'œil du Médecin doit être en ce genre d'obſervation encore plus attentif, plus exact, plus connoiſſeur, que n'ont jamais été ceux des plus excellens *coloriſtes*, les Titiens, les Rubens, les Wandics.

Qu'ils voient donc un teint pâle, par exemple, ils doivent ſçavoir diſcerner dans cette pâleur, qui pour les autres n'auroit rien de différent de tout autre, ſi ce n'eſt point par des jaunâtres, ou des verdâtres très-éteints, ou par d'autres mélanges grisâtres ternis, qu'elle eſt caractériſée. La plus parfaite comme la plus ſaine eſt de couleur de lait. D'autres paroiſſent plus aqueuſes, plus lavées; on y trouve dans certaines demi-teintes bleuâtres qu'avec l'outremer

ou le noir de charbon de grands Peintres ont parfaitement imitées....

Voici bien d'autres obſervations, interrompit Polyphile, que vous nous propoſez à faire. Quoi! dans l'inſtant où je me rappelle mille teints divers, que j'ai remarqués... Je m'imagine que cette étude ſeule l'emporteroit ſur celle du Pouls, & par l'étendue, & par les difficultés. Jamais nous ne finirons ſi la curioſité nous engage à tant de recherches.

Il ne ſera quéſtion, répondit Hérophile, que de les entreprendre avec méthode pour en être moins embarraſſé. Mais c'eſt une néceſſité de le faire, puiſque le teint eſt un ſigne d'une ſi grande importance; & que je vous le propoſe comme un des principaux qui doivent ſe concerter avec le Pouls. Mais puiſqu'il ne s'agit ici que du plan général, s'il ne nous eſt pas poſſible de pourſuivre chaque genre d'obſervations en détail, placez-les ſeulement dans leur ordre, toujours prêt à y revenir; & pourſuivons l'hiſtoire des humeurs en vue des obſervations du Pouls.

Ainſi reprenant la ſuite des obſervations que vous avez commencées en comparant ce que vous jugerez de la qualité des humeurs, par le teint qu'elles procurent, avec la diſpoſition de leurs organes; auſſi-tôt vous paſſerez à l'inſpection du Pouls, qui ſera toujours ferme, plein, étendu, peu fréquent, bien reglé, dans les hommes forts. Vous ſçavez déſormais connoître ces différentes qualités. A ce Pouls vous comparerez la conſiſtence des chairs, qui vous paroîtront ſolides, fraîches, bien nourries. Tout cela ſe rencontre proportionnellement réglé dans chaque tempérament: car de quelque tempérament qu'on ſe trouve, on jouit de la ſanté. Mais, comme elle eſt moins forte, & vigoureuſe dans les uns que dans les autres, ſes ſignes en doivent porter le caractere.

Or, pour ſe bien regler dans toutes ces obſervations, un des moyens le plus ſûrs dans l'étude qu'on s'en propoſe, eſt de ſe faire d'abord pour modele de comparaiſon l'état des hommes les plus ſains, les mieux conſtitués dans l'ordre de leurs tempéramens: le

idées en doivent être fixes : & dans ce cas l'imagination d'un Médecin doit agir comme celle des Peintres, qui, pour ſe rendre capables de compoſer à propos leurs hiſtoires, ſe rempliſſent premierement des images de tout ce qu'ils ont à peindre pour donner à leurs *figures héroïques* toute la grandeur, la beauté, les graces, qui conviennent à leurs caracteres. Ils ſont prévenus de ce que dans le commerce de la vie ils ont remarqué parmi les hommes de plus gracieux, de plus noble. Ils ont même pouſſé plus loin encore leurs recherches : pleins de l'idée des plus belles ſtatues de l'antiquité, ils ſçavent, diſent-ils, par ces beaux & élégans contours qu'ils leurs ont trouvés, rectifier la nature même : c'eſt, diſent-ils, comme au travers de ces ſtatues qu'ils font l'étude de leur modeles : enſorte que de ces figures principales venant aux autres qui leur doivent céder, ils ont tout exprès pour elles des idées moins parfaites. Où tout brille, diſent-ils encore, rien ne brille : par conſéquent les images de ce qu'il y a de moins parfait, ou de plus deffectueux, meublent également

leur imagination : tout leur ſert : il faut avoir de quoi ſuffire juſqu'aux épiſodes.

Le Médecin donc, pour ſe remplir des idées qui lui doivent être toujours prêtes, non pour peindre, mais pour comparer ce qui ſe préſente à lui avec ce qu'il connoît déja, ſe fera bien-tôt de quoi ſe compoſer une ſcience de comparaiſon, qui dans les matieres que nous traitons paſſe tous les raiſonnemens.

Mais puiſqu'ici nous ne penſons pas encore à tourner cette ſcience vers le diſcernement des maladies, fixés d'abord à juger des mœurs, auſſi-bien que des mouvemens de chaque paſſion, il convient à ce ſujet de poſer pour principes, que, de même que la ſanté convient également à tous les tempéramens dans les termes que j'ai poſés, il n'y a pas une paſſion, de quelque nature qu'elle ſoit, qui ne ſe trouve propre à tous les hommes.

Je ne ſçai pas trop, interrompit Polyphile, ſi je dois vous paſſer cela. Combien de gens froids, qui ne ſentirent jamais leur cœur? Combien d'autres, toujours paiſibles, & qui ne ſe

ſont jamais emportés ? Combien enfin de naturels inſipides, deſquels on dit même en commun proverbe qu'ils ne ſont ni chair ni poiſſon ?

Je ſuis bien plus hardi que vous, reprit Hérophile ; je vous paſſe tous ces hommes, & continue mon ſyſtême.

Pour qu'un homme ne ſe fâche jamais, je ne dois pas croire qu'il n'ait pour ſe fâcher tout ce qu'il convient pour ſentir les chagrins & la colere. Il en eſt de même de celui qui ne fut jamais amoureux, de l'inſipide même. Mais, comme il faut pour agir que leurs puiſſances ſoient heurtées, miſes en mouvement, il ſuffit que le défaut d'objets aſſez puiſſans pour le faire, les ait favoriſés : mais ſur d'autres articles vers leſquels leur ſenſibilité ſe trouvera plus développée, examinez leur conduite, & vous ne les trouverez pas ſans paſſions.

Mais, Monſieur, vous m'avez prévenu, car après la propoſition que d'abord j'ai eu l'honneur de vous faire, j'allois ajouter que bien que tous les hommes ſoient également ſuſceptibles

de toutes les passions, il est de fait que conséquemment à la qualité de leurs humeurs, entre lesquelles y en a toujours une dominante, c'est vers cette passion favorite que les hommes sont spécialement portés.

Ne vous ai-je pas compté des sanguins, des bilieux, des pituiteux, des mélancoliques ? Ne vous ai-je pas dit que ce qui les caractérise tels venoit des différences qui constituoient cette liqueur précieuse que j'ai même comparée, comme à quelque chose de très connu, aux métaux, afin de vous en mieux marquer l'invariable consistence ? Car ce que j'appelle sang, est cette liqueur dans sa consistence la plus parfaite : ce que je nomme bile, est cette même liqueur moins travaillée : je vous ai dit tout cela ; &, s'il me reste encore à vous parler de l'autre partie du sang, c'est qu'il faut d'abord épuiser ce qui convient à celle-ci comme la principale dans l'histoire de la vie.

Ainsi le sanguin aura toujours les passions du sanguin : & par conséquent se penchera vers elles plutôt que vers celles de l'atrabilaire, ou mélancolique

Le bilieux agira tout de même dans l'étendue de ſa ſphere.

Fort bien, interrompit Polyphile : vous me ramenez très-à propos à ma premiere difficulté. Si chaque humeur ou chaque conſiſtence de cette liqueur que je puis, ce me ſemble, appeller l'huile vitale uniquement conſacrée, comme vous la dite, à l'entretien de la chaleur à laquelle la vie eſt attachée ; ſi, dis-je, chaque humeur, qui par ſa conſiſtence caractériſera un tempérament, n'eſt propre qu'à produire une paſſion, il ne s'en pourra trouver d'autres dans le tempérament qu'elle conſtitue ; par conſéquent.....

Votre objection eſt très-juſte, interrompit Hérophile ; mais, pour y répondre, il faut achever l'explication du ſyſtême, puiſque je ne me ſuis pas d'abord aſſez expliqué pour que vous l'ayez compris. Je diſois cependant que c'étoit moins à l'humeur immédiatement qu'à la flamme vitale qui s'en développoit, qu'étoient attachées les paſſions, ou l'inſtinct du ſein duquel elles naiſſent. Je diſois encore que c'étoit de la qualité des mouvemens de cette

flamme, de la plus grande ou de la moindre rapidité de ſes atômes, que chaque eſpece de paſſions réſultoit, & pour cela je me ſuis ſervi, s'il vous en ſouvient, Monſieur, de la comparaiſon des couleurs, qui, de quelque étendue qu'elles ſoient, n'ont pour principes que les diverſes manieres dont la lumiere eſt réflechie; & conſéquemment à tout cela que l'huile vitale des ſanguins, parce qu'elle s'enflammera d'une maniere plus lumineuſe, plus douce, plus facile, que celle des bilieux, par ce moyen ne ſuſcitera que des paſſions légeres, agréables, faciles: mais ce n'eſt pas une néceſſité qu'on en doive conclurre que d'autres paſſions ne ſeroient jamais ſuſcitées par l'occurence d'objets triſtes, irritans, déſagréables; puiſqu'il ſuffira qu'à leur occaſion cette flamme ſoit plus violemment agitée qu'à l'ordinaire; qu'elle s'éleve avec moins de facilité, que même il s'y gliſſe beaucoup de choſes capables d'en brouiller la tranſparence, & d'en ternir l'éclat. Faites-en l'expérience ſur la flamme de vos bougies. A l'inſtant même qu'elles vous éclairent

éclairent dans votre cabinet, que vous iſez paiſiblement à leur ſplendeur, que quelque vent imprévu les vienne tourmenter, agiter extraordinairement, en tirerez-vous les mêmes ſecours? en ſe retournant çà & là ſur la cire, ne produiront-elles pas beaucoup plus de fumée, des flammes plus *louches*, moins brillantes? il ne faudroit qu'attacher l'inſtinct à tant de mouvemens biſarres, & irréguliers, pour déconcerter toutes les graces du naturel ſanguin.

J'entre fort dans votre penſée, dit Polyphile, mais de-là je conclurrai que, puiſqu'ici vous me fixez à la comparaiſon de la flamme, qui en effet eſt ce que je conçois de plus approchant de l'état de notre vie, je puis dire, ce me ſemble, que comme il ne s'en éleve point de quelques matieres combuſtibles que ce ſoit, qui dans le jeu biſarre de ſes mouvemens n'ait ſes parties plus ou moins lumineuſes, ſuivant qu'elles ſont plus ou moins vivement pouſſés, il ne doit point y avoir de tempérament, quelque diſgracié qu'il ſoit, qui n'ait des intervalles qui reſſemblent aux mouvemens des plus parfaits; je

veux dire que dans les atrabilaires mêmes il ſe recontrera des paſſions, ou d'autres opérations de l'humeur, qui égaleront celles des ſanguins.

Sans doute, Monſieur, reprit Hérophile; & vous concluez fort juſte. Avez-vous jamais vu des hommes tellement fixés dans leur mélancholie qu'à l'occaſion de ſujets agréables ils ne dérident jamais leur front? S'il eſt poſſible que les hommes du naturel le plus gracieux ſe démentent quelquefois, quelquefois auſſi il arrive que ceux qui le ſont moins, le deviennent lorſque le jeu leur plaît. Mais auſſi de la même maniere que l'heureux naturel retourne, comme entraîné par ſa propre pente, promptement aux agrémens de ſon état, le naturel diſgracié reprend tout auſſi naturellement ſa triſte mélancholie: toute autre diſpoſition devient pour lui comme un pays étranger, où ce n'eſt qu'en paſſant qu'il habite.

Ainſi, pour juger de tous ces changemens, le plus ſûr eſt, comme je vous le diſois, de ſe fixer à une ſcience de comparaiſon. Car de la même maniere

que nous ſuppoſons que pour chaque paſſion il faut une certaine vivacité de flamme, une certaine qualité de mouvement, c'eſt pareillement une néceſſité que pour l'expreſſion de cette paſſion il y ait un certain air de viſage déterminé.

Je me fixe d'abord au viſage pour éviter de trop longues deſcriptions : qui d'ailleurs ſçaura bien bien juger du viſage y joindra bien-tôt les autres accompagnemens des bras, des mains, en un mot de toutes les parties du corps. Elles concourent toutes, chacune à leur maniere, à l'expreſſion des ſentimens qui les agitent ; d'où je conclus, que ces airs de viſage, ces mouvemens des parties toujours conſéquemment déterminés deviennent des ſignes aſſez ſûrs pour qu'on décide en conſéquence de ce qui ſe paſſe dans l'intérieur.

Les Peintres habiles n'ont pas d'autres regles pour animer leurs figures des paſſions qu'ils y veulent faire trouver. Ainſi notre ſcience d'obſervations conſiſtera à bien étudier chaque homme qui ſe préſente à nous. Car, dans quel-

que diſpoſition qu'il ſe trouve, il apprendra à juger de tout autre dans la même diſpoſition, ſuivant ce que vous aurez remarquez en lui. Mais obſervez tout; que votre attention étudie ſcrupuleuſement juſqu'au moindre ſigne ; ici tout eſt de valeur, tout devient ſignifiant. Par exemple, qu'il ſe préſente un homme violemment agité par la colere ; obſervez ſon front hériſſé, tout ſillonné de rides tranchantes; ſes ſourcils épais paroiſſent s'enfler, & s'abaiſſer vers la naiſſance du nez, ſe relevant par un contour forcé vers les tempes; ſes yeux étincellans s'enfoncent, & leur prunelle fixe par une ſorte de mouvement convulſif s'engage ſous la paupiere inférieure ; le nez paroît s'enfler par la tenſion de ſes narines extraordinairement dilatées; ſa bouche voudroit ſe clore par le mouvement forcé de ſes lévres, mais autant qu'elles ſe preſſent dans le milieu, elles laiſſent au côté de la bouche d'aſſez grandes ouvertures pour donner un libre paſſage à l'air qu'elle ne peut contenir ; le menton ſe rapproche comme s'il devoit contribuer à retenir l'effort

qui menace d'éclater ; la gorge s'enfle, les veines se gonflent, tout le visage paroît d'un jaunâtre rouillé par un rouge plus ardent que vermeil.

Mais, interrompit Polyphile, vous me faites ici une peinture affreuse.

Eh quoi de plus affreux, reprit Hérophile, que le furieux que je vous peins ! Si vous pouviez pénétrer jusqu'à ce qui se passe dans son imagination, vous y découvririez des images peut-être encore plus effrayantes. Car avant de se peindre ainsi au dehors par des traits si horriblement caractérisés, c'est une nécessité qu'elle en ait reçu les premieres impressions. Elle ne fait que les disposer, les modifier, suivant sa maniere d'être ; & ses traits en suivent tous les mouvemens, attachés qu'ils sont à elle, à peu-près comme les parties qui servent à l'expression de la voix le sont aux volontés de celui qui parle ou qui chante : ensorte qu'il doit alors arriver à ce furieux, pour être rendu tel, que de la part des objets qui l'irritent les images viennent le frapper de la même maniere qu'il en exprime le sentiment.

De toutes parts ce ne ſont que repréſentations horribles qui vont ſe multipliant, comme ſorties d'un même moule.

Or pour cela c'eſt une néceſſité qu'il ſe rencontre de tous côtés des diſpoſitions bien préparées & facilement ſuſceptibles d'impreſſions ſi violentes, que pour l'imagination de ce furieux une flamme d'abord vigoureuſement allumée ſe ſoit facilement inclinée dans l'ordre des agitations qui devoient exprimer une ſi grande colere, & que les traits de ſon viſage naturellement diſpoſés pour en ſuivre les expreſſions, les aient toutes rendues avec une grande facilité. Ainſi ſe trouvant plus grande & dans les bilieux, & dans les atrabilaires, que dans les ſanguins, & les pituiteux, ces expreſſions s'y trouvent plus marquées.

Je vous comprends parfaitement, dit Polyphile ; &, pour vous en donner des marques, je veux me ſervir d'un exemple qui me paroît aſſez ſenſible. Qu'à l'embouchure du ſoufflet d'un forgeron on allume un feu de bois ſec, le vent en pourra bien augmenter l'acti-

vité ; mais elle n'égallera jamais ni celle d'un bois vert, & très-compact, & moins encore celle du charbon de terre. Or ce vent ſera pour ces diverſes flammes comme l'impreſſion des objets qui nous viennent frapper, & ces flammes plus ou moins actives répondront aux diverſes qualités de celles qui animent notre imagination. Selon nos principes celles de l'atrabilaire ſeront comme les flammes du charbon de terre ; celles du bilieux, comme celle de votre bois vert trés-compact ; celles du ſanguin, comme celle du bois ſec ; celles-là enfin du pituiteux, comme celle du feu de paille. Or que les traits du viſage doivent ſuivre les impreſſions de ces flammes diverſes, leurs repréſentations ſeront entr'elles comme l'ont été les divers dégrés, & d'agitation, & de chaleur de ces flammes : & par ce moyen s'il arrive qu'un ſanguin, qu'un pituiteux, tombent dans les plus vifs accès de de leur colere, ils n'égaleront jamais ceux de l'atrabilaire, & du bilieux.

Rien n'eſt mieux penſé, répondit Hérophile ; & de-là poſez pour prin-

cipe, & comme un des fondemens de l'art de juger des hommes, qu'à proportion que vous obſerverez dans ceux qui ſe préſenteront, même dans leur état le plus naturel, le plus paiſible, des traits plus ou moins approchans de ceux qui caractériſent l'exceſſive colere dont je vous ai fait la deſcription, vous devrez penſer que des organes ainſi préparés par la nature ſignifient les grandes diſpoſitions de l'intérieur pour les faire agir, je veux dire, de cette flamme vitale plus qu'en d'autres ſuſceptible de ces puiſſans mouvemens.

La nature concerte tout, & ne fait rien qu'à propos, vous n'en ſçauriez douter. De même donc que nous obſervons dans les atteliers de nos artiſans qu'un des premiers effets de leur induſtrie eſt d'y diſpoſer toutes choſes conſéquemment aux opérations qu'ils veulent exécuter ; que pour cela leurs fourneaux ſont diverſement conſtruits par rapport à la force du feu, & à la qualité des opérations qu'ils méditent ; ſans doute que la nature, qui n'agit pas avec de moindres précautions, diſpoſe ſes organes, & les incline par d'in-

génieuſes diſpoſitions, plutôt du côté de l'expreſſion de certaines paſſions, que de celui de quelques autres, ſuivant qu'elle a rendu leur ſang plus capable de les produire. De-là un viſage caractériſé par des traits que j'appellerai coleriques vous marquera un naturel plus que tout autre diſpoſé aux expreſſions de la colere.

Ainſi du dehors vous pénétrerez au-dedans ; vous trouverez ces traits deſſinés d'une maniere bruſque & farouche, colorés d'un teint bilieux, je veux dire, ou le jaunâtre roux rehauſſé de teintes d'un rouge de ſang de bœuf paroîtront dominer, ou d'un teint pâle ſalli d'une ſorte de grisâtre livide, qui eſt le teint des mélancholiques atrabilaires : &, s'il vous étoit poſſible dans ces momens de fureur de tâter le Pouls à cet homme ſi terrible, vous lui trouveriez dans l'excès qui l'agite un ordre de mouvemens qui reſſemblent fort à ceux d'une grande fiévre. D'abord dur, petit, ſerré, fréquent, c'eſt le commencement de l'accès, le moment où la colere ſe concentre dans les veines pour s'étendre bien-tôt par

une ſorte *d'exploſion* d'une véhémence extrême : ſi-tôt qu'elle arrive le Pouls s'éleve, devient plus vîte encore, mais plutôt élancé que fort étendu : car les flots très-rapides de cette colere en précipitent les mouvemens, quelquefois même avec une ſi exceſſive rapidité, que la nature n'y peut ſuffire ; & l'homme alors en reſte comme extaſié. Je vis autrefois à Rome un Eſpagnol qui, marchant quelques pas devant moi dans une rue peu fréquentée, fut couvert d'un pot d'eau qu'on jetta par une fenêtre. Surpris, & tout d'un coup irrité à l'excès de l'avanture, il entra dans une ſi grande fureur que d'abord il ne put parler ; ſes regards vers la fenêtre furent terribles, auſſi-bien que la tenſion violente de ſes bras : les points ſerrés, il ſembloit vouloir lutter contre la maiſon même ; & à l'inſtant comme s'il eut cependant manqué de forces pour ſe ſoutenir, il alla ſe coller contre le mur oppoſé, d'où regardant toujours le lieu fatal, il reſta quelques momens immobile. Vous jugez bien que je ne manquai pas de l'obſerver : je m'arrêtai en effet ; mais trop attenti

ı ſa colere pour ſouffrir la moindre di-ſtraction, il ne détourna pas la tête. Enfin tout d'un coup ſa langue ſe dé-ia; de ſa fureur concentrée un tor-rent d'injures & de menaces déborda avec impétuoſité: mais je remarquai que ce fut après avoir pouſſé un pro-fond ſoupir, comme s'il avoit premie-ment enlevé avec un effort extrême l'obſtacle, ou comme l'écluſe, qui ar-rêtoit le torrent: mais après avoir long-ems parlé, ne voyant rien paroître à la fenêtre, il s'enveloppa de ſon man-teau & s'en alla. Ce fut pour moi un quart d'heure d'étude dont je ne man-quai pas de profiter: jamais homme ne ne parut ſi furieux, & je vis dans outes ſes expreſſions ce que peut la colere.

Or d'un tel excès, il n'y a plus qu'à leſcendre en détail juſqu'aux plus pe-its mouvemens pour juger de tous les legrés de la colere. Vous les auriez nême pu remarquer dans cet homme: ar la colere en général étant toujours le la même eſpece, toutes ſes varié-és ne different que par le plus ou le noins. Dans le plus elle rend quaſi im-

mobile par l'extrême saisissement de toutes les forces qu'elle surprend. C'est alors que le Pouls se concentre, se serre, se durcit, & devient plus fréquent, en cela peu différent du frisson d'un grand accès de fiévre. Aussi mon Espagnol resta-t-il quasi immobile, après avoir cherché un appui : ses bras du premier mouvement agités tombèrent comme de lassitude, & parurent liés par l'impuissance que causoit la concentration des esprits. Ensuite comme par le mouvement d'un ressort impétueux relâché tout d'un coup, les esprits agités firent mouvoir la parole & les bras : le Pouls se relâcha aussi, s'éleva, prit les mesures de celui qui suit le frisson dans les fiévres. Aussi de pâle qu'étoit l'Espagnol, devint-il rouge, enflammé, avec des yeux qui lançoient plutôt comme des éclairs que des regards. Par l'abondance des paroles d'abord précipitées à ne se pas laisser discerner, sa fureur s'exhala: le Pouls, pareil à celui qui prépare les sueurs, s'éleva, se grossit, s'étendit, devint moins précipité, & peu à peu reprit ses premieres dispositions.

De grace, Monſieur, interrompit
olyphile, tâtiez-vous alors le Pouls
cet homme, pour nous en faire ici
es deſcriptions ſi exactes?

Nullement, répondit Hérophile:
ais prévenu par d'autres obſervations,
nnoiſſant d'ailleurs quels ſont les ef-
ts de la nature, il me ſemble que, j'en
uis ainſi juger; enſorte que, comme il
t dans ces coleres extrêmes divers
égrés, je comprends par celui de
haque colere les effets qui la doivent
ccompagner. Celles qui d'abord font
âlir ſont les plus violentes & les plus
ngues: les autres qui font rougir ont
es accès & moins violens, & moins
ngs. Ainſi ſont caractériſées celles
es atrabilaires, & des bilieux, qui pâ-
ſſent d'abord; & celle des ſanguins
ui les font rougir; celle des pituiteux
nfin les colorent d'un rouge moins
ncé, moins ardent; auſſi ont-ils moins
e parties inflammables, d'ailleurs d'un
nflammation moins violente & moins
urable. Auſſi leurs accès durent-ils
oins long-tems; feu de paille, diſions-
ous, quaſi auſſi-tôt éteint qu'allumé;
ais les reſtes ſe convertiſſent en cha-

grins, qu'il eſt moins facile d'effacer q
ceux des ſanguins.

Je crois, dit Polyphile, que les l
lieux & les atrabilaires ſeroient moi
placables encore.

Cela eſt vrai, répondit Hérophile
car plus les mouvemens d'une paſſi
ſont violens, & plus ils impriment da
l'imagination de profondes traces, q
d'ailleurs ſe diſſipent moins, parce qu
les inclinations ſombres & mélancho
ques ſouffrent peu de diſtraction.

Mais, reprit Polyphile, ne pourroi
je pas appliquer aux autres paſſions c
que vous nous dites de la colere?

N'en doutez pas, dit Hérophile
ce n'eſt que pour exemple que je vou
en fait l'hiſtoire: il n'y en a pas un
ſeule qui n'ait comme les autres ſe
excès; & la nature n'eſt pas faite pou
ſupporter les uns plus facilement qu
les autres. Bien des gens ſont morts d
joie, comme d'autres dans des accè
de colere; ceux-ci ſont morts de peur
ceux-là par une affliction exceſſivemen
douloureuſe. L'amour a eu auſſi ſes mar
tyrs. La haine a tué ſes hôtes. L'envie
la jalouſie, en un mot il n'y a pas un

ıle de ces paſſions violentes que tout
monde connoît, qui ne tue plus ou
oins promptement quiconque à l'im-
udence de s'y livrer.

Heureuſement la plus grande partie
s hommes ſont d'un naturel trop in-
nſtant, & les ſanguins plus que tous
s autres, pour ne pas enfin prendre le
ſſus: ils cédent tôt ou tard à la nou-
auté des objets : leur imagination
end le change, & l'inconſtance en ce
s leur devient un excellent reme-
. Auſſi eſt-ce dans la vie un grand
nheur de n'être pas de ces tempé-
mens, qui, une fois fixés à des objets,
en connoiſſent plus d'autres. Un mé-
ncholique penſeroit volontiers que
ut eſt fini hors l'étendue de ſes re-
ırds : auſſi les voit-on plus que les
ıtres ſuccomber à leurs paſſions.

Je pourrai donc, reprit Polyphile,
éformais choiſir comme modeles pour
ger de la pente qu'on a vers chacu-
es d'elles, ce que j'en obſerverai dans
uiconque ſe préſentera, ſoit amour,
it haine, ſoit triſteſſe, ſoit joie, ſoit
ſirs, ſoit craintes, en un mot de
uelques caracteres que ſe préſentent

à moi des hommes passionnés, les étudier à fond pour m'apprendre à juger des autres.

C'est mon sentiment, répondit Hérophile; &, plus vous ferez une telle étude, mieux vous nous remplirez d'une érudition qui ne nous trompera jamais.

Je vous dirai bien plus encore, & c'est une vérité reconnue par les plus habiles Physionomistes, que le nature étant moins enveloppé dans les bêtes que dans les hommes, on doit commencer cette étude par les observer. En nous la politique, la vertu, & d'autres causes puissantes font qu'on dérobe aux yeux d'autrui par mille divers artifices les mouvemens de son cœur, qu'on les surmonte même par de violens sacrifices qu'exigent la piété, les intérêts, les bienséances : ainsi c'est pour les curieux autant de perdu, d'effacé; mais dans les bêtes, tout suit naturellement sa pente; tout s'y porte encore facilement à l'excès, & pour cela leurs organes y paroissent encore plus que dans les hommes, préparés autant par la nature que par l'habitude. D'où vient

ient que pour s'orienter, c'eſt par es obſervations faites ſur elles qu'on peut utilement commencer.

Mais, interrompit Polyphile, leurs figures ſont bien différentes des nôtres.

J'en conviens, répondit Hérophile; je ne vous les propoſe pas auſſi comme d'exactes copies; mais pour des invitations très-juſtes. Leur ſyſtême, pour être le même que le nôtre, n'a pas exigé de plus parfaites reſſemblances: &, pour vous mettre mieux au fait de cette vérité, obſervez ce que font les arts. Fideles imitateurs de la nature, ils ne vont point au delà; quoique leurs ouvrages ne reſſemblent pas exactement aux ſiens. Ont-ils voulu prêter au commerce des ſecours pour parcourir tout l'univers, dont l'océan leur fermoit les routes; ils ont conſtruit des vaiſſeaux à l'imitation, ou des poiſſons qui nâgent, ou des oiſeaux qui tantôt ſe ſervent de leurs pieds, & tantôt de leurs aîles. Ces vaiſſeaux reſſemblent-ils ou à des baleines, ou à ces oiſeaux qui parcourent les mers? Nullement. Ce n'eſt toutes fois qu'en conſéquence

des mêmes loix méchaniques que les uns & les autres ſont capables d'agir ; & il n'étoit queſtion que d'exécuter ces loix.

Tant que vous les trouverez donc exprimées, vous pourrez reconnoître le même ſyſtême : & c'eſt aſſez de le connoître en quelque lieu que ce ſoit pour agir conſéquemment, & découvrir la vérité. Ainſi, quelques différences extérieures que vous découvriez entre les bêtes & les hommes, il ſuffit que dans le fond, dans le ſyſtême général, les choſes ſe reſſemblent, pour que vous en faſſiez d'utiles comparaiſons.

Par ce moyen vous ne vous tromperez jamais, lorſque vous établirez un ordre dans vos recherches : vous commencerez votre étude par celle des bêtes, en vous attachant d'abord à celles dont le naturel ſera le plus caractériſé par quelqu'excès ; deſcendant enſuite vers les autres plus tempérées, plus douces. Mais parce qu'entre leurs organes il y en a de plus marqués par les fonctions vitales, & dans leſquels par conſéquent le naturel ſe peint davantage, c'eſt à eux qu'il ſe

faut davantage appliquer.

Les yeux, interrompit Polyphile, me ſemblent être les premiers en ce genre. Il me paroît quaſi que l'ame s'y montre à découvert.

Vous avez raiſon, Monſieur, reprit Hérophile : mais ne vous appliquez pas à leur obſervation indépendamment du reſte : toujours vous trouverez qu'il ſe concerte avec eux, que même la figure entiere paroît faite tout exprès pour exécuter ce qui s'y montre. A ces animaux d'un œil cruel, avide, plein de feu, & d'activité, ſont donnés des membres ſouples, légers, & d'un mouvement rapide : à ces yeux peſans, nonchalans, aſſoupis, d'autres membres ſont ajoutés ; guides qui devoient être ſuivis, & qui par conſéquent exigeoient des machines que la faculté qui les anime pût ſervir à propos.

Pour la cruauté de ces yeux une tête forte bien armée, des pattes également pourvues de griffes tranchantes, un corſage léger, & vigoureux devoit être ajouté. De quoi de ſi terribles choſes auroient-elles ſervi à des animaux domeſtiques, ou d'un naturel doux, &

qui ſe laiſſent facilement apprivoiſer ?

Je penſe en ce moment, dit Polyphile, aux hommes de ma connoiſſance : car, à meſure que vous parlez, je paſſe en revue tout le genre humain, autant que mes idés m'en peuvent fournir les eſpeces ; & je reconnois en effet que, par exemple, dans quelques fameux ſcélérats que j'ai vu traîner au ſupplice, tout ſe trouvoit tellement d'accord avec ce que je me rappelle de leur horrible phyſionomie, qu'ils me ſembloient formés tout exprès pour le crime. Forts, vigoureux, bien conformés dans toutes leurs parties, laborieux, infatigables, ſoutenant même avec audace le ſpectacle effrayant des approches du ſupplice, le ſupportant encore avec intrépidité ; de quelle étonnante eſpece, diſois-je alors, ſont nés de tels hommes, qui reſſemblent ſi peu à tous les autres !

Que de ces hommes extrêmes par l'excès de leurs crimes je paſſe à d'autres d'un caractere différent, mais ſeulement diſtingué par la nobleſſe des motifs, je veux dire à ces ambitieux avides de gloire, & qui ſacrifient

ſi volontiers aux charmes d'une victoire, ce qu'ils peuvent détruire du genre humain ; ſi je n'y trouve pas ces traits cruels, cette mine farouche, & ſombre, enfin ce qu'il faut à la baſſeſſe du crime ; ce ſeront d'autres marques plus noblement exprimées, mais qui inſpireront plus de crainte que d'amour. L'air des Héros eſt plus reſpectable que gracieux, & l'on s'y livre plus par devoir que par affection. De-là je viens à ces hommes paiſibles, amateurs de la juſtice & de la vérité ; quelles manieres douces & vénérables ! On les aime autant qu'on les reſpecte, & l'admiration qu'on leur doit, leur attache les hommes comme à de favorables appuis. Je deſcends enfin à ces autres, plutôt nés pour obéir que pour commander, & je leur trouve plus de douceur, de paix, de ſimplicité : nuls traits n'impoſent à mon eſprit : ils n'ont rien de ce grand, de ce diſtingué, qui annonce les autres. Auſſi du côté des paſſions tout paroît couler comme d'une ſource paiſible.

Mais de ces obſervations générales lorſque je me répands en des diſtinctions

telles que les méritent certains caracteres des hommes diſtingués, ou par les ſciences, ou par les arts, il me ſemble que je vois certains traits ſpécifiés ſuivant les propriétés de leurs génie. Sans être phyſionomiſte on fait de telles remarques. Tout le monde s'apperçoit des airs de viſage qui annoncent l'élévation ou la baſſeſſe, la grandeur ou l'étendue de l'eſprit, ſa délicateſſe, ſa fineſſe, & des *je ne ſçai quoi* de cent ſortes, toutes faites pour exciter des ſentimens, plutôt que pour donner des notions claires & diſtinctes de leurs cauſes. Mais du côté que vous prétendez prendre les choſes, vous leur ouvrez une étendue bien plus ſenſible, & plus vaſte ; on peut même s'approcher d'aſſez près de la connoiſſance des cauſes.

Elle vous paroîtroit bien plus évidente encore, dit Hérophile, ſi vous aviez acquis une connoiſſance du Pouls comparée avec tant de ſignes extérieurs, & qu'à l'aide des privileges que procure la Médecine, il vous fût permis de le tâter à une infinité de perſonnes dans les divers évenemens qui

leur arrivent : car vous verriez, comme de ſa ſource même, la cauſe de tous les mouvemens par leſquels l'ame ſe développe, s'explique, & ſe notifie, par les opérations du corps.

Pas exemple, vous trouveriez dans ces ſcélérats, dont vous m'avez d'abord cité l'exemple, un Pouls étendu, plein, dur, fréquent, & d'une conſiſtence autant égale que paroît leur fermeté. Car il faut comprendre qu'elle n'eſt entretenue que par la force toujours également puiſſante & vigoureuſe des eſprits qu'il faut pour ſoutenir la maſſe du ſang & des organes. C'eſt à cette force qu'il faut attribuer leur audace, leur intrépidité, autant que leur patience dans leurs travaux, & la facilité qu'ils ont à les ſoutenir. Vous ſçavez que le vent qui éteint les bougies, ne ſert qu'à allumer les flambeaux. Auſſi ces hommes prodigieux s'animent-ils dans les dangers, & s'irritent-ils plutôt contre les obſtacles, qu'ils ne ſont propres à s'en rebuter : pendant qu'au contraire les autres qui n'auront que les foibles bougies, ſeront épouvantés, éteints. Vous les trouverez auſſi

également foibles de toutes parts: le ſon de leur voix n'aura rien de mâle, de fort, de vigoureux. Car la nature, qui d'un ſigne à un autre ne fait que diverſifier, tenant toujours de la même cauſe, n'a pas des ſignifications moins étendues que ceux que nous venons de citer. Une forte & vigoureuſe poitrine étoit due comme le ſoufflet à la qualité du fourneau, & des matieres, qui s'y devoient enflammer; c'eſt ce que vous comprendrez aiſément, lorſque dans l'Hiſtoire de l'homme, nous lirons, s'il vous plaît, quels ſont la méchanique, & les uſages de la reſpiration.

De cette poitrine vous paſſerez à la grandeur, au volume, & à la conformation des muſcles; car comptez toujours que tout ſe ſuit.

Cependant, interrompit Polyphile, je ne l'ai pas ainſi remarqué. Je connois nombres d'hommes puiſſans, avec une voix foible & délicate.

J'en conviens, répondit Hérophile. Mais ces hommes ſont-ils forts & vigoureux? Tout au contraire: plus chargés de graiſſe que charnus, ils vous paroiſſent comme de groſſes maſſes mal deſſinées;

deſſinées ; nuls muſcles élégamment *reſſentis* ; aucuns traits propres à exprimer comme les reſſorts qui font mouvoir la machine ; pendant qu'au contraire dans ces caracteres mâles que je voulois vous ſignifier, vous ne trouvez pour ſoutien de leur machine, que muſcles, que nerfs, que gros cordons de veines qui fourniſſent abondamment aux chairs, & la nourriture, & la vie. Vos Silenes ne ſont propres qu'au repos, qu'à la volupté ; tout leur génie ne convient qu'aux jeux d'eſprit, qu'aux plaiſirs de la table ; une graiſſe prodigieuſe les enveloppe, & ſurmonte une trop grande partie de leurs forces pour qu'ils puiſſent ſoutenir de grands travaux. Ainſi dans ceux-là mêmes chez leſquels la vigueur du génie pourra davantage percer, vous trouverez qu'ils ſeront plus capables de commander que d'exécuter. Ils ont davantage de cette ſorte de courage de l'eſprit qui fait penſer avec audace, ordonner avec vigueur, & fermeté ; que de cette autre ſorte de courage de cœur qui eſt pour l'exécution de ce qu'a conçu une imagination hardie,& entreprenante.

Cela paroît-il bien d'accord, repri
Polyphile, avec ce que vous diſie
précédemment, que tout ſe trouvoi
dans la nature fait l'un pour l'autre?

Oui, Monſieur, répondit Hérophi
le. Puiſqu'il ne s'agit chez eux que d
mérite de bien penſer. N'ayant dû a
voir de vertus héroïques que la moitié
leur flamme a été aſſez vive, aſſez lumi
neuſe, aſſez étendue, pour ſuffire à l'i
magination; mais nullement aſſez fort
pour pouſſer au de-là, & faire ſuffiſam
ment mouvoir les organes. Il eſt vra
que rarement cela arrive par les er
reurs de la nature; & que ces homme
à demi diſgraciés doivent pour l'ordi
naire s'en prendre à leurs déreglemen
par leur régime de vivre trop glou
ton, trop ſenſuel, trop occuppé de
plaiſirs, & du repos plutôt qu'à elle

Le fameux Ziſca, que d'abord l'in
tempérance rendit tel, prit enfin l
deſſus par les efforts de ſon abſtinence
Mais de ces hommes ſi gras, d'un
chair ſi molle & quaſi *fongeuſe*, o
comme de champignon : paſſez à ce
hommes de taille médiocre qui ſon
ſi communs parmi nous, il vous y pa

roîttra en tout plus de concert entre le corps & l'eſprit. Car ſelon nos ſuppoſitions il faut poſer qu'il doit y avoir entre l'un & l'autre un tel balancement de puiſſances, qu'à moins d'un parfait équilibre, il ſe rencontre toujours quelques dérangemens ſoit d'un côté ou de l'autre. Beaucoup de maſſe abſorbe l'eſprit; ou peu de corps rend l'eſprit trop vif, trop pétillant. Alors, dit-on, c'eſt l'épée qui uſe le fourreau. Les plus grands génies jouiſſent rarement d'une ſanté parfaite. Ils tirent de leurs organes de trop grands, de trop longs, & de trop pénibles offices. La méditation aſſidue épuiſe les entrailles, & remplit le cerveau des vapeurs qu'elle en éleve : leur ſang qui bout dans leurs veines, à bien-tôt contracté une ſalure, plutôt dévorante, que nourriciere. Ainſi vous trouvez dans ces hommes le Pouls vif, dur, vîte, médiocrement plein, qui peu à peu ſe remplit de flatuoſités. Les veines leur paroiſſent extérieurement larges & *prominentes*; tout au contraire des perſonnes groſſes & graſſes, où ce ne ſont quaſi que veines petites, roulantes, & profondes.

Les Chirurgiens ſçavent bien s'en plaindre par la difficulté qu'ils trouvent à les attaquer. Vous diriez qu'il en eſt de leurs chairs comme de ces marais, qui, pour être abreuvés par une infinité de petit ruiſſeaux qui s'y répandent de toutes parts, n'en compoſent qu'un vaſte limon; au lieu que dans les autres ce ſont comme de ces campagnes ſéches au milieu deſquels paſſent de rapides torrens.

Je retrouve tout cela, dit Polyphile, dans les animaux; les plus grands, les plus gros, les plus gras ſont les moins farouches : il ne faut que peu de jours pour apprivoiſer les éléphans, les dromadaires, les chevaux, les bœufs; & les tigres, les lions exigent des ſoins, & un tems infini. D'ailleurs ces grands animaux encore, pour être animés d'une vivacité moins conſidérable, ſe trouvent plus diſciplinables, & d'un meilleur naturel : il n'eſt queſtion que de leur céder un peu pour qu'ils ſe rendent à ce qu'on deſire. Sur cela je me rapelle ce que j'ai connu de mes gros hommes; rarement ils ſe trouvent méchans. L'homme de table veut aſſez

volontiers que tout le monde ſoit à ſon aiſe.

Votre obſervation eſt très-juſte, reprit Hérophile; flattez leur préſomption, & cette humeur dominante, qu'ils ont plus que d'autres hommes, comme ſi par le privilege qu'ils ont de préſenter dans l'univers un plus gros volume que les autres, ils avoient des droits plus abſolus, aiſément vous les gouvernerez. Ces hommes ſecs au contraire, ſobres & laborieux, ſe laiſſent moins prévenir. Qu'un tel homme ſouvent eſt à craindre ! Ses grandes méditations, jointes à la confiance qu'il prend dans l'étendue de ſes lumieres, à la grandeur de ſon courage, aux forces qu'il ſe ſent pour le ſeconder, au mépris qu'il fait des fatigues que coûtent de grandes entrepriſes, à ſa conſtance pour en ſoutenir le poids, enfin à mille & mille reſſources dont il ſe croit capable; tout cela paroît lui répondre de tout ſuccès. Qui l'arrêteroit donc ? ni les embûches des plaiſirs, parce qu'il les mépriſe, ni le haſard des événemens qu'il prétend ſurmonter, ni les difficultés au-deſſus deſquelles il ſe place,

rien de tout cela ne l'embarraſſe; il réfléchit, il médite, pendant que les autres ſommeillent: vous diriez de ces animaux de proie qui n'agiſſent jamais avec plus d'activité que lorſqu'un profond repos enſevelit le reſte de la nature.

Sur cela revenons à nos reſſemblances. Vous trouverez à ces hommes ſi vigilans, ſi audacieux, ſi interreſſés ou pour leur gloire, ou pour leurs autres avantages, quelque choſe des bêtes farouches que je vous ai citées: ils tiendront ou du loup, ou du renard, ou du lion, ou du tigre, ou de l'aigle, ou du chathuant, enfin d'autres bêtes de proie, auxquelles la vigilance, la fineſſe, & la force ſont données tout exprès. De ces exemples paſſez à d'autres. Comme il eſt des bêtes de tous états dans leur ſorte de république, vous y trouverez de parfaits rapports entre les hommes, qui dans leur eſpece, quoiqu'infiniment au-deſſus, compoſent une autre ſorte de république.

Il y avoit long-tems que j'avois entendu parler de ces rapports, dit Po-

lyphile ; mais je les croyois peu fondés; quoiqu'en de certains hommes, je reconnuſſe certains airs de reſſemblance aſſez marqués pour m'en faire ſoupçonner quelque choſe.

Il ne faut pas douter, Monſieur, répondit Hérophile, qu'une vérité ſenſible n'ait pas été de tout tems plus ou moins connue. Mais ce n'eſt qu'à des recherches plus approfondies, que de certains hommes plus appliqués ſont capables d'entreprendre, qu'ils paroiſſent en faire la découverte, parce qu'en effet la développant davantage, l'expoſant dans un jour plus favorable, ils la rendent plus évidente. Au reſte s'il vous eſt arrivé de juger à l'égard de certains ſujets qu'elle leur paroiſſe convenir plutôt qu'à d'autres, ce n'eſt pas qu'en effet elle n'ait lieu que rarement ; c'eſt que par le jeu de ces combinaiſons qui s'étendent juſqu'à l'infini, il ſe fait entre ces ſimilitudes de tels mélanges, qu'on a de la peine à les bien diſcerner ; conbinaiſons de caracteres, & de phyſionomies par conſéquent, qui déconcertent ſouvent les meilleurs connoiſſeurs. On trouvera les

yeux d'un animal, par exemple, le nez, la bouche d'un autre, le corſage, & les allures d'un autre encore. Car, bien que d'abord je me ſois retranché à ne vous entretenir que ſur le viſage, il ne faut pas douter que le reſte du corps ne s'y trouve pareillement interreſſé. Auſſi dans quelques phyſionomiſtes fameux trouve-t-on priſes en détail toutes les parties dont ils font d'exactes comparaiſons avec celles des animaux. Leur étude en devient ſouvent ennuyeuſe, lors ſurtout qu'on manque de principes pour juger des cauſes, ſeules capables de ſatisfaire. Je ſouhaiterois que ce que j'ai ici l'honneur de vous dire de la maniere la plus générale, & ſeulement pour vous initier à des myſteres ſi curieux, vous fît comprendre, & le profit qu'on peut tirer d'une telle étude, & les agrémens qu'il y a d'en profiter. Par ſon moyen, au lieu de ſe trouver toujours dans les ſociétés comme en pays inconnus & ſouvent dangereux, on aura l'avantage d'y rencontrer des gens de connoiſſance; les uns avec leſquels on pourra lier commerce; les autres dont à de

juſtes titres on ſe devra défier.

Cependant, interrompit Polyphile, les hommes ſont bien trompeurs ; l'artifice, la fourberie, la diſſimulation, ont pour impoſer de grandes reſſources, & le plus habile eſt toujours au haſard de ſe méprendre.

J'en conviens, interrompit Hérophile. La vertu même d'un autre côté change extrêmement des défauts évidemment marqués. Hippocrate, & Socrate eurent à ce ſujet occaſion de tromper bien des gens : l'un & l'autre marqués pour être vicieux, & par quelques connoiſſeurs eſtimés tels, furent néanmoins d'illuſtres perſonnages autant par la grandeur & l'élévation de l'eſprit que pour l'intégrité des mœurs. Mais ſi l'on reconnoît que dans les jugemens ſur les hommes on ſoit expoſé à de grandes mépriſes, ne ſera-ce pas beaucoup apprendre que l'art de les étudier aſſez pour être moins trompé que d'autres, pour ne commercer qu'avec toutes les précautions que la ſageſſe & l'expérience inſpirent, pour fonder plus à propos ſes défiances ? Car de quelque hypocriſie que l'homme ſe

couvre, la phyſionomie eſt comme l'enſeigne qui reſte toujours ; comme auſſi la vertu qui ne la change point fait redoubler l'attention de celui qui fouille dans les procédés qu'il obſerve, & qui ne ſe doivent jamais démentir.

Mais, Monſieur, cette matiere, que nous ne faiſons encore qu'ébaucher, nous occupe depuis long-tems. Nous pourrions bien plus long-tems encore en diſcourir ſans l'épuiſer : car à chaque pas que nous ferons, nouvelles découvertes, & qu'il faudroit approfondir comme les autres. Ainſi ne trouveriez vous point à propos que pour rapprocher de plus près ces ſignes, ſeulement indiqués de la ſubordination du Pouls, dont nous devons reprendre l'hiſtoire, nous en remiſſions à demain l'entrepriſe ? Vous aurez fait vos réflexions ſur la néceſſité qu'il y a d'accorder aux bêtes cet inſtinct qui les approche ſi près de nous ; ſur les qualités de cet inſtinct qui nous ont ſi long-tems occupés, parce qu'elles avoiſinent ſi fort notre raiſon ; enfin ſur la part que l'homme à dû avoir comme animal par-

fait à tout ce qui à dû entrer dans la compoſition des autres ; enſorte que ſur cela ſuffiſamment prévenu nous entrerons plus franchement en matiere: moins de diſcuſſions alors ſeront capables de nous interrompre, & nous procederons ainſi avec plus de viteſſe ſur les objets que nous devrons parcourir.

DIALOGUE TROISIE'ME.

De la ſignification du Pouls, & des autres ſignes qui lui doivent être joints.

IL me ſemble, dit Hérophile, que d'un climat ſujet aux orages nous allons paſſer dans un plus paiſible, & plus doux : puiſque je ne prévois pas d'auſſi fréquentes & d'auſſi difficiles diſcuſſions que nous fûmes hier forcés d'en agiter. J'eſpere que déſormais tout coulera de ſource.

C'eſt, interrompit Polyphile, ce que je n'oſerois fort eſpérer. Juſqu'ici nous nous ſommes trouvés trop différens en nos manieres de juger des choſes. Il eſt vrai que je vous céde à la fin. Vous m'inſtruiſez ; & ſi d'abord ce n'eſt qu'avec peine que je me rends, vos démonſtrations me perſuadent ; & l'avantage en devient plus glorieux pour

vous. Mais croyez-vous que ce fût pour moi un ſi grand bien de ne trouver rien à diſcuter; j'y perdrois des éclairciſſemens qui juſqu'ici ont beaucoup ſervi à étendre mes lumieres.

Je devrois être charmé, répondit Hérophile, de vous trouver en de telles diſpoſitions; mais il faudroit pour cela aimer la diſpute. Ce n'eſt qu'avec moi-même que d'abord j'y conſens. Je ne détermine rien que je n'aie long-tems balancé: mais, l'affaire une fois reglée, il me paroît que je raiſonnerois plus conſéquemment, & avec plus de facilité, ſi je n'étois jamais interrompu. Auſſi perſonne n'aime moins à troubler les autres dans leurs manieres de penſer; & de-là vient que je ne dis jamais mon ſentimens ſans y être forcé. Je l'appuie autant qu'il m'eſt poſſible: cela fait, chacun eſt libre d'en juger; & ſans que je m'embarraſſe beaucoup de ſa défenſe; peut-être qu'il s'y mêleroit plus d'amour propre que des intérêts de la vérité: car je compte que c'eſt à elle ſeule que la perſuaſion eſt due, & nullement à la vivacité des argumens.

Ainſi j'eſpere que ſi je puis perſuader d'abord, je dis vrai; au lieu que je crains toujours de me tromper lorſqu'on n'eſt pas d'abord touché de ce que j'avance.

Mais entrons en matiere, s'il vous plaît, & ſuivez, je vous prie, les principes que j'ai deſſein de vous propoſer en conſéquence de ce que d'abord nous avons établi, premierement ſur les raiſons de la diverſité du Pouls, & ſecondement par rapport aux diſpoſitions de notre ame, & de notre inſtinct.

Je n'ai rien perdu de tout cela, dit Polyphile; j'ai tous vos différens Pouls préſens à l'eſprit; je ſçai de quelle façon vous ſuppoſez les liaiſons de l'ame & de l'inſtinct avec la flamme vitale. Me voilà parfaitement au fait; pourſuivez.

Je le ferai donc ainſi, reprit Hérophile. L'homme doit être conſidéré comme ſain, & comme malade. Dans quelques diſpoſitions que ce ſoit, il s'y trouve également ſuſceptible de mille divers mouvemens; car rien n'eſt ſi mobile, ni ſi expoſé que lui. Mais

comme ſon hiſtoire ſeroit infinie, ce ne ſera encore qu'à des généralités que je vous dois fixer : puiſqu'après les avoir connues, les détails ſe trouveront très-naturellement à votre portée.

Ainſi d'abord je commence par quelques conſidérations ſur l'homme ſain, deſquelles nous pourrons paſſer à ſes maladies:

Je vous avoue, interrompit Polyphile, que je m'interreſſe moins à ces dernieres qu'aux autres : parce qu'il me ſemble que ſi je profite bien dans l'étude de celles-ci, les autres ne couteront pas beaucoup à mon attention.

C'eſt en effet, reprit Hérophile, un moyen ſûr pour juger de ce qui ſe paſſe dans les maladies, que de bien connoître l'hiſtoire de la ſanté. Car qu'eſt-ce que la ſanté ? L'effet du concours le plus parfait de toutes les puiſſances qui ſe concertent en nous pour l'entretien de la vie, & l'exécution des divers uſages que nous en devons faire. Les maladies ſont le contraire : pourroit-on par conſéquent juger de quelques déſordres, ſi ce n'étoit pas par

la comparaiſon qu'on en fait avec les regles dont ils ſont écartés.

Vous vous ſouvenez donc qu'attribuant à la maſſe du ſang, les trois dimenſions, comme au reſte des corps ſolides & liquides, j'ai reconnu des Pouls élevés, étendus, profonds; que dans leurs maſſes j'ai reconnu plus ou moins de reſſort, & que c'eſt aux diverſes meſures de la raréfaction du ſang par le grand nombre, & l'activité des eſprits, que j'ai attribué cette ſorte de reſſort, ou faculté facile de céder à l'attouchement, & de ſe reſtituer à l'inſtant même qui ſuit la preſſion. Tout dépend de ces premieres obſervations. Nous ne vivons qu'autant que nous ſommes animés par la chaleur naturelle, ou l'abondance des eſprits qui la produiſent. Le ſang n'eſt de la plus parfaite conſiſtence, qu'autant qu'il contient une plus grande abondance de ces eſprits; la vie, la ſanté, la force, & toutes nos plus excellentes propriétés dépendent également & de cette favorable diſpoſition du ſang, & de cette abondance d'eſprits: par conſéquent ce ſera découvrir

vrir que l'une & l'autre dominent en nos veines, lorſque le Pouls paroîtra grand, plein, élevé, & d'un mouvement reglé dans toutes ſes proportions.

L'abondance des eſprits fournira au cœur des forces ſuffiſantes pour l'entretien de ſes mouvemens : leur cours paiſible, & régulier reglera leur ordre conſéquemment à celui de leur agitation ; enfin la bonne conſiſtence du ſang lui procurera une fluidité convenable aux beſoins de la circulation.

Or comme ces deux cauſes principales ſont caractériſées chacune à leur maniere par des effets qui les accompagnent toujours, le ſang bien conſtitué produira des chairs fraîches, bien nourries, un teint vermeil, & *colorié* à propos de toutes ces teintes, & demi-teintes, qui parent la ſanté de ſi belles couleurs : il s'y formera comme une ſorte de tranſparence, qui en augmentera la fraîcheur & l'éclat. Les yeux, de toutes les parties du corps les plus abondamment remplies d'eſprits, & à raiſon de la lympidité de leurs humeurs ſi diaphanes & ſi pures, brille-

ront par une agréable vivacité ; enfin tous les autres organes, chacun à leur maniere, paroîtront également partagés des bonnes qualités du ſang & des eſprits ; en un mot, pour épargner de trop longs détails, rappellez-vous l'idée de ces perſonnes qui jouiſſent de la plus parfaite ſanté. Autant qu'au dehors tout paroît de concert, il eſt tel néceſſairement au dedans.

Ainſi trois choſes doivent néceſſairement concourir à produire tous ces effets ; la parfaite fluidité du ſang, l'abondance des eſprits, l'ordre régulier de leurs mouvemens ; & le Pouls vous à découvert tout cela.

Mais comme ces qualités ne paroiſſent dominer de la maniere la plus uniforme que dans les tempéramens les plus parfaits ; du moment que vous trouverez les Pouls qui les dénottent, vous pourrez en conclurre qu'ils appartiennent à ces tempéramens.

Tout cela ſe ſuit très-conſéquemment, interrompit Polyphile. Mais qu'appellez-vous ces tempéramens les plus parfaits ?

Les quatre même que vous connoiſ-

ſés, répondit Hérophile. Ne ſommes-nous pas convenus que les hommes, de quelque tempérament qu'ils fuſſent, jouiſſoient également de la ſanté, plus ou moins forte, & vigoureuſe à la vérité ? mais de quelques meſures qu'elle ſoit, elle ſera toujours entiere proportionnellement à chaque ſujet, du moment qu'elle ſera ſanté, comme produite par l'accord parfait de toutes les puiſſances qui doivent y concourir. Toutesfois du moment qu'il arrive que dans ces tempéramens quelqu'une de leurs qualités prend trop le deſſus, ou que quelqu'autre vient à décliner ; l'imperfection qui de l'un ou de l'autre côté eſt produite déconcerte le tempérament, & le rend imparfait ; enſorte que ſoit ſanguin, ſoit bilieux, ſoit pituiteux, ou atrabilaire, il dégénere, & peche par l'excès, ou par le défaut. Des parties huileuſes dans le tempérament ſanguin, ou trop exaltées, ou trop liées, trop épaiſſes, le rendent vicieux, & conſéquemment à chaque dégrés des tempéramens (ſuivant le plan que ci-devant nous en avons ſuppoſé) ces vices leur appartiennent à

tous en détail. Car vous proposant cette huile précieuse, désormais si connue, dans la perfection où elle doit être pour répondre par ses qualités aux intentions de la nature, il s'y peut glisser divers défauts de constitution, autant par le jeu bisarre des combinaisons générales, qui quelquefois manquent à se trouver favorables, que par les erreurs du régime de vivre; d'où il arrive qu'à proportion que par tant de divers moyens elle décline, il en doit naître quantité d'accidens.

Rien ne mettroit mieux au fait les Médecins pour leur faire comprendre avec quelle exactitude chaque chose se doit trouver dans sa plus juste proportion sous les doigts de la nature pour l'exécution de ses desseins, que quelques observations dans la pratique des arts. Ce n'est que là qu'on apprend jusqu'où cette exactitude la plus scrupuleuse, l'attention la plus exacte, enfin toutes les plus grandes précautions doivent être pratiquées. Car le plus ou le moins, qui dans toutes autres occasions se sauveroient, changent ici par de notables différences les effets qu'on

ſe propoſe. Il ne faut qu'un demi tour de cheville pour déconcerter l'harmonie : l'excellent muſicien en eſt déſagréablement frappé. Un coup de pinceau chargé d'une couleur *détonnante*, bleſſe les yeux d'un connoiſſeur. Quelques coups de lime empêchent la liaiſon parfaite de deux piéces qui ſe doivent joindre, ou nuiſent à la régularité des mouvemens de la machine. Auſſi les arts par ces effets ſi prompts qui les chagrinent, leur procurent au même-tems la découverte de leurs erreurs. La même choſe arrive à la nature, pour peu que quelques incidens inopinés traverſent l'ordre de ſes préparations. Ce n'eſt pas à d'autres cauſes qu'on doit imputer l'irrégularité des tempéramens, & les effets extraordinaires qui en arrivent.

Je comprends fort cela, dit Polyphile, mais il faudroit avoir d'auſſi bons yeux que la nature même, pour en diſcerner la plus grande partie.

J'en conviens, reprit Hérophile, & c'eſt de-là qu'arrivent la plûpart des mécomptes de la Médecine. Cependant il me ſemble que plus on ſe ſera ac-

coutumé à rendre ſes obſervations e-
xactes, moins on ſera expoſé à ſe trom-
per. Car, par exemple, ſi, ſuivant ce
que nous venons de ſuppoſer, on poſe
d'abord pour principe que la liqueur
huileuſe dont la flamme vitale eſt pro-
duite doit être, pour la rendre plus
légere, plus lumineuſe, plus active,
d'une conſiſtence à peu-près approchan-
te de nos liqueurs balſamiques les plus
pures, les plus inflammables, il s'en
ſuivra que, d'abord que devenue trop
ſubtile, trop rarefiée, & en quelque fa-
çon approchante de nos eſprits diſtillés,
de la térébenthine, par exemple, la
chaleur qui naîtra de ſon inflammation
deviendra exceſſive: au lieu que ſi
par un autre défaut elle reſte trop épaiſ-
ſe, trop liée, trop gluante, elle ne pro-
duira qu'une flamme peſante, louche, &
peu lumineuſe.

Qu'il arrive donc au tempérament
ſanguin le plus parfait de tous, qu'à
l'occaſion, ou de quelques exercices
immodérés, ou de l'uſage des alimens
trop chauds, trop ſpiritueux, d'être e-
xalté au de-là de ſes juſtes meſures, ou
bien que par d'autres erreurs, ſa con-

ſiſtence douce, & balſamique ait perdu de ſa grande fluidité, & des autres propriétés qu'il a de s'enflammer d'une maniere douce & facile; on le verra tout auſſi-tôt détonner, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, devenir d'une activité, d'une force, peu ſortable à la délicateſſe de la machine qu'il devoit paiſiblement animer, ou reſter trop au-deſſous de ſes juſtes meſures, par une chaleur lente, pareſſeuſe, & je dirois encore à demi-étouffée.

A ces diſpoſitions l'inſtinct ou l'ame s'attachent, &, conſéquemment à ce que nous déterminions hier, elle en reçoit diverſes impreſſions qui la rendent d'une vivacité de ſentimens, & de paſſions, ou d'une peſanteur, d'une pareſſe, qui leur ſont convenables. Notez toujours que ce que je dis ici du tempérament ſanguin convient proportionnellement aux autres tempéramens; enſorte que, pour bien juger de leurs irrégularités, il faut premierement convenir des qualités qui leur ſont eſſentielles, afin de juger enſuite par comparaiſon de celles qui ne leur viennent que par accident; car c'eſt ſuivant cela que nous

disons qu'un homme peche, ou par un sang trop rarefié, trop dissout, trop exalté, ou par un sang trop épais, trop grossier.

Vous pourrez trouver dans l'histoire du corps humain de quelle maniere de tels défauts se contractent, & les raisons de leurs effets.

Mais, interrompit Polyphile, ne connoîtrez-vous pas ces défauts par le moyen du Pouls?

Sans doute, interrompit Hérophile. Un sang trop subtil, trop rarefié, trop chaud, produira un Pouls élevé, peu étendu, vîte, fréquent, avec dureté. Les autres signes qui lui doivent être conjoints, feront des yeux plus vifs, plus étincellans, un coloris chargé de couleurs plus vermeilles, des chairs chaudes & brûlantes, une peau séche & aride, ou couverte d'une légere moiteur, une respiration plus fréquente, des actions plus promptes, plus précipitées. Tout au contraire le Pouls sera plein, arrondi, pesant, peu fréquent, mou, mais bien reglé; les yeux paroîtront moins brillans, mais *chargés*, & d'un émail moins transparent;

ent ; un teint plutôt pourpré, que vermeil ; une reſpiration lente, des mouvemens laborieux, & qui ſeront ſuivis de promptes laſſitudes, & de beaucoup de chaleur dans les entrailles, dans la poitrine, dans la tête, ou d'abondantes ſueurs.

Proportionnellement encore tout cela convient aux autres tempéramens, enſorte qu'ayant d'abord poſé ces premieres obſervations pour regles, je dirai, obſervant un homme dans l'un ou dans l'autre état, qu'il ſera d'une grande légereté, & très-propre à tous les mouvemens d'activité, & de vigueur, ou qu'il en ſera peu capable.

Mais juſqu'ici je ne vous ai parlé que d'une partie du ſang, & je vous en avois propoſé pluſieurs, parce que cette premiere devoit occuper d'abord toute notre attention. C'eſt d'elle en effet que dépendent immédiatement les cauſes de notre chaleur naturelle, & par conſéquent de toutes les qualités qui en dépendent. Mais à préſent, pour achever l'hiſtoire de nos tempéramens, & développer les cauſes de leurs altérations les plus fréquentes, di-

ſons quelles ſont les autres parties de la précieuſe liqueur qui nous anime, & nous nourrit.

Je les ai miſes au nombre de deux ; l'une eſt l'humide radical, ou ſuc nourricier ; l'autre la ſéroſité qui lui ſert de véhicule. J'ai diſcouru de l'une & de l'autre d'une maniere ſi étendue dans l'Hiſtoire de l'homme, qu'il nous ſuffira de vous dire que ces liqueurs n'ont d'uſage que l'entretien de la machine. Elle avoit continuellement beſoin de leurs ſecours pours réparer les déchets qu'elle ſouffre continuellement pour ſon accroiſſement, & l'entretenir dans cette ſorte de fraîcheur, & de ductilité, qu'elle devoit avoir pour céder aux mouvemens que la chaleur lui procure ; enſorte qu'autant que la liqueur huileuſe eſt propre à l'animer, cette liqueur nourriciere la nourrit, & la conſerve.

Cependant je ne crois pas que ce ſuc ſoit abſolument dépourvu de vie. Il a celle que nous pouvons appeller *prolifique*, ou végétale. C'eſt en ſon ſein que ſont renfermés ces ſortes de germes vivaces qui ſont les principes, & de la propagation des eſpeces, & de

leur conſervation : car nos parties ne ſont pas conſervées, ou réparées, par une autre méchanique que celle de leur premiere production. Vous trouverez dans l'Hiſtoire de l'homme, & même dans le Traité de la petite vérole, un détail aſſez ample de tous ces faits. Ainſi je crois que l'inſtinct, ou l'ame, n'eſt pas moins attentive aux mouvemens de ces eſprits germinans, ou prolifiques, du ſuc nourricier, qu'à ceux ſe développent continuellement de la flamme vitale. Je penſe auſſi que c'eſt à ces eſprits que ſont particulierement attachés ces ſentimens de l'amour, d'où naiſſent tant de deſirs & d'autres agitations, qui intérreſſent particulierement la nature en vue de ſes deſſeins pour la propagation de l'eſpece ; ſentimens tout particuliers, & peut-être les plus violens, les plus capables de ſe multiplier, & de de ſe revêtir d'une infinité de caracteres différens ; enſorte que je m'imagine que, lorſqu'ils ſont mis en action, la flamme vitale, qui pour d'autres mouvemens pourroit ſuffire, ne ſert à proprement parler que de moyens pour les rendre plus actifs, plus puiſſans.

Mais, pour en mieux juger, jettons quelques regards écartés ſur le reſte des choſes, d'abord ſur les végétaux, enſuite ſur les bêtes. Dans les végétaux les eſprits germinans doivent néceſſairement entrer dans leurs efflorescences, autant pour donner à leurs ſemences cette activité qui leur eſt néceſſaire, & pour procurer le dévelopement de leur fécondité, qu'afin de faire éclore pareillement de leurs troncs, & de leurs branches, ces feuilles, ces fleurs, ces fruits, qui en naiſſent comme de nouvelles plantes qui s'y trouveroient attachées. Alors il faut compter ſur le concours favorable des ſaiſons, auxquelles il a été déterminé par l'ordre, & la diverſité des mouvemens qu'elles impriment, de ſuſciter les vertus, qui juſqu'aux momens de ces impreſſions reſtoient comme dans un profond ſilence: ſortes de petits reſſorts multipliés dans les choſes juſqu'à l'infini, auſquels il falloit donner un mouvement capable de procurer leurs *détentes*, ou relâchemens.

De-là vient qu'à chaque ſaiſon ſe trouve attaché certain nombre de

productions ; & qu'entre ces saisons le printems & l'été sont les plus fécondes. Le sort des bêtes suit de près le méchanisme, & l'ordre des végetaux ; végétaux en effet à leurs manieres ; mais rendus sensibles par l'ame sensitive qui leur a été ajoutée. N'est-ce pas en effet dans les saisons du printems, & de l'été, que, de concert avec tout le reste des choses, elles sentent plus que jamais comme l'efflorescence de ces germes secrets, de ces mouvemens intestins, par lesquels la nature les sollicite en faveur de la postérité ? preuves bien évidentes que, ses desseins étant pareils à l'égard de toutes les especes, elle n'emploie que les mêmes moyens pour leur exécution.

Pourquoi donc, interrompit Polyphile, auroit-elle recours à d'autres à l'égard des hommes ? Ils arrivent en tout tems, & pour ce sujet ne reconnoissent la détermination d'aucune saison.

Je n'avois pas intention, répondit Hérophile, de conclurre ainsi ; mais vous m'avez prévenu : car j'allois vous dire qu'à leur égard il est bien vrai

que le printems & l'été n'eſt pas moins un tems pour eux, où ils ſentent plus que jamais plus de feu, d'activité, & de penchant vers l'amour, la gaieté, la galanterie ; mais que ſi la durée de leurs paſſions en *outrepaſſe* les termes, c'eſt qu'ils ſont de tous les animaux, ceux en qui la flamme vitale brûle avec plus de conſtance, & d'activité. L'huille précieuſe qui ſe conſume dans leurs veines eſt pour cela & plus abondante, & plus ſuſceptible d'inflammation : &, comme c'eſt particulierement par l'effet de la chaleur, ſoit qu'elle vienne du dehors, & qu'elle ſoit produite intérieurement, qu'eſt ſuſcitée l'activité germinante, les hommes ont moins beſoin que les autres animaux que les retours du ſoleil & les autres moyens de la nature, les viennent ſolliciter.

Conſéquemment à cela plus les hommes ſont d'un tempérament vivace, & puiſſamment animé par la chaleur, plus ils ſe trouvent diſpoſés à l'amour. Mais je voulois par ce détail vous amener à une différence qu'il faut obſerver ; c'eſt que, ſuivant notre ſuppoſition, ce

amour ne devient ſérieux qu'a proportion du plus grand fond de cet humide radical, ou ſuc nourricier, dit encore ſelon nous ſuc prolifique, à raiſon du germe puiſſant qu'il contient; enſorte qu'il ne faut pas qu'il domine moins dans les veines que l'huile inflammante: & de-là vient premierement que lorſque ce ſuc domine peu, & que l'huile domine beaucoup, trop d'activité, trop de feu, en diſſipent la plus grande force, ou la conſument; en ſecond lieu, que, lorſque ce feu eſt moins grand par la médiocrité de la cauſe qui le produit, & qu'au contraire le ſuc eſt en plus grande abondance, ne pouvant par lui-même ſe mettre en action, il reſte ſans efficacité.

Je ſuis charmé de ces obſervations, interrompit Polyphile; me voilà au fait d'une choſe qui m'avoit toujours toujours ſurpris. J'étois étonné de trouver tant d'hommes pleins de vivacité, d'enjouement, ſi propres en un mot à briller ſur les frontieres de la galanterie, & ſi peu capables d'en approfondir les myſteres. Ils reſſemblent à ces plantes qui ne ſont propres qu'à ſe pa-

rer des plus belles fleurs, sans jamais porter de fruits; & j'étois surpris d'un autre côté de voir tant d'autres hommes, en apparence moins vivaces, desquels cependant la nature étoit si bien servie: enfin j'admirois pourquoi d'autres hommes si bien-faits, & de l'apparence la plus propre à séduire, restoient froids, insensibles, dans les tems même où il semble que tout aime, & comme l'a observé ailleurs, jusqu'aux tygres & aux Philosophes; terres de marais, dit-on, en commun proverbe, que les plus grandes chaleurs de l'été ne peuvent échauffer.

Mais, reprit Hérophile, n'avez-vous jamais observé que de tels hommes échauffés par le vin, ou par d'autres liqueurs capables d'exciter plus de feu dans leurs veines, sortoient de leur étonnante léthargie?

Sans doute, répondit Polyphile, je l'ai cent fois remarqué; sans cela auroit-on dit il y a long-tems que pour les uns le bon vin inspire plus d'amour que ne pourroient faire les trois Graces? néanmoins dans quelques autres cette liqueur ne sert qu'à l'éteindre.

Vous me procurez d'heureux moyens pour expliquer ces myſteres; mais comment par le Pouls diſcernerez-vous tout cela?

Pour vous l'apprendre, Monſieur, reprit Hérophile, vous devez premierement ſçavoir une choſe, c'eſt qu'autant que la partie huileuſe produit un Pouls mou, & médiocrement rarefié, étendu, le ſuc prolifique, comme plus ſuſceptible de gonflemens conſidérables, ou de dilatation, par conſéquent plus capable de faire effort, & réſiſtence, cauſe au Pouls plus d'étendue, de dureté, de reſſort: comme auſſi lorſqu'il eſt moins rarefié par l'efflorescence de l'eſprit qui l'anime, il s'affaiſſe, ſe concentre, s'épaiſſit même, & ſe coagule facilement: d'où le Pouls devient plus petit, plus dur, plus concentré, plus ſerré, plus fréquent.

Or conſéquemment à cela lorſque je trouve d'abord un Pouls vif, fréquent, mou, & peu étendu, auquel je joins les ſignes d'un coloris haut en couleurs vermeilles, ou d'un rouge plus couvert, plus foncé, avec des yeux

pleins de feu, des actions trés-actives; enfin dans les discours une grande vivacité; je dis qu'il y a dans un te homme plus à attendre pour les honneurs de l'amour, que pour ses intérêts. Comme aussi lorsque je trouve un Pouls plein, ferme, médiocrement vif, élevé, constant dans l'ordre de ses mouvemens, & que j'y joins ce tein legerement fleuri, où sur un fond de lys s'étendent quelques roses, des actions moins diverses, mais plus interessantes, & qui signifient plus que les paroles, je conclus que de sa part les choses peuvent être plus serieusemen traitées.

Mais, selon vous, il arriveroit donc interrompit Polyphile, que les tempéramens pituiteux, ou dans lesquels l'eau domineroit, seroient les plus efficaces car il me semble que ces hommes pâles embellis de roses sont plus pituiteux que sanguins. Je m'attache aux couleurs selon votre parole, & à de si belles livrées il me semble connoître leur tempérament.

Vous accusez juste, répondit Hérophile; les pituiteux vrais, ou sanguin

pituiteux, ſont plus que d'autres dans les intérêts de la poſtérité. Ils ont des ſentimens plus tendres, plus vifs, mais ils en expriment moins éloquemment l'hiſtoire. On a dit de tout tems que l'eſprit devoit faire les honneurs du cœur; ils y réuſſiſſent moins, parce qu'ils n'ont pas tant de ce feu qui produit, & la vivacité des penſées, & le brillant de leur expreſſion; moins ingénieux à dire, mais plus vrais à penſer, plus propres auſſi à s'occuper de leurs penſées: car la timidité, compagne ordinaire de la pituite, les rend plus inquiets, plus réſervés. De-là viennent ces épanchemens myſtérieux, qui ne ſe confient qu'à des regards tendres, ou à d'autres expreſſions également ſignifiantes. Mais le ſanguin bilieux eſt tout au contraire; il s'arme de l'audace qu'inſpire la bile. Ses couleurs ſont plus jaunâtres, mais rehauſſées de rouge, & la vivacité de ſes entrepriſes dévance même ſouvent l'activité de ſa parole; & l'une & l'autre font valoir dans toute ſon étendue la force de la paſſion.

Mais, pour revenir à nos pituiteux, ou plutôt à ces perſonnes dans leſquel-

les le ſuc prolifique, ou nourricier, do-
mine ſur l'huile inflammable, vous ob-
ſerverez qu'à proportion qu'il pren-
dra davantage le deſſus, les ſentimens
ſeront plus obſcurs, plus cachés, plus
paſſionnés cependant, & ſe diſſiperont
moins par le diſcours, & les autres te-
moignages. Mais alors ils produiront
intérieurement de plus violens effets.
Ils iront juſques à conſumer en ſecret
comme les entrailles de leur hôte. De-
là naiſſent ces grandes mélancholies,
qui n'ont pour cauſe, ou qu'une ré-
ſerve violentée par la nature même,
ou par les raiſons que beaucoup de
crainte, & de précautions, peuvent
produire. A de telles perſonnes le Pouls
eſt petit, ſerré, fréquent; ſouvent diſ-
poſitions très-prochaines à la fiévre
hectique; leur teint pâle ſe jaunit par
de demi-teintes d'ùn jaune pâle très-
lavé, *pouſſant* même il tombe plus dans
le verdâtre que dans le doré.

Mais il me ſemble, interrompit Po-
lyphile, qu'ici vous me faites le por-
trait de ces jeunes filles que les pâles
couleurs rendent languiſſantes.

En effet, reprit Hérophile, cette

peinture en approche fort ; mais elle ne leur convient pas mieux qu'à des adoleſcens dans leſquels la force de l'eſprit germinant commence à ſe développer. Alors il excite quelque confuſion dans le ſang, & les eſprits ; d'où vient que ces épaiſſiſſemens, ces réplétions prétendues des mauvaiſes humeurs, ſont aſſez vainement imaginées. Ce qui fait qu'on augmente ſouvent les déſordres que produit un tel événement par les ſaignées fréquentes, les purgations, & les autres remedes altérans ; au lieu que d'autres remedes propres à ſuſciter ce développement, qui ne ſe fait qu'avec peine, deviendroient & plus ſûrs, & plus prompts. Et je conclurai qu'en ce cas les remedes qui conviennent au beau ſexe, ſe trouvent pour le nôtre également ſpécifiques : car ce qu'on appelle pâles couleurs, bien conſidérées, ſe peuvent également dire pour tout l'adoleſcent genre humain. C'eſt ce qu'un jour je pourrai démontrer dans l'hiſtoire des maladies.

Au reſte, reprenant ce que j'avois l'honneur de vous dire précédemment de l'imperfection des tempéramens, je

puis vous assurer que nulle humeur n'y contribue autant que le suc nourricier, & la sérosité qui lui sert de véhicule: il semble que ces deux liqueurs sont pourvues de qualités contraires à l'activité de la chaleur, & qu'elles deviennent pour elles comme seroit le balancier dans une montre; j'explique cela dans l'Histoire de l'homme, & j'en rends méchaniquement raison; ensorte qu'il arrive, que, pour peu qu'à l'exemple de ce balancier, qui, trop chargé ou trop léger, rend le rouage de la machine ou plus lent ou plus vîte, ces sérosités nourricieres s'appesantissant rallentissent également la chaleur naturelle dans l'ordre de ses productions; ou, quand elles manquent, la laissent dans son excès se consumer elle-même, & détruire peu à peu les parties qui la renferment.

Sortons encore pour un peu de tems du corps humain, & nous répandons dans la nature. Nous y trouverons diverses sortes d'insectes, qui nous serviront d'exemples. La plûpart éphémeres, ne le sont que parce que la nature y a plus abondamment répandu

cette liqueur qui fait la vie, que cette autre qui nourrit les organes. out ne s'y trouve en effet que ſels ſouffres : par conſéquent tout n'eſt 'eſprit, que feu, auquel les organes, op foibles pour ſuffire, n'ayant pas ailleurs de quoi être réparés, ſont capables de réſiſter long-tems. Auſſi e tels animaux ſont-ils dans un mou- ement perpétuel. Ils en font plus dans n jour que d'autres plus forts n'en pour- oient ſoutenir. Mais ce jour eſt ſouvent : le premier & le dernier de leur vie.

Tout au contraire nous trouvons 'autres animaux, plus lents, plus pa- eſſeux, la plûpart même ſans mouve- nens, & par la même raiſon avec auſ- i peu de ſenſibilité, parce qu'ils ont noins de quoi en produire : tout ne 'y trouve quaſi que ſucs nourriciers. Auſſi les voyez-vous gras, ſucculens, & n'ayant quaſi ſous leur écorce biſar- re qu'une glaire mucilagineuſe. Mais dans la plûpart de ces animaux à de- mi immobiles, on remarque d'étonnan- tes métamorphoſes. Gros vers de ter- re vous les verrez bien-tôt inſectes volans : c'eſt le terme de leur durée ;

leur ſuc eſt endurci en écailles : il s'en eſt comme quinteſſencié tout ce qu'ils avoient d'huileux concentré. C'eſt aſſez pour qu'il s'anime promptement & rende la machine d'un auſſi grand mouvement que ſa premiere maniere d'être étoit d'abord peu capable de le produire.

Votre maniere de raiſonner, dit Polyphile, donne à mon imagination une étonnante carriere : car il me ſemble qu'à chaque moment vous me découvrez des pays infinis. Je n'y trouve de bornes que la foibeſſe de mes regards.

C'eſt en effet à cela que je viſe répondit Hérophile, plus qu'à toute autre choſe. Car avant que d'entrer dans les détails, vous le ſçavez, on ne ſçauroit trop ſe prévenir ſur le grand nombre, & l'étendue qu'ils doivent avoir. C'eſt d'ailleurs un moyen ſûr pour abréger que de vous mettre ainſi au fait des cauſes générales. En effet finirions-nous jamais nos entretiens, ſi nous entreprenions chaque choſe en particulier ? Mais il ne vous en faudra pas davantage que ces généralités, puiſque ce ne ſera déſormais

ſormais qu'à des examens particuliers, que vous ſeul ſerez capable d'entreprendre, que la profonde érudition de ces faits peut être due.

L'art de bien juger des hommes eſt l'apprentiſſage de toute la vie ; mais le ſyſtême ſur lequel il convient de ſe regler ſe peut apprendre en peu de tems. C'eſt de ce ſyſtême ſeul que je puis vous dire ce que je penſe ; non que je prétende vous y fixer ; vous pourrez un jour, non-ſeulement rectifier, mais ſurpaſſer de beaucoup, mes conjectures ; & ce n'eſt que ſur ce pied là que je prétends en diſcourir avec vous.

Ainſi vous ayant donné une théorie générale du Pouls, vous pourrez déſormais en faire l'application à tous les tempéramens, & à toutes les diſpoſitions qu'ils produiſent, ſoit qualités de corps, ſoit diſpoſition d'eſprit : ce que j'ai eu l'honneur de vous dire leur convient également. Que produit en effet le jeu de toutes les paſſions ? En général ce n'eſt, ou que d'animer, ou que de contenir, enfin que de déprimer, & d'affoiblir toutes nos puiſſances : celles qui

ont éxigé beaucoup de forces, d'activité, de conſtance, ſont libéralement fournies par la nature de tout ce qui convient à ces diſpoſitions, mais juſqu'à des termes convenables aux frais qu'elle peut faire; je veux dire autant que la machine, & ce qu'elle contient, peut ſuffire: au de-là c'eſt exagération, ſon pouvoir ne s'étend plus. Alors tout ſe briſe, ſe fond, ſe diſſoût, & par cet excès retombe dans les mêmes proportions ou l'extrême décadence précipite.

De toutes les paſſions la plus active, la plus brillante, la plus conveuable en un mot à toutes les facultés animales, c'eſt l'amour. Conſidérez de quelle maniere elle s'exprime juſqu'à de certains dégrés, dans celui de tous les tempéramens qui en eſt le plus avantageuſement ſuſceptible, c'eſt-à-dire dans celui de l'homme ſanguin. Quels diſcours, quels ris! quels jeux! quelles graces nouvelles à chaque moment répandues dans toute ſa perſonne! Il en eſt paré à tel point, qu'il devient agréable autant qu'il eſt charmé. Mais ce n'eſt que juſqu'au terme de la portée naturelle de

ſes forces, & tant qu'il leur convient pour être facilement agité. Paſſe-t-il au de-là par quelque incident extraordinaire de la part du trop fort aſcendant de ſon objet ; remarquez quel changement. Ou bien vous le voyez pâlir, ou reſter de ce rouge *forcé*, qui paroît ne ſignifier dans ſes veines qu'un charbon embraſé qui ſe conſume ſans briller ; ce qui revient à peu prés aux mêmes dégrés de foibleſſe ; & c'eſt aſſez, pour que tant de vivacité ceſſe, que ſon eſprit s'éteigne, qu'il ne parle plus, que devenu triſte, languiſſant, il dégénere dans la malheureuſe condition des atrabilaires. Il ne dira plus qu'il aime. Il chicannera ſa maîtreſſe ; il deviendra jaloux, importun ; ſes rivaux exciteront mille ſoupçons furieux, il en gémira, il n'oſera s'en plaindre ; les lieux ſecrets, écartés, retentiront de ſes ſoupirs. Quelle étonnante métamorphoſe ! D'abord qu'après ces retraites ſes inquiétudes le ramenent, ſe préſentera-t-il comme autrefois, ſi riant, ſi gracieux ? la joye, les plaiſirs, le badinage, les jeux, lui faiſoient cortege ; à préſent tout le triſte & rebutant atti-

rail des mélancholiques paroît l'environner: il fait pitié: c'eſt bien alors que la nature céde à cette paſſion déméſurée. Si vous compariez ſon Pouls avec celui qu'il eut autrefois, quelle différence! Petit, ſerré, dur, inégal, fréquent, tantot même précipité, & tantôt défaillant, vous le verriez en un mot d'autant de ſortes, qu'il paroît qu'en lui la nature fait d'efforts pour ſurmonter, mais en vain, une paſſion ſi rebelle.

Je vous ai fait la deſcription de celui qu'avoit l'Eſpagnol furieux; vous lui en trouveriez à peu près les mêmes meſures: car, de quelque cauſe que l'épuiſement arrive, ſes effets ſe reſſemblent. Il en eſt tout de même de l'étendue des forces, ou de leur médiocrité. Par ces évenemens ſi divers, il ſemble que toutes les paſſions rentrent les unes dans les autres, ſans toutefois qu'elles changent de caracteres: leurs cauſes, pour être fixes, ont toujours leurs moyens de diſtinction; mais le corps, pour s'y prêter, à moins d'étendue & de facilité. L'homme épuiſé par trop d'excès de ſouffrances, paroît abbattu, languiſſant:

ſes regards n'ont rien que de foible, & de triſte. Mais eſt-ce l'amour qui cauſe tant de douleur ? Il imprimera dans les yeux je ne ſçai quoi de ſi tendre, qu'il excitera de la compaſſion. Eſt-ce la colere qui aura produit tant de défaillance ? Sa fureur, comme l'éclat effrayant d'un flambeau incendiaire à demi éteint, inſpirera de l'horreur. Eſt-ce ſimple débilité, foibleſſe extrême, défaillance de corps, plutôt que déſordre de cœur ? ſes yeux ne diront rien. Que pourroient-ils dire, s'ils ne ſont animés par quelque paſſion ?

Il arrivera donc ainſi que le Pouls, comme les couleurs, dont je vous recommande ſi fort l'obſervation, va ſe prêtant à tous les mouvemens de l'ame, avec les mêmes meſures dont il exprime tous les mouvemens du corps, ou plus haut, ou plus bas, ou plus vîte, ou plus lent, ou plus dur, ou plus mou, ou plus réglé, ou plus intermittent, inégal, déréglé, ou plus conſtant. Comment cela pourroit-il autrement arriver, puiſque par tous ces incidens le ſang ne peut que ſe rareſier, & s'étendre, ou ſe concentrer,

hâter ſon cours, ou le rallentir, le ré
gler, ou le dérégler? les eſprits préſi
dent à tout; la meſure de leurs mou
vemens en décide, & c'eſt conſéquem
ment à la diſpoſition extérieure de
objets, ou à leurs images, qu'intérieu
rement l'imagination ſe plaît à obſer
ver, que les déterminations ſe rappor
tent; mais elles ne ſuivent pas d'autre
meſures.

Tout de même les couleurs ne s'é
tendent que depuis le blanc vermei
juſqu'au jaune livide, au rouge plom
bé, au pâle, verdâtre, jaunâtre, brouil
lé, terni, matte, obſcur, & dans cet
te étroite circonférence combien d
tons de couleurs, de demi teintes, &
de paſſages des unes aux autres? cel
vous ſurprend. Je veux en peu d'heu
res, quand il vous plaira, vous en fair
voir l'exemple. Choiſiſſez dans l'uni
vers quelqu'objet que ce ſoit; com
mencez à conſidérer de quelle manie
maniere il ſe peint à vos yeux depui
le matin juſqu'au ſoir: que ce ſoit, pa
exemple, ce globe de marbre blanc là
bas poſé ſur ſon pilaſtre. Remarque
d'abord par quelles dégradations de lu

miere ſur la convexité de ſon volume il ſe montre à vous. Quel étonnant jeu de *clair obſcur* vous en fait ſentir le relief ! Enſuite à chaque mouvement que le Soleil fera, depuis qu'il ſe leve, juſqu'à ce qu'il ſe couche, remarquez par quels divers changemens, ce qui eſt toujours cependant la même choſe, nous paroîtra diverſifié: toujours par la même méchanique vous en ſerez frappé : mais à midi ce ne ſeront ni les mêmes clairs, ni les mêmes obſcurs, ni les mêmes demi-teintes; & celles-ci vous ne les retrouverez plus au ſoir. Ce n'eſt cependant qu'à leur perpétuelle, mais inſenſible ſucceſſion, que l'idée du même objet ſe fixe : toujours ce ſera du marbre blanc.

Que vous m'étonnez, interrompit Polyphile ! mais qu'au même inſtant vous me faites comprendre de choſes, auxquelles nos yeux ne s'arrêtent jamais ! Si nous ſommes ignorans ſur la plûpart des faits, c'eſt bien notre faute ; puiſque nous ne nous aviſons quaſi jamais de faire de pareilles obſervations. Il eſt vrai qu'elles ne nous échapent qu'à l'occaſion de nos diſtractions

continuelles, & du peu d'intelligence que nous avons d'ailleurs pour les fixer à propos. Ne me falloit-il pas en effet toute la curieuſe théorie dont vous m'occuppez ſi agréablement, pour examiner d'abord de ſi ſurprenans effets de la lumiere à meſure qu'elle ſe joue ſur la ſuperficie des corps, & pour en faire enſuite de juſtes rapports ſur ce qui ſe paſſe dans nos couleurs ? C'eſt au Soleil que le globe de marbre à dû tant de dégradations du plus blanc juſqu'au moins blancs, & de-là juſqu'au plus obſcur ; de ce plus blanc de plus en plus éclairé, rendu brillant, juſqu'au blanc éteint, & matte, à meſure que la lumiere le frappe avec moins d'effort, & d'une maniere moins directe. Mais ſur nos viſages c'eſt à cette ſorte de feu ſecret qui anime leurs traits que la diverſité des teintes eſt particulierement due, & ce que la rapidité des mouvemens prétendus du Soleil imprime dans ſa maniere de répandre ſa lumiere, le jeu biſarre de nos paſſions le fait par l'activité de nos eſprits, ou de ce feu qui caractériſe leurs maſſes.

Je ne m'étonne donc plus de ce qu'en

ſi

peu d'étendue, & de la diverſité des mouvemens du Pouls, & de la différence de nos couleurs, on ait tant d'obſervations à faire : & revenant alors à l'exemple que vous m'avez donné par la comparaiſon des réfléxions de la lumiere pour la production de la couleur des choſes, je vois comment dans l'ordre ſi exact, dans les ſupputations ſi juſtes, enfin dans l'exécution ſi admirable du ſouverain pouvoir, il eſt poſſible qu'à chaque meſure de mouvement, quelque foible qu'elle ſe préſente à notre imagination, peut néanmoins avoir ſa ſignification particuliere ; & cela toujours également obſervé dans chaque ordre de ces mouvemens auxquels il a été déterminé de produire chaque ſorte de paſſions. Que tel mouvement excite la haine dans ſon plus haut dégré, par combien de diminutions infiniment petites les paſſages s'en feront-ils juſqu'à des haines très-légeres, qui même ne ſe laiſſeront quaſi pas diſcerner à quiconque en eſt prévenu ! il en ſera de même de la jalouſie, des deſirs, de la colere, de l'amour ; & tout cela ſi bien réglé,

trouvera le ſang & les organes très diſpoſés à ſes expreſſions. C'eſt ici où notre imagination ſurpaſſe infiniment notre ſenſibilité, & nous fait concevoir mille & mille choſes que nos ſens ne ſçauroient appercevoir.

Cependant je me rappelle ce que j'ai autrefois obſervé dans le commerce du monde : vos idées m'en renouvellent juſqu'aux moindres détails, qui même alors m'échappoient la plûpart, faute de ces inſtructions qu'il faut avoir pour ne rien perdre des objets. Je les vois donc naître peu à peu ſur le viſage de certains hommes, que je voyois d'abord légerement piqués par quelques pointes d'une raillerie, que la converſation rendoit inſenſiblement & plus piquante, & plus vive, & venir juſqu'à la colere. Qu'elles ſuites d'altérations diverſes ſur leurs viſages ! Ce n'étoit d'abord que ſurpriſe, enſuite qu'intérêt de ſe défendre, après cela chagrin de ne le pas faire aſſez, ou de ſe devoir contenir ; de-là diſcours chagrins, & dépits affligeans, qui ſe peignoient par des couleurs à demi effacées, mais qui bien-tôt pâliſſantes pré-

aroient par un fâcheux retour d'un ermeil étincellant les premieres émo-ions de la colere.

J'ai vû naître également l'amour au ilieu des ris, & des jeux : ſes diverſes neſures avoient leurs ſignes qui paroiſ-oient ſe ſucceder ſuivant les émotions u cœur, & les intérêts qu'y prenoit l'eſ-rit. Rien de ſi brillant que les pre-niers eſſais ; ébauches toutes parées le lys & de roſes : leurs accroiſſemens renoient des airs plus ſérieux : le rou-e ſuccédoit à ſes demi-teintes légeres. 'eſprit paroiſſoit appliqué, &, à me-ure que par des réfléxions il ſe con-entroit en lui-même, l'éclat du vi-age, la vivacité de ſes traits, ſembloient éteindre : les diſcours ne couloient lus avec la même liberté : chaque pa-ole plus concertée paroiſſoit même embarraſſer parmi les réfléxions. Mais, Monſieur, vous qui ſans doute avez ait plus que moi tant de ces ſortes d'ob-ervations, vous devriez bien entre-rendre leur hiſtoire. Que celle que ous feriez des paſſions comparées a-ec les événemens du corps devien-roit un ouvrage curieux & intereſ-

ſant ! Je ſçai déja que pluſieurs Hom
mes illuſtres ont traité ce ſujet ; ma
il me ſemble que de la maniere nou
velle que vous en diſcourez, vou
prendriez d'autres tours, & plus ca
pables de ſatisfaire : vous débarraſſerie
cette ancienne doctrine du ſyſtême ſcho
laſtique, duquel on a trop tenu juſqu'ic
& vous nous donneriez des idées d
l'ame & du corps agiſſant de conce
bien plus ſatisfaiſantes.

Vous me faites plus d'honneur qu
je ne le mérite, Monſieur, répond
Hérophile, d'en vouloir bien juger ai
ſi. Pour percer aſſez avant dans de
profonds myſteres, il faudroit avo
plus de pénétration que je n'en ai, u
diſcernement plus fin, plus délicat, plu
exquis, & d'ailleurs un loiſir aſſez fa
vorable. Il me manque abſolument, &
& tous mes ſoins ſe bornent à l'hiſto
re des maux, & à l'art de les guérir. C
n'eſt que par rapport à eux, que j'ef
ſaie d'autres entrepriſes, & ce n'eſt qu
dans le deſſein d'en tirer quelques ſe
cours pour m'aider dans mes recher
ches ; enſorte que ſi juſqu'ici nous avon
préludé ſur le détail des paſſions, &

e leurs effets, c'eſt qu'elles ne con-
ourent que trop fréquemment, ou a-
ec les cauſes qui produiſent ces maux,
u par mille incidens divers à augmen-
er la violence de leurs effets; car dans
étroite liaiſon de l'ame, & du corps,
un & l'autre, fréquemment peu d'ac-
ord, ſe portent ſouvent de fâcheuſes
tteintes; enfin, Monſieur, c'eſt que par
a connoiſſance des paſſions, on dé-
ouvre ces écueils ſi dangereux contre
eſquels chacun, pour laiſſer heurter
rop rudement ſon vaiſſeau, s'expoſe à
e funeſtes naufrages.

Ces vues paſſées, il entreroit trop
e curioſité dans mes recherches, &
t ſes ſuites ſont trop dangereuſes. A
ombien de *changes* n'expoſe-t-elle
as, & même trop ſouvent, ſans qu'on
n puiſſe revenir!

Je craindrois, reprit Polyphile, de
aroître indiſcret, ſi j'oſois lutter con-
re de ſi ſolides raiſons; il faut néceſ-
irement s'y rendre: mais, puiſque vous
n revenez à nos maux comme à vo-
re objet le plus interreſſant; & que
e n'eſt même qu'à leur occaſion qu'in-
enſiblement nous ſommes entrés en

matiere, discourons-en par rapport au Pouls; avec vous il y a beaucoup à gagner de quelque côté que la curiosité se tourne. En effet l'observation du Pouls est l'étude la plus favorite des habiles Médecins; ils le considerent comme leur bousſole au milieu de ces mers si orageuses, où les maladies tôt ou tard, nous font faire naufrage.

Il en est véritablement ainsi, répondit Hérophile; puisque nous n'avons pas de moyens plus sûrs pour discerner, suivant ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, la qualité & la mesure des forces, la bonne ou la mauvaise disposition du sang par rapport à elles, enfin l'ordre plus ou moins régulier du mouvement des esprits. Vous en sçavez les raisons; nous en avons discouru. Qu'avons nous en effet à observer dans le cours de nos maladies? Deux choses principales, puisque c'est vers elles que tous les événemens se rapportent. La premiere est d'apprendre si la nature est assez forte pour surmonter l'obstacle qui la blesse, ou trop foible pour y suffire: car nous voyons qu'elle seule triomphe en mille occasions, & que

le Médecin ne doit tout au plus, conſéquemment à de certaines circonſtances où elle a beſoin de ſecours, ou qu'il lui faut rendre plus favorables, ne doit agir qu'en miniſtre fidele, & très-attentif à ſes intérêts. Nous voyons auſſi qu'en mille occaſions elle ſuccombe, tantôt parce qu'enfin tout ſe trouve trop ruineux pour qu'elle puiſſe rien entreprendre d'utile, tantôt à raiſon de quelques obſtacles trop forts, trop ſolidement affermis, qu'elle ne ſcauroit renverſer. C'eſt principalement à décider ſur tout cela que le Pouls eſt d'uſage, & devient pour un Médecin bon connoiſſeur une excellente bouſſole.

Par conſéquent la premiere de toutes les obſervations qu'on fait, après avoir compris la nature du mal, eſt de la comparer avec celle de la perſonne du malade : & pour cela c'eſt à ſon tempérament, & aux qualités de ſes forces, qu'on réfléchit. Ainſi pourſuivant le cours de la comparaiſon, on obſerve les rapports que les qualités du mal ont avec celles du tempérament; car on doit poſer pour prin-

cipe qu'il y a deux ſortes de maladies génériques. Les unes ne viennent, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire ci-devant, que par l'excès des qualités du tempérament, ou par leur diminution : ce ſont les maladies les plus longues & les plus difficiles à ſurmonter. Alors prévenu des diſpoſitions où doit être la perſonne conſéquemment à ſon tempérament, on juge ſi c'eſt par trop de ſang, trop de bile, trop de pituite, ou d'atrabile : ſi ces humeurs pour être trop exaltées au-deſſus de leurs manieres d'être naturelles, en deviennent vicieuſes par trop de crudités qui les rendent incapables de ſuffire aux beſoins de la nature : alors le Pouls ſortira de ſes juſtes meſures : ce ſera en s'élevant quand l'éxagération domine, ou en ſe déprimant lorſque les défauts ſont contraires. Ainſi à l'élévation, à la fréquence, à l'étendue, à la dureté on trouvera les excès ; & les manquemens à la dépreſſion, à la lenteur, & à la petiteſſe, à la molleſſe ſans reſſort, ou à la dureté concentrée.

Tout de même les couleurs naturelles de chaque tempérament paroitront

plus hautes, trop *entieres*, trop exagérées, en un mot, comme trop au-deſſous de leurs teintes : & ſi c'eſt au dehors que ſe montrent ainſi ces ſignes extérieurs par les actions, ou bleſſées ou forcées, ou rallenties, au dedans vous aurez d'autres ſignes encore plus expreſſifs, qui ſeront les actions bleſſées.

Mais ſi tout au contraire la cauſe des maladies qui viennent du dehors, *poſtiches* ou ajoutées en quelque maniere, comme de réplétion, de crudités inſenſiblement contractées, des effets de l'air, des exercices trop violens, par leſquels les préparations intérieures auront été altérées, il ne faudra le plus ſouvent que des remedes propres à évacuer, pour délivrer la nature, & faire qu'elle ſe rétabliſſe promptement dans ſon premier état. Combien de fois le ſeul émétique a-t-il tout d'un coup produit de ces ſortes de guériſons ! Une ſaignée, une purgation, ont pareillement leurs ſortes de miracles : diverſes fiévres ſont ainſi détruites des leurs premiers commencemens ; parce qu'alors les impreſſions n'avoient rien

altéré du fond : la complexion heureuſe en avoit été plutôt embarraſſée, qu'elle n'en avoit beaucoup ſouffert.

Alors le Pouls paroît vîte, plein, & ſouvent embarraſſé ; la circulation ſe dérange ; il ſe rencontre dans les glandes, comme des eſpeces de digues qu'un fondant réſolutif ſudorifique a bientôt diſſipées ; la nature qui à chaque évacuation ſe dégage, produit bien-tôt à ſon tour d'autres évacuations critiques, ſeules dues à ſon induſtrie, & à ſa puiſſance ; enſorte que le Médecin qui connoît tout cela, s'efforce de n'agir que de concert avec elle. Il prépare, il aide, il attend : les jours marqués s'entr'annoncent ce qui doit être comme leur tâche ou leur ouvrage particulier.

Cependant je ferai voir dans l'hiſtoire des maladies que je médite, qu'outre cette premiere diſtinction générale, il en faut recevoir une autre, qu'il eſt à propos d'y réunir ; c'eſt des maladies *inflammatoires*, & d'autres que je range, à raiſon de la ſimilitude de leurs cauſes, dans le genre des ſcorbutiques. Toujours dans les premieres

le Pouls eſt dur, ſerré, fréquent, élevé; & dans les ſecondes mou, étendu, lent, ou fréquent, mollaſſe, & petit. Mais pour revenir à vous ſatisfaire en prenant un détour moins long, il faut ſeulement s'en tenir aux maladies les plus ſpécifiées, & les mieux connues par la ſingularité de leurs noms, & de leurs ſymptômes.

Ce ſera le mieux, dit Polyphile, puiſque je conçois qu'à moins d'entreprendre en entier le cours de toutes les maladies, vous ne ſortirez jamais de ces généralités, auxquelles juſqu'ici nous avons été forcés de nous tenir. De telles connoiſſances, à bien les conſidérer, ſont le fruit de trente années. Celui qui les poſſede à la faveur d'une ſi longue expérience, s'imagineroit volontiers d'abord qu'il ne lui faudroit que peu d'heures pour en rendre un compte exact; mais entreprend-il de le faire, comme à chaque pas qu'il avance il trouve de nouvelles occaſions d'érudition, il n'en voudroit négliger aucunes: toutes ont leur prix, & leur utilité. Il le connoît mieux que tout autre, lui qui tant de fois en a fait uſa-

ge : & ce ſont comme autant de digreſſions qui lui font connoître enfin qu'à moins d'un très-long loiſir, & d'une grande étude de la part des lecteurs, il ne leur peut tranſmettre facilement ce qu'il leur accorderoit volontiers. Tenons-nous-en à ces maladies les plus communes ; réſervez le reſte pour l'hiſtoire des autres : ce ne ſont ici que des moyens de m'initier aux grands myſteres de la Médecine que je vous demande ; & je ſerai très-ſatisfait de ſçavoir de quelle maniere il faut procéder pour approfondir ces recherches.

Vous me faites un plaiſir extrême, répondit Hérophile ; car, à vous parler de bonne foi, je ne ſçavois pas trop de quelle maniere je vous pourrois épargner les longs récits par leſquels chaque maladie doit être décrite avant que d'en venir à la ſingularité de ſes Pouls. Pouvois-je autrement m'y prendre, puiſqu'ils ne peuvent être cauſés qu'en conſéquence des diſpoſitions où le ſang ſe trouve, des agitations plus ou moins extraordinaires des eſprits, des ſymptômes ſi divers qu'elles pro-

duiſent, en un mot de tous les événemens qui ſe rencontrent dans le cours de ces maladies ?

Commençons donc ainſi en faveur de la briéveté : puiſque dans l'hiſtoire des maladies, que je vous promets quelque jour, nous reprendrons les choſes plus à fond.

La douleur étant de tous les ſymptômes le plus fâcheux, par conſéquent le plus difficile à ſouffrir, quoiqu'il ne ſoit pas toujours le plus dangereux ; c'eſt par le Pouls qui l'accompagne que je prélude. D'abord qu'elle ſe fait ſentir, & que les forces ſont entieres, le Pouls eſt grand, élevé, vîte, fréquent, ſerré : il s'éleve encore cependant avec un notable accroiſſement de toutes ces qualités. Mais les douleurs continuent-elles, ou deviennent-elles plus inſupportables, les forces, qui bien-tôt s'épuiſent, font que le Pouls deſcend, devient plus petit, plus ſerré ; & enfin, dégénérant toujours, il s'enfonce à force de ſe durcir, & de ſe preſſer, il forme comme ces dents de ſcie, qui peu à peu ſe relâchent, & ne produiſent plus qu'un vermiculaire avec une extrême langueur.

Il ſe montrera avec ces propriétés dans toutes les maladies douloureuſes ; &, comme c'eſt particulierement dans celles que nous mettrons du genre des inflammatoires que ces grandes & longues douleurs ſont plus fréquentes, il faut dire que le Pouls qui leur eſt propre, eſt tendu, élancé, vîte, ſerré, dur ; ce qui leur continue juſqu'à ce qu'au moyen des ſueurs, ou d'une grande tranſpiration, le Pouls ſe relâche, ſe ramolliſſe ; effets qui n'arrivent qu'à proportion que la lymphe, d'abord aigrie & trop coagulée, ſe fond, & ſe rend plus fluide : auſſi trouverez-vous toujours que dans le ſang qu'on aura tiré des veines, il ſe formera une coueſne pleurétique ; ou bien que par l'effet d'une trop prompte coagulation, le départ de cette ſéroſité étant prévenu, toute la maſſe reſte d'un rouge de groiſelles, & coagulé comme de la gélée.

De-là vient que dans la pleuréſie le Pouls eſt plus élevé, qu'étendu ; qu'il eſt dur, fréquent, ſerré, & ne ſe relâche qu'à meſure que la douleur ceſſant, & ſe faiſant un tranſport de la

plevre dans le poumon, il ſe forme une peripneumonie, ou un empyeme, d'où la phthiſie, & le maraſme commencent, pour terminer funeſtement la tragédie.

Dans la péripneumonie le Pouls s'étend, devient grand, vîte, puis tombe tout d'un coup, devient mou, lâche, flottant, inégal, irrégulier, petit, défaillant.

Dans l'empyeme, il ſuit aſſez les mêmes meſures, & ſe termine par l'inégalité, la petiteſſe, la défaillance: & ce ſont des ſignes que la mort trop prochaine préviendra la phthiſie, & le maraſme.

Dans la phthiſie il demeure vîte, ſerré, fréquent, dur, puis ne ceſſant jamais d'être dur, il devient plus petit, plus lent; il ne paroît s'élever, que comme par de petites pointes à demi émouſſées. Le maraſme, ou l'entier deſſechement des parties n'y ajoute qu'une plus grande ſéchereſſe, & plus de langueur.

Maintenant au lieu de ces inflammations du ſang, dont il ſeroit trop long de vous expliquer les cauſes, il s'agit

des maladies de relâchement, & par conſéquent d'un caractere oppoſé, leſquelles je pourrois ranger dans le genre des ſcorbutiques. J'aurai occaſion ailleurs de vous dire pourquoi. Je commencerai par la léthargie, comme une des plus funeſtes ; car ce n'eſt qu'à ſa médiocrité, qu'on peut être redevable de ſa guériſon, parce qu'elle a une très-grande affinité avec l'apoplexie, qu'on ne guérit point d'abord qu'elle ſe trouve grande, & forte ; n'y ayant ainſi que les médiocres, ou les foibles, qu'on peut ſurmonter par les remedes ; encore en coûte-t-il le plus ſouvent la liberté à quelques parties ; mais qu'on guérit peu à peu lorſqu'elles ne ſont pas totalement endommagées.

Un léthargique donc a le Pouls aſſez ſemblable à celui d'un pulmonique, par rapport à l'étendue, à la molleſſe, qui peu à peu s'enfonce, & toujours en s'affoibliſſant, devient plus lent, plus foible, enfin inégal, intermittent, fuyant ſous les doigts, vermiculaire ; parce que, la cauſe de la léthargie venant d'une ſéroſité gluante, fort chargée d'une ſalure propre à éteindre l'activité de celle qui

qui concourt à l'inflammation de l'huile vitale, peu à peu la vivacité des eſprits qui ſe développent du ſang, & qui s'en ſéparent dans le cerveau, eſt éteinte; & que le ſang même en reſte épaiſſi, & par ce moyen moins propre à la circulation.

Tout au contraire, ſi ce qui s'éleve dans le cerveau a plus de ſéchereſſe, telles que ſont par exemple ces fuligineſités bilieuſes & atrabilaires, qui produiſent les phrénéſies, le Pouls devient petit, dur, ſerré, vîte, & ne change que lorſque les ſéroſités s'y mêlant relâchent la tenſion, & la ſéchereſſe des membrannes; ce qui le rend ondoiant, inégal, convulſif, tremblant.

De la phrénéſie à la léthargie le paſſage ſe fait aſſez fréquemment; & alors le Pouls rentre dans ces mêmes meſures, mais ne s'éleve qu'à proportion qu'il ſe développe, à la faveur du relâchement qui arrive, un peu plus d'aiſance dans la circulation.

Si de-là, comme il arrive ſouvent, la paralyſie ſe déclare, le Pouls entre en d'autres meſures, devient petit, lent,

mou, quelquefois un peu élevé, inégal, intermittent ; comme il arrive encore qu'à l'occaſion de ces ſortes de vapeurs, que produiſent les effloreſcences des germes qui manquent d'action, ces vapeurs uterines, il ſe forme pour quelques tems des paralyſies, des léthargies, des convulſions; tous effets des biſarres manieres dont le ſang, & les eſprits, ſe trouvent liés, embarraſſés. On remarque aux momens de ces ſortes de vapeurs ſuffoquantes, des Pouls petits, lents, rares, inégaux, intermittens, & qui ſe relâchent enſuite à meſure que l'orage ſe diſſipe, & reprennent leurs premieres conſiſtences. Alors la fiévre; quand elle arrive, devient d'un grand ſecours ; à ce ſujet elle mérite plutôt le nom d'effort de la nature, que de ſymptôme contraire à ſes deſſeins: vous diriez une extenſion faite avec violence du ſang & des eſprits long-tems arrêtés, ſuſpendus, reſſerrés, qu'une fermentation ſuſcitée de nouveau ranime, & en quelque façon réveille d'un profond aſſoupiſſement ; c'eſt pour cela qu'elle devient un ſi grand remede contre les convulſions: enſorte qu'on

reconnoît qu'il eſt auſſi avantageux qu'elle leur ſuccede, qu'il eſt fâcheux que les convulſions lui ſurviennent.

Alors le Pouls ſe développe, s'éleve, s'étend, devient plus fréquent, plus vîte, moins dur, & avec plus de reſſort. Mais il eſt des fiévres de tant de ſortes, qu'autant les unes ſe trouvent favorables, autant les autres deviennent fâcheuſes; & c'eſt ce qui m'a fait ſouvent penſer pour le traité des fiévres que je médite, ſi je ne pouvois point conſidérer la fiévre en général, plutôt dans l'ordre des ſymptômes qui accompagnent la plus grande partie des maladies, que comme un maladie ſpéciale ou particuliere.

Cependant on n'accuſe que la fiévre dans ce qu'on prend pour les fiévres quotidiennes, double-tierces, tierces, quartes, & double-quartes: ce n'eſt que vers les ſymptômes qui les accompagnent qu'on détermine ſes principales indications, & ſes remedes. Je trouverai des raiſons pour ne pas changer d'idée à leur occaſion. Car de même qu'en général la douleur ne fait pas une maladie particuliere, mais le

ſymptôme cruel qui accompagne la cauſe par laquelle une partie eſt cruellement vexée, tout ce qui s'appelle fiévre accompagne toujours quelques cauſes de pareil effet.

Pourſuivons nos Pouls, interrompit Polyphile; votre abondance vous preſſe, & vous voudriez toujours ne rien laiſſer à déſirer. Je ne ſerois pas moins curieux d'apprendre que vous avez d'inclination à inſtruire : mais puiſque vous nous promettez une hiſtoire des maladies, chaque particularité, qu'ici vous paroîtriez négliger, y trouvera mieux ſa place. Il me tarde de voir par cette deſcription, quoique très-ſuperficielle des Pouls, de quelle maniere arrive ce que vous nous dites d'abord que le Pouls répondoit néceſſairement à toutes les émotions du ſang, & des eſprits, à toutes leurs manieres d'être différentes, enfin comme au génie, & aux divers caracteres de toutes les paſſions : c'eſt à ce deſſein particulier que je vous prie de rapporter tout, & pour cela particulariſons nos fiévres, & par le Pouls faiſons-en voir les différences.

Quel moyen, reprit Hérophile, de ne pas consentir à cette proposition si raisonnable? Je poursuis, & vous rends graces de me redresser si bien.

La premiere des fiévres dans l'ordre qu'on leur donne, est cette fiévre d'un jour, ou de quelque tems de plus, à ce sujet dite éphémere, que je pourrois prendre plutôt comme une crise de quelques amas, qui bien-tôt seroient capables de détruire la santé, que pour une maladie fâcheuse, quoiqu'assez fréquemment les symptômes qui l'accompagnent paroissent violens. Or son Pouls est grand, étendu, élevé, fort, vigoureux, fréquent; & dans la suite, s'étendant davantage, il annonce des sueurs, au moyen desquelles il se ramollit, s'abbaisse, & peu à peu revient à sa premiere consistence. Mais comme le flux d'urine, ou le cours de ventre, previennent quelquefois les sueurs, & tiennent lieu de l'évacuation la plus convenable, le Pouls ne se contient pas alors dans les mêmes mesures; il devient plus petit, plus serré, avant que de se restituer vers l'ordre naturel.

J'ai parlé des fiévres hectiques, ou de conſomption, il ſeroit inutile d'y revenir ; ainſi nous paſſerons à ces fiévres dites humoralles, parce qu'elles ne s'excitent en effet qu'à raiſon & de l'abondance, & de la mauvaiſe qualité des humeurs, ſuivant qu'elles ſont plus ou moins malfaiſantes, & capables de cauſer dans la nature de ces accablemens de toutes les forces, qui trop fréquemment ont trait à la mort. On les appelle putrides malignes, ou ſeulement humorales, quand elles ne font qu'exciter des fermentations plus ou moins irrégulieres, & divers ſymptômes également biſarres & violens ; & cela par des accès, tantôt régulierement & tantôt irrégulierement répétés, après un certain nombre deſquels ils ceſſent & laiſſent à la ſanté un retour facile. De ces fiévres les unes ſont dites quotidiennes, les autres tierces, & les autres quartes. Entre ces deux dernieres ſe gliſſent de moindres accès, à raiſon deſquels les tierces ſont dites double tierces, les quartes, double-quartes.

Cent fois, interrompit Polyphile, j'ai entendu parler de ces fiévres aux

quelles le Quinquina eſt un ſpécifique certain.

Non pas toujours, reprit Hérophile. Mais il n'importe; ce n'eſt pas tant de leur hiſtoire, que de leur Pouls qu'il s'agit.

Ces fiévres donc, auxquelles on reconnoit de la malignité, ont un Pouls différent des autres, toujours petit, fréquent, mou, & de peu de conſiſtence. Dans le plus fort de l'accès il s'éleve, comme auſſi dans quelques friſſons biſarres qui préviennent, il a peu de dureté, mais au contraire il ſe réprime plus facilement, ſe ſerre dans la profondeur, & ce n'eſt qu'au moment de la plus grande violence qu'il ſe fait plus diſtinctement ſentir. Auſſi eſt-ce une choſe de fait qu'à proportion qu'il regne dans les maladies plus de cette ſorte de malignité, ou de ces fermens réſolutifs, qui diſſolvent la maſſe du ſang, éteignent l'activité des eſprits, & corrompent tout ce qui ſe paſſe dans l'ordre des digeſtions, moins on remarque de ces violens ſymptômes, qui font plus de bruit, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi. Comment

ſeroient-ils produits ? la force dont ils ont beſoin pour éclore leur manque abſolument. Auſſi tout y paroît languiſſant, abbattu, & c'eſt plutôt en éteignant peu à peu le flambeau de la vie, qu'en le ſuffoquant avec violence, qu'ils pouſſent dans le tombeau.

Il n'en eſt pas de même des fiévres tierces. Dans le friſſon qui les commence, le Pouls ſe durcit, s'appetiſſe, ſe ſerre, devient fréquent : à meſure que ce friſſon ſe diſſipe, le Pouls s'éleve, s'élance, porte haut, toujours dur néanmoins, & ſerré avec beaucoup de fréquence : peu à peu il s'élargit, ſe ramollit, toujours élevé, & avec bien de la viteſſe, qui diminue enfin peu à peu à meſure que le Pouls s'arrondit, & s'étend davantage encore en ſe ramolliſſant, mais avec beauoup de reſſort; baiſſe enfin peu à peu, & reprend ſes premieres meſures, qui alors déterminent la fin de l'accès.

Dans la fiévre quarte il paroît moins animé. Le friſſon plus long, plus violent, allant même quelquefois juſqu'à devenir convulſif, produit un Pouls plus dur, plus ſerré, plus vîte, aſſez

ſouvent

inégal, & dérangé : mais à la fin du friſſon, il ſe raſſure, & commence à s'étendre ; jamais néanmoins autant que dans les fiévres tierces ; la dureté médiocre lui reſte toujours, & ſe conſerve juſques dans les ſueurs ; où pour l'ordinaire dans les autres maladies toute dureté diſparoît : les inégalités, & les intermiſſions lui deviennent auſſi plus fréquentes. Mais il me vient une penſé, éprouvons, s'il vous plaît de me le permettre, ſi vous aurez bien profité de nos figures du Pouls. Pour vous rendre un compte exact de ce qui s'eſt paſſé dans un accès de fiévre tierce, ou quarte, je vais employer le ſecours des figures. Ainſi je reprends des tablettes, & je trace ces figures : c'eſt moi déſormais qui conſulte le Médecin : pour cela je vous envoie cette figure, (fig. 24.) & vous apprends, que ces chifres vous déterminant la meſure du tems, il aura paſſé demie heure depuis 1 juſqu'à 2 ; trois heures depuis 2 juſqu'à 3 ; deux heures depuis 3 juſqu'à 4 ; deux heures depuis 4 juſqu'à 5 ; & trois heures depuis 5 juſqu'à 6 ; ou, pour abréger davantage encore, je détermi-

nerai par le nombre des chifres la mesure du tems, d'abord au lieu de deux je marquerez ainsi la demie heure +, & puis au lieu de trois, je laisserai trois; à quatre je mettrai deux; à cinq, deux; à six je marquerai 3.

Voilà, dit Hérophile, toute l'histoire du Pouls parfaitement peinte dans un accès de fiévre. Jusqu'à un, pour m'orienter je vois le Pouls dans son ordre naturel, tems qui précede l'accès, je reconnois la ligne de son élévation ordinaire. Je vois qu'ensuite, déprimé au-dessous, rapetissé, serré, durci, très-fréquent, il m'exprime le frisson qui dure demie heure. Ensuite je le vois s'élever peu à peu, s'étendre, pousser de plus hautes pyramides, conservant toujours de la dureté; c'est jusqu'au plus fort de l'accès qui dure dans cet état trois heures, après lesquelles le Pouls commence à s'étendre, à se ramollir un peu, commencement du déclin qui dure trois heures; ensuite ce déclin se manifeste davantage, le Pouls de plus en plus étendu, ramolli, revient insensiblement à son état naturel, qui est la fin de l'accès.

Mais, reprit Hérophile, ſi au lieu de cette hiſtoire, je vous en peignois une autre que voici. (fig. 25.)

Je dirois que c'eſt l'hiſtoire d'un accès qui eſt bien-tôt ſuivi de la mort. J'y remarque une perpétuelle révolution de redoublemens. Un eſt le commencement du friſſon qui dure trois heures; le fort de l'accès juſqu'à deux, où la nature paroît reprendre vigueur, dure deux heures; mais un friſſon revient qui renverſe tout, & dure trois heures; eſſai de retour encore qui dure une heure; une autre friſſon mêlé d'inégalités, d'intermiſſions, de quelques vains efforts, dure quatre heure, & paroît ſuivi d'une entiere décadence, que je reconnois à ces Pouls bas, rampans, affoiblis, vermiculaires.

On ne peut mieux interprêter mes chifres, dit Hérophile, & je ſuis charmé de vous trouver ſi parfaitement au fait de ce que j'avois eu l'honneur de vous propoſer.

Mais, Monſieur, reprit Polyphile, prétenderiez-vous par ces chifres nouveaux abréger les détails, & procurer un moyen plus prompt de s'expliquer?

Non, Monſieur, répondit Hérophile ; ces lignes & ces Pouls tracés pourroient occuper plus de tems un Médecin qu'une demi page d'écriture. La plûpart d'ailleurs qui ne ſçauroient pas tracer, ſe trouveroient embarraſſés de l'entreprendre, & ſe pourroient facilement tromper ; enfin il ſeroit néceſſaire qu'entre les Médecins chacun fût au fait de ces figures, comme les Muſiciens le ſont des notes de leur muſique, & les Maîtres de danſe de celles de leur chorégraphie ; ce qui néanmoins dans la ſuite pourroit ceſſer d'être une difficulté, puiſqu'on ſe feroit ainſi un art nouveau de tracer l'hiſtoire des maladies. Mais il me ſemble que quand il ne ſeroit queſtion que d'employer dans les traités qu'on entreprend pour l'inſtruction des commençans, de ces ſortes de figures, on leur procureroit de plus ſûrs moyens de ſe faire à la connoiſſance du Pouls que par les diſcours dont on ſe ſert. A moins que d'être conduits par d'habiles maîtres qui leur dénotent auprès des malades quelles ſont les qualités du Pouls, ils ſont longtemps par eux-mêmes à en faire un

juſte diſcernement. Ils ne trouvent d'abord ni cette dureté, ni cette molleſſe, ni en un mot ces autres qualités du Pouls, telles que ſans expérience ils les imaginent: il leur faudroit des yeux pour guider leur toucher, & y répandre l'intelligence ; ils trouvent ici ce ſecours dans leurs yeux ; ils voient dans les figures ce qu'ils doivent trouver ſous leurs doigts,& par la comparaiſon qu'ils en font, ils ne ſçauroient s'y méprendre.

Mais ſi d'abord il étoit ainſi établi parmi ces commençans de profiter de cette nouvelle *ſphygmographie*, pourquoi dans la ſuite,devenus habiles, n'en profiteroient-ils pas entr'eux ? Un peu plus de tems,& de difficultés à tracer ſeroit-il un obſtacle à ſe ſervir d'un moyen ſi propre à décrire plus juſte des accès qu'on ne ſçauroit détailler avec trop de préciſion?plus le Pouls renferme de connoiſſances, comme dépendant de tout ce qu'il y a de plus eſſentiel dans l'événement des ſymptômes, & plus il mérite d'efforts & de ſoins pour être bien connu : enfin ſi ce n'eſt pas dans des les lettres de conſultation qu'on ſe ſer-

vira de ces figures, pourquoi lorſque l'on dérobe à ſes affaires aſſez de loiſir pour écrire ſes obſervations, ne les enrichiroit-on pas de ces notes, où tant d'attention, & d'exactitude ſe font remarquer, qui d'ailleurs ſont ſi propres, ou à rappeller un ſouvenir plus exact, plus précis, de ce qu'on a obſervé, ou à le faire mieux comprendre aux autres ? Mais ſi cette invention peut avoir quelque choſe d'utile, c'eſt à vous, Monſieur, qu'on en doit être redevable : vous y avez donné lieu d'abord par cette premiere difficulté que vous me fîtes ſur la maniere de ſentir le Pouls par des pyramides, plutôt qu'à la maniere d'une ligne continue ; enſuite par ces autres dénotations de dureté, de molleſſe, de viteſſe, de lenteur, d'étendue, ou de briéveté. Ainſi autant que pour l'intelligence du Pouls ces ſortes de figures vous ont paru utiles, pourquoi n'auroient-elles pas le même uſage pour l'expreſſion plus exacte de toute l'hiſtoire d'un accès, & même de toute une maladie ? De quelque longueur que ſoit une maladie, elle ſe continue dans les mêmes meſures que ſe-

roit un ſimple accès de fiévre ; comme lui elle à ſon commencement, ſon augmentation, ſon état de conſiſtence, ou de plus grande force, & ſon déclin, aprés lequel, ſi l'événement n'a pas été funeſte, tout ſe reſtitue dans ſon premier état.

C'eſt conſéquemment à cela que ne m'étant arrêté qu'aux principaux faits d'obſervation dans le cours des maladies, je puis dire que pour en venir aux détails de tous les autres accidens, on n'a qu'à leur faire une juſte application pour en juger à propos : la nature ne fait que varier ſans ſortir jamais ni de ſes regles générales, ni de ſes moyens d'éxécution. C'eſt pourquoi plus vous réfléchirez à loiſir ſur nos entretiens, & plus vous en étendrez les conſéquences. Peu de mots ſignifient beaucoup à des eſprits intelligens : ce n'eſt qu'à eux que je voudrois parler : car pour les autres, on les auroit plutôt ennuyés, étourdis, par la longueur & la véhémence du diſcours, que ſuffiſamment inſtruits de ce qu'on leur voudroit apprendre.

Par exemple jamais ils ne voudroient comprendre les rapports qu'il y a des

fiévres éphémeres, des tierces, des quartes, avec toutes celles qui accompagnent les maux dont elles ne paroiſſent que l'effet. Ils ne feroient point l'application de ce qu'on a dit des fiévres inflammatoires avec la pleuréſie, la goute, les grandes douleurs de tête, & diverſes autres maladies, qu'une exceſſive chaleur du ſang produit, & par laquelle la ſéroſité eſt toujours très-diſpoſée à s'épaiſſir, à ſe coaguler.

Nous ſommes ſuſceptibles de beaucoup de maux, mais il s'en faut bien que leurs cauſes ſoient auſſi nombreuſes : d'ailleurs dans l'accès des paſſions, toutes métaphyſiques qu'elles nous ſemblent, ce n'eſt pas néanmoins par une méchanique différente que nos corps ſont agités de ce qui n'eſt que matériel. Ainſi de quelques côtés que ſoient produites ces fréquences, ces duretés, ces inégalités, ces intermiſſions du Pouls, & tant d'autres ſortes de dérangemens de ſon ordre naturel, elles doivent ſignifier les mêmes choſes. C'eſt pourquoi dans toutes ſortes d'accidens, & de maladies, vous les pouvez également appliquer ; & elles vous

détermineront juſte ſur leurs ſignification. Qu'un homme s'éteigne inſenſiblement enfin, épuiſé par l'excès des travaux, ou vaincu par la violence des ſupplices, ou cruellement tourmenté par l'extrême violence de quelque paſſion que ce ſoit, ſon Pouls petit, languiſſant, inégal, défaillant, qui dans ces divers cas ſignifiera l'extrême épuiſement de la nature, vous préſentera également les déſordres étranges qui l'accablent comme produits par les mêmes raiſons méchaniques. C'eſt pourquoi ce ſeroit vainement que par une recherche digne ſans doute de toute notre attention, cependant plus curieuſe que néceſſaire, nous entrerions dans des détails infinis, pour faire de perpétuelles applications à chaque paſſion en particulier, à chaque ſortes de maladies, à chacun de ſes ſymptômes. Ce ſera votte ouvrage ſuivant les occurences, à vous, Monſieur, qui connoiſſez ſi parfaitement mon ſyſtême, qui venez ſi à propos d'en faire uſage en expliquant mes chifres ſphygmographiques; enfin qui par toutes les objections que vous m'avez faites

avez donné lien à de ſi heureux éclairciſſemens. Vous ſçavez de quelle façon la flamme vitale eſt produite, de quelle maniere l'inſtinct y eſt attaché, comment en qualité de médiateur entre l'ame & le corps, il inſtruit l'ame de tout ce qui ſe paſſe dans le corps : ſource immédiate, ou premiere cauſe, de toutes nos paſſions, il leur donne & l'étendue, & l'activité autant à proportion des puiſſances qu'il reçoit des facultés de nos tempéramens, que des différentes émotions dont il ſe trouve ſuſceptible de la part des objets internes ou extérieurs. Nous avons, ce me ſemble, aſſez diſcuté la nature de cet inſtinct pour en faire de juſtes applications à la flamme vitale, dont tous les mouvemens ne ſeront pas moins concertés, pas moins ſignifians pour lui, que ne le deviennent à nos yeux toutes les réflexions de la lumiere.

Cet agréable ſouvenir que vous me rappellez, interrompit Hérophile, & que je n'oublierai jamais, m'engagera toute ma vie à une très-reſpectueuſe reconnoiſſance. Heureux s'il m'étoit poſſible de vous en donner des mar-

ques ! Heureux encore ſi je pouvois ſouvent profiter de vos lumieres ! je n'en dois pas déſeſpérer : je crois même que nous pourrons quelque jour reprendre cette agréable matiere, que je voudrois continuellement méditer. Un merveilleux, qui étonne autant qu'il intereſſe, s'y trouve perpétuellement répandu avec une ſimplicité de moyens, qui de ſon côté n'eſt pas moins ſurprenante. Que l'homme conſidéré de ce côté-là paroît bien plus admirable encore que dans toutes ces conſtructions ingénieuſes que nous développe l'Anatôme ! Ce ſeroit même ſe borner à ce qu'il a de plus petit de s'y arrêter, ſi l'on ne remontoit vers les connoiſſances que nous venons d'eſſayer.

Hérophile & Polyphile diſcoururent encore quelque tems dans le même goût, également ſatisfaits l'un de l'autre, & finirent enfin leur entretien.

Fin du Traité du Pouls.

DISSERTATION

SUR

LES FIEVRES MALIGNES,

QUI REGNENT DANS LES SAISONS de l'Eté & de l'Automne.

Par M. HUNAULD, Conseiller Médecin ordinaire du Roi, Docteur Régent en la Faculté de Médecine d'Angers, & de l'Académie Royale des Belles-Lettres de la même Ville.

A PARIS, *rue S. Jacques*,
Chez la Veuve de DENIS-ANTOINE PIERRES, Libraire, vis-à-vis Saint Yves, à Saint Ambroise & à la Couronne d'Epines.

M. DCC. XLVII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

A MONSEIGNEUR

CHAUVELIN,

CONSEILLER DU ROI
EN SES CONSEILS,

Maître des Requêtes de son Hôtel, Intendant de Justice, Police & Finances en la Généralité de Tours.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de vous dédier cette Dissertation sur les Fiévres

pourprées, dont la malignité a depuis quelques mois déſolé tant de Provinces ; parce que je l'ai écrite à l'occaſion d'une Lettre de Monſieur Chauvin, [a] *que Vous avez fait publier. Un témoignage ſi authentique du zele & de l'affection que Vous avez pour les peuples qui vous ſont confiés, m'a fait croire que je devois vous rendre compte de mes obſervations ſur cette Lettre, & de mes propres expériences ; & dans ce deſſein, je me ſuis flatté que je n'aurois pas beſoin auprès de Vous d'une autre recommandation que de celle de Médecin occupé depuis long-tems au ſecours des malades.*

Je ne m'étois d'abord propoſé qu'un ouvrage de quelques pages ; & ſeulement pour faire voir que les Fiévres Malignes de l'Anjou, & des Provinces voiſines, devoient

a Fameux Médecin de la Faculté de Paris.

être

être fort différentes de celles de Paris, puiſque les ſaignées leur étoient ſi funeſtes, & qu'elles n'ont cédé qu'aux émétiques, & aux laxatifs. Mais, MONSEIGNEUR, *la matiere m'a inſenſiblement engagé : & au lieu de quelques feuilles, j'ai fait un livre. J'ai d'ailleurs conſidéré qu'il n'étoit pas moins des devoirs d'un Médecin d'inſtruire parfaitement le Public ſur tout ce qui le peut rendre capable de conſerver ſa ſanté, & de guérir ſes maladies, que de lui en procurer les moyens.*

Un Médecin eſt un homme né pour le bonheur des autres, & il n'eſt point de ſcience qui faſſe tant d'honneur au cœur, & à l'eſprit humain, que la Médecine. C'eſt en publiant ſes decouvertes ſans myſtere & ſans reſerve, qu'il s'acquitte du plus eſſentiel de ſes devoirs. Mais j'ajouterai auſſi, en me ſervant des

propres termes d'Hippocrate : Que tout homme qui a de la raiſon, doit conſidérer de quel prix eſt la ſanté ; &, pour ſe la conſerver, apprendre à juger ſainement du diſcours des Médecins, & de la qualité de leurs remedes.

L'autorité d'un homme ſi illuſtre, & la juſteſſe de ſon diſcours, me donnent auprès de Vous, MONSEIGNEUR, *une entiere confiance. Car outre que le choix d'un grand Roi, qui vous commet l'adminiſtration de ſes Provinces, nous répond que vous avez infiniment de raiſon, & que j'en ſuis convaincu par moi-même ; les engagemens où vous êtes de conſerver votre ſanté pour le bonheur public, vous doivent rendre très-attentif à tout ce qu'on vous peut dire de plus utile pour le faire.*

Peut-être penſeriez-vous, MONSEIGNEUR, *que pour*

mériter tant d'attention, & parler dignement de la Médecine, il ne faudroit être rien moins qu'Hippocrate. J'en conviens. Toutefois dans quelque éloignement que je me trouve de ſes excellentes qualités, j'eſpere que ce petit eſſai ne ſera pas abſolument inutile.

Je l'ai compoſé d'après nature; *c'eſt le recueil de toutes mes obſervations, & des raiſonnemens que j'ai faits ſur elles. J'y ai travaillé chaque jour; & le peintre le plus exact ne deſſine pas ſon modele plus ſcrupuleuſement que j'ai écrit l'hiſtoire de tous les ſymptômes des Fiévres d'aujourd'hui. Ma pratique n'a pas été malheureuſe; & je puis aſſurer, ſur la foi d'un grand nombre d'expériences, que ſi à l'avenir on l'obſerve régulierement, on guérira très-facilement les malades.*

Les moyens que je propoſe ſont clairement expliqués, & prouvés

par des preuves inconteſtables. Il eſt vrai qu'il faut quelquefois deſcendre dans des détails un peu étendus. Mais eſt-il poſſible de rendre raiſon des procédés de la nature, & de ceux que l'on ſuit à ſon imitation, ſans en développer les myſteres ? Peut-on d'ailleurs trouver mauvais qu'on découvre de ſi belles choſes ?

Ce ne ſera pas un génie auſſi grand & auſſi curieux que le Vôtre, MONSEIGNEUR, *qui en ſera rebuté. On ne peut jamais aſſez approfondir ſes recherches, quand on ne perd point la lumiere de vue. La vérité exige de longues & de pénibles pourſuites ; & ce n'eſt qu'avec de puiſſans efforts qu'on la peut tirer de ce puits, où Platon la diſoit cachée.*

Mais, MONSEIGNEUR, *il faut auſſi vous avouer qu'en écrivant je me ſuis propoſé plus d'un*

motif. J'ai cru pouvoir profiter de l'événement de ces Fiévres pour découvrir entr'autres choſes l'éclairciſſement de cette grande queſtion de l'exiſtance, & de la maniere d'agir, de ces diſſolvans des humeurs, qui partagent aujourd'hui les plus illuſtres Médecins. Car il n'eſt point de momens ſi favorables pour pénétrer dans les myſteres de la nature que ceux des maladies, parce que pendant la ſanté tout eſt ſi bien concerté, & lié avec tant d'exactitude, qu'il n'y reſte pas le moindre jour, & qu'aprés la mort on ne trouve aucune trace de la vie.

Le deſſein que j'ai de publier une Hiſtoire générale des Maladies, m'engage à ces recherches. Il faut étudier à fond la nature avant que d'en diſcourir ; & c'eſt en hiſtorien fidéle & ſcrupuleux, plutôt qu'à la maniere de ces Phyſiciens

plus ingénieux qu'éclairés, & qui n'ont de guide que leur imagination.

Ainſi, MONSEIGNEUR, *on trouvera non-ſeulement dans cette Diſſertation aſſez de conſeils pour guérir les Fièvres Malignes d'aujourd'hui, & toutes celles du même caractere; mais encore des découvertes aſſez heureuſes pour ſuffire à d'autres uſages, & ſatisfaire la curioſité du Lecteur.*

L'Analyſe des corps par le feu, & l'Anatomie, ſont deux compagnes que je n'abandonne jamais; d'un pas égal nous marchons à la ſuite de l'expérience; &, quoi qu'en veulent dire ceux qui préferent les rapides progrès de la théorie, & qui ne ſuivent que ſon flambeau, je penſe qu'il eſt très-ſouvent plus ſûr de l'obliger à ſuivre elle-même l'expérience, ou du moins à l'accompagner pas à pas, que de la précéder de loin.

C'eſt pour agir, plutôt que pour diſcourir, que le Médecin raiſonne. Sa ſcience eſt toute pratique; en cela très-différente de la Phyſique, qui s'arrête à la contemplation de ſon objet. D'où vient qu'autant qu'il eſt facile au Phyſicien de prendre le change ſans s'en appercevoir, il eſt mal-aiſé de le faire à un Médecin attentif; parce que le bon, ou le mauvais ſuccès de ſes cures, ſont des témoignages démonſtratifs de la juſteſſe, ou de la fauſſeté, de ſes raiſonnemens.

Comme le corps humain eſt véritablement une machine fort compoſée, de laquelle cependant on connoît le plan général, ſi l'on n'a pas encore pénétré dans le détail de toutes ſes parties; il faut, pour le conſerver & le guérir, entrer dans ce même génie d'artiſan que la nature a pris pour le compoſer. Tout ſe doit peſer, compter, meſurer; &, s'il eſt

par malheur, tant de Médecins de nom, *pour me ſervir des termes mêmes d'Hippocrate*, & ſi peu qui le ſont en effet, *c'eſt que peu de gens ſe trouvent avec ce caractere d'invention, & de juſteſſe, qu'exige une ſcience auſſi* méchanique *qu'eſt la Médecine.*

On prefere la lecture à l'expérience, les ingénieuſes méditations aux pratiques pénibles; on s'enferme dans les bibliotheques, au lieu de fréquenter les laboratoires, les atteliers, & les boutiques des artiſans. Le fameux Démocrite en recommandoit le commerce aux Philoſophes de ſon tems. Ici même, *diſoit-il*, il y a des Dieux à conſulter. *Mais*, MONSEIGNEUR, *je dois dire plus, c'eſt là que la nature ſe rend moins myſtérieuſe, & plus acceſſible. Par tout ailleurs, auſſi farouche qu'une vierge chaſte, & timide, qui craint des hommes*

juſqu'au

jusqu'au moindre regard, elle s'y laisse voir & toucher. En un mot, les arts ne sont autre chose que les pratiques mêmes de la nature, conduites & dirigées par la main des hommes; & ce n'est que par l'essai qu'on fait des choses qu'on qu'on en peut découvrir les propriétés.

Voilà, MONSEIGNEUR, *le plan & les raisons de la méthode que j'ai suivie; & pour moi, quelque profonde vénération que j'aie pour les Auteurs que j'étudie, je les regarde plutôt comme de sages moniteurs, & des conducteurs fidéles, qui me montrent un chemin où je dois marcher après eux, que comme des Maîtres dont l'opinion me fasse loi. C'est par moi-même que je veux voir les choses. Il faut que je les touche, que je les manie, pour les mettre en œuvre. Je cite les expériences que ces grands*

Hommes m'ont appris à faire, plutôt que leur autorités. Il eſt vrai que mon Ouvrage en déviendra moins brillant : les traits d'une ſçavante érudition lui donneroient un éclat dont je ne le ſçaurois parer; mais je cherche à enſeigner plutôt qu'à plaire ; & , comme j'ai eu le bonheur de réuſſir par la méthode que j'ai pratiquée dans la cure de nos Fievres Malignes, je ſouhaite la publier pour en augmenter le ſuccès. C'eſt peu de choſe de guérir les Malades quon peut viſiter. Je voudrois étendre plus loin mon ſecours. Heureux s'il m'étoit poſſible de le faire, & de devenir par ce petit Ouvrage le Médecin des malades les plus éloignés ; comme de mes voiſins, & de ceux de l'avenir comme de ceux d'aujourd'hui !

Ce zele Vous doit ſenſiblement toucher, MONSEIGNEUR, *puiſque je ne fais qu'imiter votre*

exemple ; & c'eſt en ſa faveur, & pour le mettre en pratique, que j'oſe vous demander l'honneur de votre protection.

MONSEIGNEUR,

Je ſuis avec un profond reſpect, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

HUNAULD.

DISSERTATION
SUR
LES FIEVRES
MALIGNES,

CHAPITRE I.

Idée générale des Fievres Malignes, & particuliere de celles de cette année (1710).

IL seroit avantageux pour les malades, & pour la gloire de la Médecine, que ceux qui ont écrit des maladies se fussent plutôt attachés à bien définir leur causes, qu'à expliquer si in-

génieuſement leurs effets. Il eſt vrai qu'ils le font méchaniquement, c'eſt-à-dire, ſuivant les regles inconteſtables du nombre, des poids, & des meſures. Mais s'il faut convenir, comme il eſt vrai, que cette nouvelle méthode n'offre à l'eſprit que des idées claires & diſtinctes ; il faut avouer auſſi que, trop ſouvent tirées de principes plutôt arbitraires que clairement démontrés, elles deviennent très-ſuſpectes dans la pratique de la Médecine, & ne rendent ni plus habiles, ni plus ſûrs. On y trouve ſuffiſamment de quoi diſcourir avec agrément, & jamais aſſez de quoi agir avec ſuccès : enſorte que la Médecine, conſidérée de ce côté-là, ſemble être plutôt l'art de bien parler des maladies, que celui de les guérir.

II. Ce reproche regarde particuliérement ceux qui ont écrit des Fievres Malignes. Ils ont éludé, ou trop légérement gliſſé ſur leurs principales difficultés. Contens d'expliquer la méchanique de quelques ſymptômes, ils ont cru que du reſte il ſuffiſoit de s'en tenir à de certaines expreſſions générales, mais que l'uſage autoriſe, qui n'établiſſent rien

d'assez solide pour y fonder les indications d'une juste méthode, & d'un bon choix de remedes. C'est, disent-ils, une vapeur, une influence maligne, qui corrompt les humeurs ; ou bien ce sont ces humeurs-là mêmes corrompues dans le cœur, ou dans les veines ; c'est un ferment qui lie & coagule le sang ; un acide fixe & puissant, qui assujettit jusqu'aux esprits ; en un mot, comparant toujours les effets avec leurs causes, ils se contentent d'exprimer par des caracteres malins & vicieux celles qu'ils accusent ; au lieu de laisser ces caracteres aux effets, & de ne penser qu'à spécifier plus exactement leur matiere.

III. En effet, c'est à la sensibilité du sujet, à sa délicatesse, & à ses autres qualités, qu'il faut attribuer la plus grande partie des événemens qui semblent naître des matieres qui l'affectent. La bile ou la pituite qui péchent, n'ont pas plus de part aux douleurs, à l'insomnie, & aux autres symptômes, qui accompagnent les Fiévres, qu'un morceau de pain n'en a à toutes les actions d'une vigoureuse santé ; ensorte que cet-

te malignité que nous attribuons à la matiere qui produit les Fievres dont il eſt queſtion, dépend plutôt de l'importance des parties qu'elle attaque, que de quelques vices extraordinaires. C'eſt ce qu'il y a d'admirable dans la machine corps humain qui rend ſes maladies ſi étonnantes ; le merveilleux de la vie fait celui des ſymptômes, & de la vertu des remedes.

IV. Avec le ſecours de ce principe, nous allons découvrir que dans le fond c'eſt très-peu de choſe que la matiere qui produit nos Fievres Malignes, de quelque quantité de ſymptômes qu'elles ſoient accompagnées; mais que la délicateſſe de notre machine eſt extrême, & qu'il ne faut trop ſouvent preſque rien pour la déconcerter, & ſouvent auſſi pour la rétablir. D'où vient que, pour guérir ces Fievres, il faut plus de méthode que de remedes ; & qu'au reſte, c'eſt particulierement dans l'habileté du Médecin, dans ſon attention pour choiſir le moment le plus favorable, & le remede le plus approprié, que conſiſte ce qu'il y a de plus admirable dans l'art de guérir. Mais parce

que l'étendue de ces Fievres eſt trop vaſte, & qu'il s'en trouve de caracteres ſi différens, qu'elles n'ont quaſi aucun rapport avec les autres ; pour nous conduire avec ordre dans leur examen, nous en ferons un juſte diſcernement, & nous les partagerons en diverſes claſſes afin de les conſidérer en détail.

V. Elles ſe peuvent toutes réduire à deux eſpeces ; les unes ſont étrangeres, les autres domeſtiques ; c'eſt-à-dire, que celles-là naiſſent d'une cauſe éloignée qui ſe gliſſe dans nos veines, & que celles-ci y ſont engendrées.

VI. Quelques exhalaiſons échappées du fond de la terre, ſoit qu'on l'ait nouvellement remuée, ou qu'il s'y faſſe des efferveſcences nouvelles, qui les développent & les pouſſent ; des vents, qui nous apportent un air corrompu ; des tombeaux ouverts ; la pourriture des cadavres ; des aſtres mal-faiſans, qui nous frappent de leurs influences ; enfin d'autres choſes à peu près de cette nature, produiſent les Fievres Malignes étrangeres. Les unes attaquent la tête, les autres les entrailles, celles-ci

la maſſe du ſang, celles-là les eſprits. Il y en a qui ſemblent n'affecter que les perſonnes, ou d'un certain âge, ou d'un certain tempérament, ou de l'un ou de l'autre ſexe; & d'autres qui ne font aucun choix. Quelques-unes ne regnent que pendant une certaine conſtitution des ſaiſons, & paſſent du moment qu'elles changent. Alors pour les arrêter, il ne faut que quelques pluies, quelques vents nouveaux. Quelques autres, plus malignes, ne ſont bornées, s'il faut ainſi dire, que par l'étendue des choſes qu'elles trouvent à moiſſonner. Nos hiſtoires ſont pleines de ces funeſtes accidens. Cependant on peut dire que, lorſque c'eſt des aſtres qu'ils partent immédiatement, & que Dieu juſtement irrité ſemble les tirer des tréſors de ſa colere, ils ſont beaucoup plus rares, que lorſqu'ils naiſſent de la combinaiſon des événemens naturels. Sa divine miſéricorde l'emporte toujours ſur la ſévérité de ſa juſtice; & le pécheur entend plus fréquemment la voix qui le rappelle, que le bruit qui le menace.

VII. D'ailleurs, c'eſt que pour des

événemens ſi nouveaux, il faut, ou ſuſpendre pour quelques momens, ou changer entierement l'ordre des choſes: ils n'arrivent que par miracles. L'homme fait, & placé, comme il eſt, dans l'univers, je veux dire, dans l'état de ſa plus parfaite ſanté, eſt mis comme en équilibre avec le reſte de la nature. Il trouve dans la force, & la ſolidité de ſa compoſition, de quoi ſoutenir tout ſe qui ſe paſſe au-dehors; ou plutôt, tant de puiſſances qui l'environnent ſe trouvent à ſon égard ſi tempérées par mille & mille ſortes de moyens particuliers, qu'elles ne ſervent qu'à ſon utilité. Si le ſoleil eſt chaud & brûlant, ſi les autres aſtres ont d'autres influences, il trouve dans lui de quoi en ſoutenir les atteintes. Il a comme ſon propre poids, qui les balance. Mais la vie à ſes termes de durée, comme de force; &, du moment qu'elle commence à dégénérer, peu à peu cet équilibre ſe rompt; l'homme cede, la nature prend le deſſus, parce qu'il faut qu'enfin elle briſe ſon vaiſſeau.

VIII. Il n'en eſt pas de même de ces autres Fievres Malignes, que nous

appellons domeſtiques, qui naiſſent dans nos entrailles, & deſquelles nous avons particulierement deſſein de diſcourir; elles arrivent par des moyens ſi naturels qu'il eſt étonnant qu'elles ne ſe rendent pas plus fréquentes. Mais, peut-être, & je le croirois aſſez volontiers, que beaucoup d'autres Fievres, que nous croyons d'un caractere différent, ſont de la même eſpece, & n'en paroiſſent d'abord diſtinguées, que parce qu'elles en ſont ſeulement comme des eſſais, ou des ébauches plus ou moins travaillées. Je mettrois de ce nombre toutes les Fievres tierces & doubles-tierces qui arrivent comme elles dans l'été & dans l'autômne, ou même qui les devancent dès le printems. Elles ont tant de diſpoſitions à dégénérer dans leur eſpece, qu'il n'eſt rien de plus ordinaire que de voir, par exemple, une Fievre qui n'étoit que tierce d'abord, devenir double-tierce continue, & prendre vers le ſix & le ſeptiéme jour le caractere d'une vraie malignité. Mêmes excrémens, mêmes ſymptômes, mêmes moyens pour les guérir; en un mot, il n'y a de diffé-

rence que dans le détail des premiers accidens.

IX. La cauſe de ces Fievres Malignes s'engendre donc dans nos entrailles ; elle s'y recelle, s'y cache, juſqu'à ce qu'un moment favorable lui donne occaſion de ſe développer. Alors, en s'épanouiſſant, s'il faut ainſi dire, & ſe répandant, elle occupe les premieres voies, pénetre dans les veines, corrompt la maſſe des humeurs, infecte les eſprits, trouble enfin & déconcerte toute l'économie de ces diverſes puiſſances, dont les juſtes rapports, & comme l'harmonie, font la force & la vigueur de la ſanté ; les parties ſolides en ſouffrent même de funeſtes atteintes : enfin elles entament & corrompent tout ce qu'elles touchent ; enſorte que toute la machine du corps humain en eſt bien-tôt renverſée, & la vie & la chaleur abſolument éteintes.

X. On diſtingue ces Fievres par le nombre & par les diverſes meſures de ces accidens. Les unes ſont plus longues, les autres plus courtes ; celles-ci ſont accompagnées de plus de

ſymptômes, celles-là en ont moins ; quelques-unes affectent le cerveau, quelques autres reſtent concentrées dans les entrailles ; ſans néanmoins que ces variétés ſuppoſent de différence eſſentielle, leur cauſe agiſſant diverſement ſuivant la qualité de ſes différens véhicules, ou à proportion qu'elle eſt plus ou moins fixe ou volatile, ou plus ou moins mêlée avec les parties ſulphureuſes, qui ſont détachées de la maſſe du ſang. Car c'eſt particulierement la partie ſaline qui produit ces déſordres. Elle eſt comme la baſe qui lie & affermit le tiſſu des humeurs ; &, quoique moins abondante que la partie aqueuſe, & peut-être que l'huileuſe ou ſulphurée, elle les ſurpaſſe tellement l'une & l'autre par l'excellence de ſes qualités, qu'elle décide abſolument de leur état, & leur donne comme le ton dans cette harmonie de puiſſances, où elles doivent être pour la conſervation de la vie.

XI. C'eſt en effet toujours cette précieuſe partie qu'on accuſe, mais rarement du vice dont elle eſt coupable. Quelques Auteurs prétendent qu'-

elle péche par une acidité extraordinaire. Ils la croient trop fixe, & lui donnent pour qualité principale celle de coaguler le ſang, de le ſuſpendre, & de l'arrêter même dans le cerveau; d'où elle fait naître, diſent-ils, des douleurs de tête, & pluſieurs autres ſymptômes, qui ſe terminent enfin par des inflammation & des abſçès. Mais l'expérience s'accorde mal avec leur ſyſtême; & il eſt facile de démonrrer que, tout au contraire, ce vice dépend plutôt d'une acrimonie trop ouverte, trop poreuſe, trop alkaline, qui découpe, fond, & diſſout la maſſe des humeurs; brouille & confond ſouvent, même ſans retour, toutes leurs parties, & fait que ces Fievres dépendent plutôt d'un ſang trop diſſout, & d'une trop grande confuſion de toutes ſes parties que de leur trop forte coagulation; & que ce qui conſtitue leur plus funeſte malignité vient de l'impoſſibilité qu'il y a de détruire l'acrimonie lorſqu'elle eſt une fois répandue dans les humeurs, ou de reparer dans le cerveau les déſordres qu'elle y a produits.

XII. Ainſi c'eſt particulierement

dans l'excès de cette acrimonie que consiste l'essence des Fievres Malignes qui causent aujourd'hui de si grands ravages dans le Royaume. D'abord elles ne m'ont pas semblé fort différentes de celles qui avoient contume d'arriver dans l'été. Elles ont produit tout de même des pourpres très-variés, & en petite quantité, dans l'Anjou particulierement, où l'on croit qu'elles ont causé moins de désordres que dans les autres Provinces ; mais par la suite leurs accidens se sont beaucoup multipliés, & elles sont devenues bien plus malignes. Aussi est-ce moins à ces marques superficielles qu'on les connoît, qu'à l'extrême foiblesse, à l'accablement général de toutes les forces, aux mauvaises qualités du pouls, enfin à la cruelle douleur de tête, qui augmente de jour en jour. Ces accidens leur donnent un nouveau caractere. Et, comme ils paroissent produits par un principe scorbutique très-malin, on les distingue par son nom ; &, à la différence des autres fiévres, on les nomme Fievres Malignes Scorbutiques.

XIII. Leurs commencens sont as-

ſez bruſques. C'eſt d'abord avec des maux de cœur, quelques vomiſſemens, ou un flux de ventre peu abondant, mais de matieres bilieuſes très-diſſoutes, fort corrompues, quelquefois accompagnées de vers. Aux premiers mouvemens de la matiere, la tête devient peſante, douloureuſe; dans quelques uns, avec une inſomnie très-laborieuſe; & dans quelques autres, avec une extrême accablement, & comme un ſommeil léthargique. Le pouls eſt petit, mou, fréquent, ſouvent inégal & intermittent; quelquefois il ſe durcit, & devient vîte & ſerré. Alors la douleur de tête eſt extrême, les forces ſont entierement épuiſées, la langue eſt noire & ſéche; vous diriez quelquefois que l'émail des dents ſeroit calciné; les yeux ſont éteints & ne ſouffrent le jour qu'avec peine; la peau ſe ternit, devient d'un jaunâtre plombé, & ſouvent marqué de taches pourprées; enfin le délire ſuccede, & ne finit que par une funeſte léthargie.

XIV. Ainſi ces Fievres ſont mortelles, & leur malignité eſt d'autant plus grande, qu'elle attaque d'abord le principe

principe de la vie. C'eſt dans le cerveau qu'il réſide ; &, lorſquelle s'eſt une fois concentrée dans cette partie, il eſt quaſi impoſſible de l'en dégager.

XV. Je crois ſa matiere plus maligne, je veux dire, plus puiſſante en mauvaiſe qualité, qu'abondante. Et cependant on a remarqué, que les cordiaux & les plus excellens elixirs réuſſiſſoient moins que les émétiques & les laxatifs. Les ſaignées n'ont eu que rarement de bons effets ; encore les a-t-il fallu faire dès le commencement de la maladie, & plutôt du pied que du bras.

XVI. C'eſt dans l'eſtomac & dans les entrailles que la matiere de ces Fievres s'engendre. Tant de dégoûts, de naufées, de vomiſſemens, & de flux de ventre, qui accompagnent leurs premiers accès, & qui ne diminuent que par l'augmentation de la Fievre & de la douleur de tête, & des autres accidens, ſont des preuves convaincantes du deſordre & de la confuſion qui regne dans les premieres voies. Outre

qu'on pourroit ajouter comme une vé
rité conſtante, qu'en général toutes le
maladies nées de la dépravation des hu
meurs n'ont pas d'autre origine. Le vic
de l'eſtomac fait toujours celui des hu
meurs ; & le meilleur moyen de con
ſerver ſa ſanté, eſt de l'entretenir ne
& vigoureux.

XVII. Il y a de l'apparence qu
cette matiere a été long-tems à s'enger
drer ; car, bien qu'on ſe ſente bruſque
ment frappé ; que la douleur de tête
le plus cruel & le plus funeſte ſymptô
me de ces Fievres, devienne très-vio
lente en peu d'heures ; enfin qu'il n
faille quelquefois qu'un jour pour jet
ter le malade dans une extrême déca
dence ; la qualité des humeurs qu'o
accuſe, & ces vers ſi grands, ſi gros
ſi bien nourris, prouvent que tout ce
la ne vient que du prompt dévelop
pement d'un levain fort rempli de ma
lignité.

XVIII. Ces vers ſont des temoin
qu'on ne ſcauroit recuſer ; ils naiſſen
de la corruption. Elle a du être grande
& depuis long-tems amaſſée, pour le
avoir ſi bien entretenus. D'ailleurs, i

faut qu'elle leur fourniſſe pour habiter un limon proportionné à leur grandeur & à leur nombre. Diroit-on, qu'ils poſoient à nud ſur les membranes de l'eſtomac & des entrailles? elles ſont trop délicates, & trop ſenſibles, pour n'en pas reſſentir juſqu'aux moindres impreſſions, & ç'auroit été à tous les momens de la vie les mêmes douleurs qu'on reſſent lorſqu'ils ſortent de leur nid, & qu'ils agiſſent ſur elles.

CHAPITRE II.

De la cauſe des Fievres Malignes en général, & en particulier, de celles de cette année.

I. CE ſeroit trop haſarder que d'aſſurer comme à l'avanture, & ſans preuves démonſtratives, que la cauſes de ces Fievres eſt, ou acide, ou alkali, puiſqu'il y a une ſi grande différence entre l'un & l'autre, & que tout le choix de leurs remedes, toute

leur cure, tout leur pronoſtic, rou
lent ſur cette déciſion. J'avoue qu'i
n'eſt rien de ſi équivoque que ces pre
miers effets ſur leſquels on prétend f
fonder, ſur tout lorſqu'ils arrivent dan
une machine auſſi compoſée que l
corps humain. Mais, comme la natur
n'agit jamais que ſur des principes cer
tains, il n'eſt queſtion que de l'étudie
plus à fond dans toutes ſes démarches
Ce qui ſe refuſe d'abord, eſt accordé
la fin; & l'on a l'avantage d'acquéri
dans cette recherche une érudition aſſe
étendue pour devenir certaine. Je com
mence ce Chapitre par cette regle
pour faire voir combien il étoit impor
tant que nous allaſſions auſſi loin qu
nous ſommes allé chercher en quo
préciſement conſiſte la cauſe de ce
Fievres. 1°. Nous prétendons qu'ell
s'engendre dans nos entrailles par de
accidens qui échapent ſi naturellement
& même d'une maniere ſi néceſſaire e
quelque façon, qu'il eſt étonnant qu'el
les ne ſoient pas plus fréquentes. 2°
Nous croyons que, bien loin d'être
comme on le voudroit penſer, l'ou
vrage de quelques jours, elle emploi

des saisons entieres à se produire, & à se perfectionner, jusqu'à ce qu'elle soit en état d'agir, & d'exciter ses symptômes. 3°. Enfin nous jugeons qu'elle est de l'espece des âcres & des alkali, plutôt que des acides ; & qu'au lieu de coaguler, d'épaissir, & de fixer, c'est en découpant, & en dissolvant, qu'elle exécute ses désordres. Tout cela engage à des examens fort étendus : mais nous les ferons le plus succintement qu'il nous sera possible, sans néanmoins rien laisser à desirer touchant des instructions si importantes ; outre qu'il ne peut être que fort curieux d'examiner la nature sur des détails aussi intéressans.

II. Pour comprendre donc comment s'engendre cette cause, & quel est son véritable caractere, il faut premierement sçavoir qu'en général la dissolution des alimens, & la préparation des humeurs, qui consiste dans l'entiere décomposition de la substance des choses que nous mangeons, & le choix de leurs parties les plus conformes à notre tempérament, ne se fait qu'à mesure que des levains très-appropriés, &

une chaleur convenable, ouvrent, pénétrent, lâchent, & diſſolvent les nœuds, le tiſſu, dont leur ſubſtance eſt formée. Car on doit ſçavoir qu'en général toutes les choſes capables de compoſition ou de diſſolution, comme qui diroit de génération, & de corruption, paſſent d'une conſiſtence plus ou moins acide, ou ſalée, qu'elles acquerent en naiſſant, & en ſe perfectionnant, à une autre plus ou moins alkaline ou poreuſe, à meſure qu'elles s'uſent, & dégénerent; comme qui diroit d'une conſiſtence pleine, parfaite, à qui rien ne manque, à une vuide & défectueuſe. Voilà le grand principe ſur lequel roulent tous les événemens naturels; & qu'il eſt par conſéquent d'une importance extrême de bien méditer. Ses variétés s'étendent juſqu'à l'infini. Les acides commencent & ſont également infinis dans leurs combinaiſons; &, comme ils ne ſont que la premiere ébauche de la maturité des choſes, dont les diverſes conſiſtences doivent égaler le nombre, c'eſt une ſuite néceſſaire, qu'il y ait autant de ſortes de ſalés, qu'il y a de ſortes d'acides, & qu'enſuite il

s'en produiſe un pareil nombre d'âcres, ou d'akalis différens, à meſure que les choſes dégénerent, & ſe corrompent.

III. Le ſel acide eſt celui qui contient une plus grande quantité de ce ſel principe, qui fait la force, la ſolidité, & la principale conſiſtence des choſes. C'eſt par ſon moyen, compoſé qu'il eſt de pointes ſolides, fines, & déliées, que les atômes, où les autres principes des corps, ſont liés & affermis dans leur tiſſu. En s'y engageant il les aſſujettit comme feroient mille & mille petits clouds. Sa baſe ordinaire, ou plutôt la matiere dans laquelle il s'engage plus volontiers, eſt aqueuſe ; il l'épaiſſit en s'alliant avec elle, la coagule, la glace, s'il faut ainſi dire, & la durcit dans cette conſiſtence, que nous connoiſſons, par exemple, à ces ſubſtances vitrioliques, marines, & nitreuſes, qui ſont comme les trois genres de ce qu'il y a de compoſitions dans l'univers.

IV. La chaleur du ſoleil, qui agit extérieurement, & celle qui eſt propre aux individus de chaque eſpece, j'en-

tens leur chaleur naturelle, & comme leur ame, ou leur principe ſeminal, travaillent de concert à cet aſſortiment de principes, & leur donnent la conſiſtence & la forme que chaque choſe doit avoir. Mais parce que l'une & l'autre n'agiſſent qu'à la maniere des automates, & d'une maniere générale, il leur arrive qu'après avoir ainſi diſpoſé le tiſſu de ces choſes en les chargeant de ces ſels acides, autant qu'elles en peuvent contenir juſqu'à leur entiere maturité, peu à peu elles les en retranchent par la continuation de leurs mouvemens. Vous diriez de ces torrens, qui, après avoir formé dans leurs lits de groſſes maſſes de cailloux & du limon qu'ils dérobent aux campagnes, les diſſolvent, & les entraînent à la fin, lorſqu'ils n'ont plus rien à y ajouter.

V. Alors les pointes les plus volatiles, & les plus ſuperficielles, ſe diſſipent les premieres, les autres ſont ébranlées, & ſe dégagent à la fin. Ce qu'elles compoſoient de plein, d'uni de ſalé, s'ouvre, devient poreux, inégal, âcre, amer, urineux. La chaîne

du

du tiſſu ſe briſe. Ces ſels vicieux dominent à leur tour ; &, comme au lieu d'épaiſſir & d'affermir les choſes, ils les rarefient, les diſſolvent, les découpent, plus ils ſe développent & ſe multiplient, plus tout le compoſé devient ruineux, & ſe détruit. Ainſi les choſes paſſent du regne des acides à celui des alkalis, ou de la génération à la corruption ; & après avoir reçu dans ce paſſage, également abſolu pour toutes, ces divers dégrés de conſiſtence, qui les rendent ou plus compactes, ou plus rarefiées, ou plus fixes, ou plus volatiles, ou plus douces & balſamiques, ou plus corroſives, ou urineuſes, & qui donnent lieu à toutes leurs différentes propriétés ; peu à peu elles les perdent par un détail à peu près égal de dépravations inſenſibles.

VI. Ce n'eſt pas ſeulement dans les matieres que la nature travaille à découvert qu'on obſerve ces procédés généraux ; ils arrivent à toutes celles que les arts manient & mettent en œuvre ; enſorte que, ſoit que nous décompoſions les choſes dans nos laboratoires par les voies lentes, ou promptes de

la fermentation, ou de la calcination elles paſſent également de l'acide à l'alkali, mais en des tems fort inégaux & avec des dégrés de fixité ou de volatilité fort différens. Ce changement leur arrive même par des loix ſi abſolues, que, ſuivant que dans une même maſſe il ſe trouve des parties les unes plus & les autres moins pénétrées par l'activité de la chaleur, celles-là deviennent plus alkalines, pendant que les autres demeurent plus entieres & plus ſalées.

VII. Ainſi dans nos entrailles, la diſſolution des alimens n'eſt pas exécutée d'une autre maniere. Même matiere, mêmes agens, mêmes deſſeins de la nature, qui a beſoin de ce qui reſte de plus entier pour la réparation des humeurs, & des parties ſolides, & de ce qui l'eſt moins, pour en compoſer ſes levains ou diſſolvans.

VIII. Nous mangeons nos alimens dans leur maturité, c'eſt-à-dire, pleins & remplis de ce ſel ſalé & parfait qui lie & affermit dans leur tiſſu tout ce qui contribue à la perfection de leur eſpece. Nous les découpons & broyons

ans la bouche. Nous les digérons dans eſtomac, & dans les entrailles. Par onſéquent c'eſt-là qu'ils dégénerent; ue leur ſubſtance ſe décompoſe; que eurs ſels s'alkaliſent & deviennent poeux; mais non pas tous juſqu'aux mênes dégrés; parce que les diſſolvans, & la chaleur naturelle n'agiſſent pas ur tous avec une pareille activité.

IX. Mais quoi! diront aujourd'hui, ans doute, ces réformateurs de l'Etiologie moderne; quoi des fermens, des evains, des diſſolvans dans le corps humain! S'ils avoieut autant étudié la Chimie que les Méchaniques, & que, d'un génie aſſez étendu pour ne rien diminuer d'une ſcience en faveur d'une autre, ils euſſent conſidéré comment le corps humain eſt une machine compoſée, & établie également ſur l'un & l'autre ſyſtême; bien loin d'attribuer aux ſolides ce qui ne convient qu'aux liqueurs, ils en auroient fait entr'elles un juſte partage; convenant que tout ce qui appartient aux liquides eſt pleinement du reſſort de la Chimie; comme ce qui eſt des ſolides, convient uniquemement aux Méchaniques.

X. Cependant il faut avouer que les fauſſes idées idées que l'on a données jusqu'ici de la nature des levains, & de leur maniere d'agir, ont beaucoup contribué à leur erreur. Ils ont cru, ſur la foi d'autrui, qu'ils devoient être d'un caractere abſolument contraire aux corps qu'ils diſſolvent; que ce n'eſt que par les voies ou de la fermentation, ou tout au moins de l'efferveſcence, qu'ils agiſſent; enfin, que ce ne ſont de leur part, qu'atteintes & combats violens. En effet, d'où auroient pu venir dans le corps humain, & comment ſe ſeroient pu multiplier en autant d'eſpeces, & ſe partager dans autant de réduits différens, ces levains, s'ils avoient exiſté, tels qu'on les propoſe? Rien ne s'y trouve que ce qui s'y eſt gliſſé par les premieres entrées. Ce n'eſt qu'après les premiers examens de la digeſtion de l'eſtomac & des entrailles que les liqueurs penetrent dans les veines, & ces digeſtions leur impriment un caractere conforme au tempérament général. Enſorte que l'on pourroit conſidérer ces liqueurs, renfermées dans les vaiſſeaux, comme les di

vers rameaux d'un même tronc qui a ſes racines dans l'eſtomac, & comme ſes feuilles & ſes fruits dans les chairs, ou le tiſſu des parties ſolides. Ainſi point de parties ſi étranges, & par conſéquent nuls levains d'une qualité ſi oppoſée, & tels qu'on les a juſqu'ici prétendu établir.

XI. Lorſqu'on examine de plus près la nature, on découvre que ce n'eſt qu'à l'occaſion de ces matieres dégénérées, dont l'acrimonie eſt extrême, que les diſſolvans ſont produits, & que toute leur action ne ſe fait qu'à meſure que, peu à peu gliſſées dans le ſein des matieres plus entieres, elles découpent & diſſolvent leurs principes, abſorbent & détachent les acides qui en affermiſſoient le tiſſu. C'eſt comme ſi, pour renverſer un bâtiment, on arrachoit toutes les chevilles qui lient & affermiſſent la charpente dans les mortoiſes; toute la chaux qui unit les pierres; enfin tout ce qui aſſujettit & fait la liaiſon des autres parties. Car je parle ici d'une diſſolution parfaite, qui décompoſe les choſes, qui déſunit & ſépare leurs principes, après en avoir

premierement relâché & dénoué les nœuds ; & non pas de cette autre ſorte de diſſolution, qui briſe ſeulement le volume, & le réduit en parcelles inſenſibles, ſans aucunement changer le caractere de ſa ſubſtance.

XII. Ainſi pour diſſoudre, nulle violence, nulle fermentation de la part de ces levains que nous ſuppoſons à de ſi juſtes titres dans le corps humain ; ils s'uniſſent & ſe mêlent ſans effort avec les liqueurs, pénétrent dans leur ſubſtances, ſe lient à ce qu'elles ont de plus fixe & de plus ſolide, le découpent, le fondent, le réſolvent ; &, bien loin d'être d'une eſpece étrangere, ils ne ſont que la même choſe déja diſſoute & dégénérée. C'eſt ainſi que les Boulangers ne réſervent pour levain qu'une partie de leur pâte, qu'ils laiſſent fermenter de plus en plus, afin d'en accelerer la diſſolution. Les Braſſeurs de bierre font tout de même avec leur levure ; & les Diſtillateurs d'eau-de-vie, avec la lie & les repaſſes de leur vin. Car les arts n'agiſſent qu'à l'imitation de la nature, ou plutôt ne ſont que la nature même conduite &

dirigée par le moyen des hommes, ſans toutefois rien altérer de ſon ſyſtême général.

XIII. Il nous étoit important d'entamer cette grande queſtion, puiſque nous verrons bien-tôt que c'eſt particulierement de l'abondance de ces matieres âcres & dégénérées, qui ſe développent dans le fond de l'eſtomac, & des entrailles, que nos Fievres Malignes ſont produites. Mais, pour en avoir encore une idée plus parfaite, & trouver lieu de propoſer dans un plus beau jour notre ſyſtême de la cauſe & de la cure de ces Fievres, examinons les raiſons de ce beſoin ſi fréquent, & ſi abſolu, que nous avons des alimens.

XIV. On croit qu'il ſe fait dans notre corps une ſi grande diſſipation de ſa ſubſtance, qu'à moins d'une réparation auſſi fréquente qu'eſt le beſoin que nous avons de la nourriture, il ne pourroit être conſervé : mais il ne faut qu'un peu d'attention pour connoître qu'un corps vivant ne fait pas les mêmes pertes qu'un corps qui ne l'eſt point. L'ame eſt le plus ſolide des liens.

D'où vient que s'il n'étoit queſtion de tant d'alimens, dont nous avons effectivement beſoin, que pour la réparation de nos parties, elles ſe feroit à bien moins de frais. Mais il s'agit de la maſſe du ſang. C'eſt un amas de liqueurs toujours en mouvement, ou en fermentation, & qu'une chaleur naturelle altere & diſſout, dont par conſéquent elle ouvre, diſſout, & alkaliſe les ſels.

XV. Les rendre tels, c'eſt leur dérober ce qu'ils ont de plus doux, & de plus balſamique: c'eſt les rendre corroſifs, & en faire de puiſſans diſſolvans. Les autres parties de ces liqueurs ſe diſſolvent à leurs manieres, prenant de leur côté des conſiſtences qui ne ſont pas moins dégénérées, & contraires à l'état qu'elles doivent naturellement conſerver. Ainſi elles deviendroient trop volatiles, trop ſpiritueuſes; car elles ont pour le devenir toutes les qualités néceſſaires. Ce ne ſont que ſels, que ſouffres, & que ſéroſités: mais elles doivent reſter aux termes d'une qualité huileuſe, & balſamique. Il faut au ſang certains dégrés de conſiſtence, & d'épaiſſeur, comm

de poids & de quantité ; au-deſſus, ou au deſſous deſquels il eſt toujours défectueux. Il l'a donc fallu fréquemment rafraîchir par le mélange d'une continuelle nourriture, dont les parties groſſieres, crues, & peſantes, à l'égard des ſiennes, les épaiſiſſent en s'uniſſant avec elles, & les *réincrudent* même, s'il faut ainſi dire. C'eſt comme le balancier dans une pendule, qui par ſon poids tempére, & prolonge en durée, la trop impétueuſe violence d'un mouvement qui ne dureroit que très-peu.

XVI. Ainſi ſe produiſent les âcres dans la maſſe du ſang, & tout concourt à leur production. D'où vient qu'un des plus grands ſoins de la nature eſt d'en prévenir les qualités exceſſives, & la trop grande abondance. Cependant, comme un politique habile fait ſouvent ſervir à l'utilité de de l'Etat les génies les plus mal intentionnés en les y ramenant par mille moyens détournés, elle profite des qualités de ces ſels dégénérés avant que de s'en défaire abſolument ; elle s'en ſert à diſſoudre les alimens, & ils deviennent, à proportion de leurs

différens dégrés d'acrimonie, les divers diſſolvans qu'elle emploie dans toutes les digeſtions.

XVII. C'eſt pour cela qu'à meſure qu'ils ſe développent dans les veines, ils rencontrent ſur leur route mille ſortes de glandes préparées à les recevoir, & appropriées à leurs différentes conſiſtences. Ils s'y épanchent, s'y cantonnent, & deviennent ainſi tous les divers fermens que quelques Auteurs ont nommés avec ſi peu de fondement les *Follets* de la Médecine.

XVIII. Il n'y a donc plus de raiſon pour douter de l'exiſtence de ces fermens, & de leur véritable qualité. Les regles inconteſtables de l'analyſe des choſes démontrent également l'un & l'autre ; car de même que dans nos fourneaux, qui ſont les plus fideles interpretes des myſteres de la nature, nous voyons qu'il n'eſt point de ſel ſi fixe, ſi acide, & ſi ſalé, qui ne dégénere par le feu dans un âcre plus ou moins poreux & corroſif, nos humeurs n'ont rien de ſi entier, & de ſi balſamique, qui ne contracte tout de même une forte acrimonie : enſorte, par

exemple, que, de même que le ſel marin, qui garantiſſoit de la corruption toutes ſortes de chairs, devient leur plus puiſſant corrupteur, du moment que de ſalé qu'il étoit, il eſt devenu âcre par la calcination, le ſang, qui d'abord étoit propre à nourrir les parties, tant qu'il étoit doux, onctueux, balſamique, c'eſt-à-dire, que ſa ſalure pleine & parfaite étoit ſuffiſamment enveloppée par les parties liantes & rameuſes des ſouffres, devient leur diſſolvant, ſi-tôt qu'il a contracté une vicieuſe acrimonie.

Ce ſang chaud & bouillant, cette flamme liquide,
Cette ſource de vie, à ce coup homicide,
Dans ſon lit agité ne ſe peut repoſer,
Et conſume le champ qu'elle doit arroſer.

XIX. Ainſi il n'eſt pas étonnant qu'une production qui ſe fait par des voies ſi faciles, ſi naturelle, & que la nature prend elle-même tant de ſoin

à conduire, élude néanmoins souvent sa vigilance. Nous en discourons à présent d'une maniere figurée, pour nous épargner le détail des diverses méchaniques par lesquelles ces choses s'exécutent, puisque l'idée qu'elle nous inspire suffit à notre dessein. Car il consiste à faire voir dans la suite que la matiere de nos Fievres n'est pas composée d'une autre maniere. Cependant ajoutons encore à ce récit l'examen du tems qu'il a fallu employer pendant cette composition; il ne sera ni moins curieux, ni moins important que le premier.

CHAPITRE III.

Que les causes des Fievres Malignes sont long-tems à s'engendrer, & à se préparer, avant que d'être en état d'agir.

I. LE fréquent usage que nous faisons des alimens engage en quelque façon à croire qu'il ne faut pou

es préparer, que très-peu de tems ; & comme l'intervalle d'un repas à un autre, ou tout au plus d'un jour ou d'une nuit. On voit même les faiſons ſe ſucceder les unes aux autres, & produire une étonnante diverſité de fruits, ſans que l'on s'imagine pour cela qu'elles apportent quelque changement à une opération ſi prompte ; comme ſi elles ne convenoient qu'à la végétation des arbres, & des plantes, & que notre eſpece fût concertée ſur un ſyſtême tout différent.

II. Cependant il eſt à croire que de ſi grands événemens ne ſont pas bornés à une ſi petite partie de l'univers ; mais qu'ils regardent généralement les individus de toutes les eſpeces. On ſçait en effet que c'eſt pour tous qu'au printems les ſucs & les humeurs ſe rafraîchiſſent, ſe renouvellent ; qu'elles ſe façonnent, & ſe cuiſent dans l'été pour être miſes en œuvre dans l'autômne, & reſter l'hiver dans un état de conſiſtence.

III. On voit diverſes machines générales très-ingénieuſement préparées pour la conduite de ces opérations.

Les années ſont compoſées de quatre ſai-
ſons; les mois ſont concertés ſur le plan
des années; les jours ſont faits ſur le
modele des mois, c'eſt-à-dire, que cha-
cun d'eux eſt compoſé d'un commen-
cement frais & humide, d'un progrès
humide & chaud, d'un chaud qui deſ-
ſéche, & d'un ſec qui s'humecte, & ſe
réfroidit. Révolutions conduites en
grand par le ſoleil pendant le cours
de l'année; par la lune pendant l'eſpace
d'un mois; & les vingt-quatre heures
qui compoſent le jour naturel, par les
alternatives du jour & de la nuit, aux-
quelles préſident ſucceſſivement le ſo-
leil & la lune; enſorte que ces révo-
lutions ainſi liées les unes aux autres
forment, comme par autant d'anneaux,
une chaîne générale, qui lie & aſſu-
jettit à de communes loix tous les
êtres, & fait que chacun d'eux en ſon
particulier trouve à peu près les mêmes
événemens dans l'eſpace qui lui eſt li-
mité.

IV. Les animaux qu'on dit éphemeres, ont dans leur durée d'un jour comme leurs quatre ſaiſons. Ceux qui vivent davantage, jouiſſent des mê-

mes saisons dans leur mois. De façon que quelqu'âge qu'on vive, c'est toujours par les mêmes moyens. La longueur du tems ne fait que les répéter un plus grand nombre de fois. Tant il est vrai, que ces moyens sont absolument nécessaires à l'entretien de la vie, & que c'est ne connoître qu'à demi l'histoire du corps humain, que d'ignorer les besoins qu'il en a !

V. Mais à mesure que les humeurs reçoivent ainsi par le ministere des saisons divers dégrés de consistence, elles éxigent que la nourriture dont elles sont réparées, change aussi de caractere, pour être appropriée à leurs changemens. Leur trop constante uniformité y deviendroit un obstacle. Ainsi nos alimens du printems sont différens de ceux de l'été ; & ceux de l'automne, aussi bien que ceux de l'hiver, ont leurs qualités particulieres, mais distribuées avec tant d'économie & d'intelligence, que, quelques grandes que soient leurs variétés comparées entr'elles, nous n'y sommes que très-peu sensibles. Les teintes du clair obscur, où les nuances des couleurs ne sont

ni mieux liées, ni mieux entendues. I faut que la perte de certains fruits, & la nouveauté des autres, réveille notre goût & notre attention.

VI. Quoique ce soit ici entamer une matiere hors d'œuvre en quelque maniere, & que d'ailleurs je dois bientôt traiter à fond dans un essai d'anatomie, qui sera publié sous le titre de *l'Homme de Monsieur Hunauld*, que d'expliquer par quelle méchanique les faisons reglent ainsi, & déterminent ce qui se passe dans l'intérieur de notre machine; je le ferai en peu de mots, puisque ce détail peut contribuer beaucoup à l'éclaircissement de notre sujet. Pensez donc premierement que tout ce qu'il y a dans l'univers d'hommes, & d'autres animaux, errent sur la surface de la terre, comme autant de machines différentes, qui ont toutes pour agir, chacune dans leur particulier, leurs ressorts propres & individuels, & qui cependant sont toutes attachées comme autant de fruits aux branches d'un même tronc: elles en tirent la chaleur & la vie. Ce tronc est l'air que nous respirons. Il passe, & repasse

repaſſe ſans ceſſe par nos poulmons dans toute l'étendue de nos corps ; d'où il ſort par les iſſues de l'inſenſible tranſpiration ; formant ainſi du dedans au-dehors, & du dehors au-dedans, une circulation qui dure autant que la vie, & qui nous attache à l'univers comme les parties integrantes de ſa vaſte machine.

VII. Il ſe fait d'autres circulations dans notre intérieur ; telle eſt celle du ſang, qui du cœur va dans toutes les parties par les canaux des arteres ; d'où il revient au cœur par les veines. Telle eſt cette autre circulation de quelques humeurs, qui du centre du corps ſe portent à ſa circonférence, & de ſa circonférence au centre, par une ſorte de continuelle oſcillation qui répond aux alternatives du jour & de la nuit. Ces circulations, comme autant de roues engrainées les unes dans les autres, reçoivent leur premier mouvement de la premiere ; enſorte que c'eſt immédiatement de l'air que nous reſpirons que nous empruntons le principal aliment de notre vie. Tout ſimple qu'il paroît, il eſt fort compoſé ; & s'il nous étoit

permis de nous écarter plus long-tem
de notre principal objet, pour en faire
une exacte analyſe, nous verrion
comment il eſt capable de domine
aſſez puiſſamment ſur toutes nos hu
meurs, non-ſeulement pour leur don
ner, comme je viens de le dire, c
premier branle, qui meut, & agi
te leurs maſſes ; mais encore pou
leur procurer en détail de quoi entre
prendre, & pourſuivre leurs plus ſecret
tes fermentations.

VIII. Ainſi les ſaiſons deviennent par le miniſtere de l'air qu'elles reglent, & temperent, ou plutôt les divers tempéramens de l'air réglés, & déterminés par le gouvernement de aſtres qui préſident aux ſaiſons, deviennent, dis-je, le premier mobile de notre machine: & ce n'eſt que par cette longue ſuite d'opérations que nos humeurs acquierent leurs différens dégrés de perfection. Cependant il ſe fait tous les jours quelque emploi des ſucs nourriciers ; mais c'eſt de ceux qui ont été ſi long-tems à ſe préparer ; pendant que peu à peu les autres ſe cuiſent, s'exaltent, & ſe digerent. L'exceſſive acrimo

nie des ſucs fermentés eſt plus promptement émouſſée par l'emploi de la nouvelle nourriture ; parce que cette opération n'éxige que très-peu de préparations. Enfin, la ſéroſité, comme l'humeur la plus diſſipable, eſt tous les jours réparée, & à très-peu de frais ; ſuſceptible qu'elle eſt de ſi peu d'altérations avant que d'être miſe en œuvre.

IX. On convient donc que ſi ces événemens qu'on peut dire extérieurs, étoient les ſeuls que la nature exécute, ils n'exgiroient pas de ſi longs délais. Mais il s'agit encore de travailler à la réparation de cette prétieuſe liqueur, de ce baume, ou de ce principal aliment de la chaleur naturelle, qu'on appelle humide radical, & qui fait comme la baſe des humeurs. Il en faut tirer la matiere de ce qu'il y a de plus intérieur dans les alimens ; il la faut épurer, cuire, digérer, perfectionner ; en un mot lui donner cette conſiſtence qui approche le plus près de la perfection de celui que la nature nous a d'abord fourni. C'eſt pourquoi il convient d'établir comme un princi-

pe certain, que, pour l'entretien de no
tre vie, il ſe fait dans notre corp
deux opérations très-différentes, l'u
ne fort prompte, l'autre très-lente. E
pour ce ſujet, nos alimens ſont d'a
bord partagés en deux parties, don
l'une eſt employée ſur le champ, pen
dant que l'autre reçoit de longues pré
parations avant que d'être miſe en œu
vre.

X. Je ne dois à préſent approfondi
ni l'une ni l'autre. Cette nouvelle dé
couverte nous engageroit dans de tro
longues diſcuſſions, qui trouveront leu
place dans le traité d'Anatomie que j
pourrai bien tôt publier. Mais ce qu
nous devons conclure en général, qu
importe à notre deſſein, eſt qu'il ſe pré
pare dans nos entrailles différentes hu
meurs, qui exigent pour leur perfec
tion un détail de parties fort différen
de celui que nous propoſent nos A
natomiſtes anciens & modernes. Il leu
faut à chacune des laboratoires parti
culiers; elles y ſont préparées dans de
tems fort inégaux, & par des moyen
fort différens; &, ſoit qu'elles en for
tent, où qu'elles s'y diſtribuent, c'eſ

par autant de méchaniques distinguées ; d'où elles pénétrent en de communs réservoirs, où elles reçoivent enfin les impulsions, & les déterminations générales, qui entretiennent leur circulation.

XI. Comme il y a toujours dans cette admirable machine des humeurs actuellement préparées, & d'autres qui sont prêtes à l'être, je veux dire auxquelles il ne manque que très-peu de façon, & d'autres enfin qui ne sont qu'ébauchées, & d'autres toutes récentes, l'ouvrage subsiste, comme s'il étoit complet. On ne s'apperçoit ni de son commencement, ni de sa fin. Ce cours si égal de préparations uniformes fournit pour la vie comme un tissu très-uni ; & il est de cette méchanique à peu près comme de celle d'une Pendule, où le perpétuel circuit des roues, & le recommencement assidu des mêmes mouvemens, forme une longue succession de forces & de puissances, qui semblent n'être que d'une seule piéce.

XII. Concluons désormais de tout cela que, comme à chaque préparation

que reçoivent ainſi en détail les humeurs, il s'en dégage un récrément, parce que ce n'eſt qu'en diſſolvant, & en purifiant, que ces préparations s'exécutent ; il y a de ces récrémens qui ſe ſéparent tous les jours, & d'autres, qui exigent des intervalles plus étendus. Les uns ſont plus abondans & plus groſſiers ; les autres plus délicats & plus ſubtils. Ceux des premieres digeſtions ſont plus terreſtres. Ceux des ſecondes, ou des troiſiémes, le ſont moins à proportion. Enfin, à meſure qu'ils deviennent plus volatils, leurs vertus augmentent & ſe multiplient : mais par une méchanique très-ingénieuſe, il ſe fait de tels retours des uns ſur les autres, qu'ils temperent en ſe mêlant ce qu'ils ont, ou de trop groſſier, ou de trop volatil, ou de trop âcre, ou de trop ſulphureux, ou de trop aqueux ; & ainſi de leurs autres qualités. Les ſels trop exaltés ſont adoucis par les envelopes des ſouffres ; & les ſouffres d'une conſiſtence, ou trop huileuſe, ou trop étherée, ſont réduits à de juſtes qualités par le mélange des ſels.

XIII. Ainſi ſont engendrées tan

de ſortes de conſiſtences, bilieuſes, ou ſanguines, ou pituiteuſes; ces efflorescences ſi variées de la maſſe des humeurs, qui tranſpirent continellement par les iſſues toujours ouvertes des ſueurs, ou de l'inſenſible tranſpiration; ces urines chargées d'un ſel lixivieux; enfin tant d'autres excrémens où domine toujours la ſalure âcre, corroſive, urineuſe, enfin plus ou moins approchante des ſels ammoniacs.

XIV. La plûpart de ces récrémens ont leurs réſervoirs diſtingués, où ils ſe cantonnent, pour s'y cuire & s'y digérer, ou pour y recevoir les mélanges, avec leſquels ils doivent ſe façonner en de nouvelles conſiſtences. Mais plus un ordre ſi régulier eſt compoſé, plus il ſe déconcerte aiſément; & la plus grande partie de nos maux n'a pour cauſe que ſes dérangemens. Peu à peu il ſe fait certains amas contre nature. Les parties les contiennent faute de les pouvoir écarter; & ces matieres, d'abord crues, indigeſtes, n'y font ancunes impreſſions ſenſibles, juſques à ce qu'ayant acquis par leur ſéjour des qualités nouvelles, comme d'être devenues

âcres, corrosives, elles irritent les lieux de leurs domiciles. Ce sont des ennemis domestiques qui se déclarent enfin; & les maladies, qu'ils produisent, & qu'on croiroit volontiers si soudaines, & si promptes, ont néanmoins des commencemens très-éloignés. Ainsi le Proverbe, *que les maladies viennent à cheval & s'en retournent à pied*, est fort souvent très-opposé à l'expérience. Leur cause est plus promptement emportée par les remedes, qu'elle n'a été à se produire. Mais renfermons-nous désormais dans l'examen de la cause de nos Fievres en particulier.

CHAPITRE IV.

Que c'est dans l'estomac, & dans les entrailles, que s'engendre la matiere des Fievres Malignes, & spécialement de celles d'aujourd'hui.

I. LE corps humain est construit de maniere, qu'outre une infinité de petites glandes, & de vaisseaux excretoires,

crétoires ; pour ſequeſtrer les récrécrémens des humeurs, à meſure qu'elles s'affinent, & ſe purifient, il y a différens reſervoirs communs, qui ſe communiqnent & aboutiſſent enfin dans les entrailles, qui ſont tout à la fois, & les receptacles généraux de tant de récrémens, & les premiers laboratoires de la digeſtion. Je ne ferai ici remarquer qu'en paſſant les avantages d'un ménagement ſi ingénieux. Ces récrémens, remplis qu'ils ſont d'une acrimonie très-diſſolvante, deviennent les premiers diſſolvants que la nature emploie à la diſſolution des alimens ; d'ailleurs, comme ils ſont caractériſés ſuivant les différentes qualités de chaque tempéramens, par divers mélanges plus ou moins ſubtils, aqueux, ſulphurés ; ils les impriment tellement dans les corps, qu'ils ſervent tout à la fois, & à les diſſoudre, & à déterminer le choix des principes qui en doivent être dégagés. Car du même morceau de pain dont le bilieux alimente ſa bile, le pituiteux nourrit ſa pituite, le ſanguin en répare ſon ſang, & le

mélancholique ſa mélancholie. Ce morceau, indifférent à chaque eſpece, contient en ſoi mille & mille parties, qu'elles ne ſont que choiſir & arranger ſuivant des combinaiſons qui s'étendent juſqu'à l'infini. Car ſi les hommes, dont la variété eſt incomprehenſible, en ſont par cette raiſon ſi avantageuſement réparés; il n'eſt point d'animaux ſur la terre qui n'en tirent les mêmes avantages, ſans qu'il en coûte le moindre changement, ou à leurs tempéramens, ou à leur inclinations. L'ours, le lion, le tigre, en repaiſſent leur férocité, comme le lapin, & le liévre font leurs craintes, & leurs mélancholies.

II. Comme il n'arrive aucune maladie d'une maniere néceſſaire, mais qu'elles ſont toutes au contraire autant d'événemens hors d'œuvre échapés à la trop vaſte combinaiſon des mouvemens naturels, ce ne peut être que par une exacte obſervation de ces mouvemens qu'on peut découvtir ce qu'elles ont de plus intérieur & de plus caché. Jamais la nature ne ſe dément; & elle fait toujours regner dans les maladies, même les plus irrégulieres, un

ordre conſtant & abſolu. Ainſi c'eſt parce que la plus grande partie des récrémens de la maſſe des humeurs diſtille dans les entrailles, où d'ailleurs il ſe trouve une ſorte de limon, que ces entrailles produiſent d'un récrément qui leur eſt naturel, & d'un reſte plus ou moins conſidérable de la maſſe de nos alimens après leur diſſolution, qu'il s'en produit un mélange d'un caractere tout nouveau, lorſqu'à l'occaſion de quelques cauſes ſupérieures, ces diſtillations récrémenticieuſes ont contracté dans les veines une trop violente acrimonie, & qu'elles trouvent dans les entrailles des matieres également dégénérées. Ce qu'il y a de plus épais, & de plus groſſier, abſorbe, lie, empâte, ce qu'il y a de plus liquide, & de plus délicat; il s'en forme une maſſe, qui, ſuivant le tems & les diſpoſitions naturelles, s'affaiſſe, & ſe colle comme un enduit dans le fond de l'eſtomac, & des entrailles, ou s'extravaſe en ſe mêlant avec les matieres qui ſe digerent, & produit ainſi ces flux de ventre critiques, que l'on doit plutôt regarder comme d'heu-

reuſes décharges que fait la nature de ce qui l'embarraſſe, que comme de véritables maladies.

III. L'événement des ſaiſons ne contribue pas médiocrement à ces productions. Souvenons-nous donc de ce que nous diſions tantôt de leur empire, & des moyens par leſquels elles l'exercent. Elles font par leurs changement que ces diſtillations naturelles des humeurs dans l'eſtomac, & que ces autres matieres contre nature qui s'y trouvent, prennent le long de l'année des caracteres différens. Au printems, elles ſont plus aqueuſes & plus abondantes; elles ont dans l'été une conſiſtence plus liée, plus ſulphureuſe, plus épaiſſe; leurs ſels s'ouvrent & deviennent plus âcres, plus urineux; la continuation des chaleurs acheve de les développer dans l'automne, & rend leur limon moins fluide; enfin, aux approches de l'hiver, ce limon commence à ſe diſſoudre, & à devenir, par le mélange des matieres nouvelles, moins ardent, & moins corroſif. Nos goûts, & nos alimens changent tout de même. Au printems, nous les aimons plus

ſolides, & plus chauds, que dans l'été ; où les petits fruits, les légumes naiſſans, les plantes tendres, & délicates, les chairs toutes nouvelles, & pleines de ſucs rafraîchiſſans, tempérent l'acrimonie des diſſolvans trop exaltés. Tout cela continue, & ſe meſure avec les qualités de l'automne. Ses fruits plus ſolides, & moins ſucculens, répondent à ſa chaleur & à ſa ſéchereſſe. Ils ſont plus ſolides encore pour l'hiver, qui, en s'humectant peu à peu, vient tout fondre & réfroidir. Alors nous rebuterions les fruits de l'été ; comme dans l'été nous trouverions inſipides & peu délicats, ceux qui nous ragoutent durant l'hiver.

IV. Heureux les hommes qui, toujours inſenſibles à de ſi grands changemens, ne ſe trouvent jamais que comme d'une ſeule piéce ! Au contraire, quelles diſgraces dans la vie lorſqu'avec des humeurs, s'il faut ainſi dire, moins ductiles, & qui ne ſe peuvent aſſujettir à l'empire des ſaiſons, on en reſſent toutes les atteintes par mille ſortes de combats intérieurs ! Conſerver dans l'été, ou dans l'automne, les

crudités du printems, ou ſe trouver dans l'hiver auec la même chaleur que dans l'été, c'eſt être véritablement malade. Il eſt des hommes à l'égard des ſaiſons, comme des peuples de divers climats : c'eſt pour cela qu'il n'eſt point de ſi dangereux voyages que ceux qui ſe font par des tranſports rapides en des pays fort oppoſés.

V. C'eſt un grand malheur dans la pratique de la Médecine, que nous ne puiſſions avoir des ephemerides aſſez préciſes de ce qui ſe paſſe en nous de la part des ſaiſons, & de nos tempéramens, pour en établir des regles ſûres. Nous ne ſommes tout au plus ſuſceptibles que des grands événemens. Les autres échapent à notre attention. Ainſi, ſans prétendre beaucoup particulariſer les choſes, nous pouvons conclure en général que c'eſt par les erreurs du printems qu'on devient ordinairement malade dans l'été, comme dans l'automne, ou dans l'hiver, on ſouffre à cauſe des ſaiſons qui ont précédé; j'entens de ces maladies ſpontanées qui ſe contractent peu à peu, & nullement de ces autres qui naiſſent ſur

le champ, comme à l'occaſion d'un exercice trop violent, d'une trop forte, & trop aſſidue contention d'eſprit, d'une débauche, & de quelques autres événemens de cette eſpece. Encore peut-on dire qu'ils auroient ſouvent moins d'effet s'ils ne trouvoient pas de favorables diſpoſitions dans la dépravation du ſujet. Il ne faut qu'un peu de vent pour abattre un fruit quand il eſt mur, quoiqu'il eût auparavant réſiſté à de violens orages.

VI. Ainſi ſe font, & ſe concentrent, dans nos entrailles les amas de ce qu'il y a dans le ſang de trop âcre, & de trop corroſif, amas qui s'incorporent & ſe lient avec le limon qu'ils y trouvent affaiſſé, & collé comme un enduit dans le fond de leurs membranes. Il en eſt à peu près de ce limon, comme de cette craſſe tartareuſe, qui, ſe détachant peu à peu des meilleurs vins, ſe précipite au fond des bouteilles, & s'y colle couche ſur couche. Pour l'en détacher, il faut du ſable, ou de la chaux vive avec de l'eau. Des déterſifs moins âcres ſeroient inutiles, & ne feroient que gliſſer deſ-

ſus. Mais ſi-tôt que la ſaiſon de l'effervescence des ſeves de la vigne commence à agir, vous voyez qu'inſenſiblement ces croutes vineuſes s'humectent, ſe rarefient, ſe diſſolvent & ſe réuniſſent enfin au vin, dont elles étoient ſorties.

VII. On ne ſçauroit déterminer au juſte le tems où ces matieres âcres commencent à ſe dégager de la maſſe des humeurs; mais il y a de l'apparence que c'eſt peu à peu, particuliérement dans ces perſonnes, dont nous avons vu cette année un ſi grand nombre d'attaquées dans le ſein même de la plus parfaite ſanté. D'où il faut conclurre qu'on porte ſouvent ſans les connoître comme les ſemences des plus grandes maladies, & qu'elles ſont long-tems inconnues avant que de ſe manifeſter.

VIII. Au reſte, on peut dire que de tels amas ſe font par des moyens ſi naturels, qu'on les prendroit volontiers plutôt pour des ſuites néceſſaires de la conformation des entrailles, & de leurs opérations, que comme des événemens extraordinaires. De-

là néanmoins je ne voudrois pas conclure que leurs effets ſe doivent toujours reſſembler. Ils produiſent dans certains malades ces cours de ventre périodiques ; dans quelqu'autres ces nauſées, ces vomiſſemens, qui les fatiguent quelquefois à jeun ; ceux-ci ont des coliques avec des ſalivations importunes ; ceux là des flux d'urine abondans, ou des ſueurs nocturnes ; quelquefois la Fievre précede ces criſes, & en devient comme la *promotrice*, & doit paſſer plutôt pour un effort que fait la nature en ſe délivrant de ce qui l'incommode, que pour une véritable maladie.

IX. C'eſt particulierement dans les ſaiſons de l'été & de l'automne que ces ſortes de mouvemens critiques deviennent plus fréquens. Alors les matieres ſont plus abondantes, & dans les paroxyſmes ou mouvemens de leur exaltation. D'ailleurs, la nature eſt plus vigoureuſe, & plus puiſſamment ſecondée par l'activité des ſaiſons. A quoi l'on pourroit encore ajouter que les hommes s'occupent à de plus violens exercices ; & qu'enfin la terre, qui

ſe découvre par la récolte des moiſſons, remplit l'air d'un atmoſphere plus groſſier.

X. En effet, c'eſt alors que les Fievres éphémeres, continues, tierces, & doubles tierces, les Fievres inflammatoires, & les putrides, enfin les Fievres pourprées & malignes de toutes les eſpeces, ſe rendent plus commnnes, & ſouvent plus dangereuſes. Pour peu qu'on les examine toutes en détail, & qu'on en faſſe de juſtes comparaiſons, on découvrira tant de rapport entre leurs cauſes, qu'elles ne ſembleront diſtinguées que par les divers dégrés de l'acrimonie qui conſtitue leur eſſence. Je ne prétens rien dire de cent incidens ſuperficiels que tout le monde connoît, & dont il ſeroit ici inutile de faire un triſte détail; mais quelle preuve plus convainquante pourrois-je donner de cette vérité que la révolution qui ſe fait ſi régulierement de toutes ces fievres, dans les ſaiſons de l'été & de l'automne? En a-t-on vu quelques années exemptes; &, ſi elles ne ſe manifeſtent pas toutes d'une même façon, ne le ſont-elles pas d'une

autre ? Les cruelles dyſenteries des années précédentes, peuvent paſſer pour des productions de la même nature. Dans un Traité particulier des dyſenteries, j'ai démontré comment elles naiſſent d'un âcre corroſif volatil ſulphuré, qui cauſe dans les membranes des inteſtins des fluxions éryſipelateuſes (*a*). Ainſi, ſuivant que cet âcre s'allie ou avec les parties huileuſes du ſang, ou avec ſa ſéroſité, ou ſuivant qu'il eſt, comme je l'ai dit, plus fixe ou plus volatil, enfin plus ou moins enveloppé, il ſuſcite mille différens ſymptômes. Prothée prenoit moins de formes, & ſes métamorphoſes étoient moins étonnantes.

XI. Mais quoi ? dira-t-on ſans doute, ſeroit-il poſſible qu'un limon, d'abord ſuppoſé ſi doux, ſi indolent, pût inſenſiblement contracter par le ſeul ſéjour qu'il fait dans les entrailles, de ſi funeſtes qualités; ou que ces qualités puſſent être tellement cachées, qu'à ſe ſe développer dans peu d'heures, elles devinſſent capables de produire de ſi

(*a*) Ce Traité ſera rendu inceſſament public chez le même Libraire.

grands effets ? Car, je le dois répéte
ici, ce ſont les hommes les plus forts
les plus vigoureux, qui ont péri plu
promptement ; ſur-tout dans ces pre
miers tems du regne de ces Fievres
où leur caractere n'étoit pas encore
ſuffiſamment connu. Vous auriez di
que la mort en faiſoit un choix tou
particulier, pendant qu'elle négligeoi
mille perſonnes délicates & mal habi
tuées. Cette obſervation eſt importan
te. Car ce qu'elle m'a ſemblé avoir d
plus étonnant eſt préciſément ce qui
davantage contribué à m'en faire dé
couvrir la cauſe. En effet plus le
hommes ſont d'un âge parfait, & d'u
tempérament robuſte & vigoureux
plus la chaleur dont il ſont animés e
active & puiſſante. De-là leurs humeur
contractent une ſalure plus dominante
plus âcre, plus corroſive ; & le limo
de leurs entrailles devient plus épai
& plus gluant. Par conſéquent l'un &
l'autre doivent agir avec plus de for
ce, c'eſt-à-dire, d'une maniere plus diſſo
vante, & plus maligne dans le momen
de leur diſſolution.

XII. Il en eſt de ces amas ainſi re
celés dans les réduits les plus ſecre

e de nos entrailles à peu près com-
e des fruits. D'abord terreſtres &
ns ſuc, peu à peu ils s'abreuvent
'une ſeve abondante, s'étendent, ſe
refient, & acquierent avec une ſub-
ance légere & délicate un ſuc déli-
eux à meſure que la chaleur les meu-
t, & les perfectionne. Car ſoit qu'il
agiſſe de notre ſanté ou de nos ma-
dies, la nature agit toujours d'une
aniere égale. La différence du ſuc-
ès ne vient que de ce que nos inté-
ts particuliers ne s'accordent pas
ujours avec ſes loix générales. Sans
eſſe elle paſſe de la crudité des ma-
eres à leur maturité, & de-là à leur cor-
ption. Elle fermente indifféremment
s humeurs louables, & les vicieuſes.
'où il réſulte qu'avec un bon tem-
érament on ſe porte bien, & qu'avec
n mauvais on eſt malade, ou valétu-
inaire.

XIII. De même donc que chaque
aiſons de l'année a, comme par privile-
e, le pouvoir de remuer ſes ſujets
articuliers; & que, par exemple, dans
e tems que la vigne entre en fleur les
ins s'agittent dans les caves les plus

profondes, & s'y fermentent, ſans qu
les matieres d'une autre eſpece ſoie
le moins agitées; il arrive dans n
entrailles que, ſuivant les rapports qu
les matieres vicieuſes qu'elles contie
nent ont avec les ſaiſons, elles ſe r
refient, s'exaltent, bouillonnent,
que par l'irrégularité ou de leurs ag
tations, ou de celles qu'elles produ
ſent dans nos humeurs, elles ſuſcite
différentes maladies. S'enflent-t-elles
ſe rarefiant outre meſure dans le fo
de l'eſtomac; & leurs ſels exaltés q
s'échapent, & ſe diſſipent, en piquo
tent-ils les membranes; elles produiſe
des nauſées importunes, des vomiſſ
mens, & des flux de ventre. Ou bi
ces matieres ſe précipitent-elles da
les entrailles, ou entrent-elles en pa
tie dans les veines; ce ſont des Fi
vres avec des cours de ventre; do
le ſort répond toujours aux qualit
des forces avec leſquelles la nature
ſoutient, ou les mélanges, ou les év
cuations.

XIV. Nos Fievres Malignes n'a
rivent ainſi qu'à la maniere des fau
ſes criſes: car lorſque la nature ma

que de forces pour en ſoutenir les mouvemens, elle cede à la mauvaiſe qualité des matieres. Mais examinons déſormais plus en détail le caractere de ces matieres ; &, après avoir diſcouru en général de celles qui conviennent à toutes les Fievres pourprées, obſervons celles des Fievres Malignes de cette année.

CHAPITRE V.

De la cauſe des Fievres *Malignes de cette année* 1710, *& de l'eſpece de ſcorbut qui en a augmenté la malignité.*

I. LA cauſe des Fievres Malignes de cette année n'eſt différente de celle des autres Fievres, que parce qu'elle s'eſt trouvée plus âcre, plus urineuſe, plus corroſive ; qu'elle a davantage diſſout les humeurs ; enfin, qu'à l'occaſion de cette diſſolution extraordinaire, elle les a miſes dans une plus grande confuſion, & même trop

ſouvent porté ſes atteintes juſques da
la ſubſtance du cerveau ; d'où nous
vons jugé qu'elles avoient un cara
tere ſcorbutique. Diſons donc en paſſa
quelque choſe du ſcorbut.

II. Nous n'en avons point enco
de juſte définition. Les Auteurs q
en ont traité l'ont plutôt décrit q
défini. Etonnés de la diverſité de ſe
ſymptômes, autant que de leur gra
deur, ils ſe ſont imaginés qu'il y avo
dans ſa cauſe quelque choſe d'auſſi va
rié & d'auſſi myſtérieux. C'eſt pou
quoi, après lui avoir donné les nom
d'hydre à ſept têtes, de Prothée, &
l'avoir fait tantôt acide, tantôt alka
li, & quelquefois l'un & l'autre tou
à la fois ; ils ont laiſſé le Lecteur dan
l'étonnement, & le malade ſans ſe
cours.

III. Je n'en dois ici parler qu'e
paſſant, & d'une maniere générale, par
ce que jai deſſein d'en diſcourir à fond
lorſque je ferai l'hiſtoire des humeurs
Car le ſcorbut eſt un de ces vices gé
néraux, où elles tombent le plus faci
lement. Il conſiſte préciſément dan
cette dépravation de la ſalure du ſang
qui

qui, de salée volatile qu'elle étoit naturellement, dégénere peu à peu dans un âcre fixe corrosif, & quasi de la nature de l'huile de tartre *par défaillance*. Alors, comme je l'ai d'abord expliqué, elle dissout, découpe, brise, & déchire les nœuds qu'elle avoit formés. C'est dans les veines comme un cautere fondu, qui corrompt toutes les humeurs.

IV. Voulez-vous avoir une idée juste d'un effet si funeste? Versez sur du sang à l'instant répandu dans un vaisseau tenu chaud comme les chairs, de l'huile de tartre faite par défaillance; vous verrez comment il s'y fait premierement un départ d'une grande partie de sa sérosité; secondement un épaississement de ses parties sulphureuses, & salines, qui, en se dissolvant, prennent une consistence de limon d'une couleur aussi plombée & livide qu'elle étoit rouge auparavant. Mais il faut observer que, si vous ne versez que peu de cette huile, le sang restera seulement dissout; & que ce n'est que son abondance qui le sophistique ainsi; surtout quand le tartre est devenu plus fixe

par la violence, & la longueur de l
calcination. Les âcres volatils n'y cau
ſent pas de ſi grands changemens. Auſ
ſi obſerve-t-on que le ſcorbut eſt d'au
tant plus funeſte que ſa cauſe en dé
générant eſt devenue plus fixe : & o
a obſervé dans le cours de nos Fie
vres Malignes, que celles qui en parti
cipoient davantage affectoient le cer
veau avec plus de violence, & réſi
toient plus puiſſamment à toutes ſorte
de remedes.

V. Il ne faut qu'une once de ſel d
tartre bien calciné pour corrompre u
ne barrique du plus excellent vin. E
ce qu'eſt au vin, cette corruption qu
le rend pouſſé par la trop grande exa
tation de ſa ſalure devenue trop âcr
& trop diſſolvante, eſt ſcorbut dans l
ſang.

VI. On n'a pas obſervé dans le com
mencement du regne de nos Fievres de
caracteres auſſi évidens de leur mélang
ſcorbutique, qu'elles en ont fait voi
dans la ſuite. Ils ſe manifeſtent tous le
jours de plus en plus ; & à meſure qu
nous avançons dans l'autômne, ils de
viennent encore plus évidens par l'ex

cès de leur acrimonie. C'eſt que dans l'été les matieres étoient plus diſſoutes, plus enveloppées par ces ſouffres délicats, qui en émouſſoient l'acrimonie, & qui ſe ſont peu à peu diſſipés.

VII. On a même obſervé, que dans les lieux où les Fievres ont moins régné, les fluxions ſcorbutiques ſont devenues plus fréquentes. Elles occupoient les gencives, le fond de la gorge, tout le pharynx, & quelquefois avec tant de malignité qu'après y avoir produit dans peu d'heures des ulceres ſans nombre, le malade, qui ne pouvoit avaler, tomboit dans une extrême défaillance, & mouroit quaſi ſans aucune apparence de Fievre. On peut croire que par une ſorte de mouvement critique la nature ayant fait ſur ces parties le dépôt des matieres qui auroient cauſé dans les veines une Fievre violente, & de grandes douleurs dans la tête, ſubſtituoit un plus grand mal à un autre. Quelquefois auſſi ce mal eſt devenu moins fâcheux, lorſque l'on a trouvé des ſujets aſſez robuſtes pour ſoutenir les ſaignées aux veines jugulaires, & les fortes purga-

tions qu'il falloit faire pour évacuer ces dépôts.

VIII. Je crois que l'analogie de la ſalure ſalivaire avec celle qui étoit alors dégénérée donnoit occaſion à ces fluxions. Quelles autres raiſons auroient pu les déterminer à choiſir ainſi les glandes ſalivaires, & toute l'étendue des chairs, & des membranes, où elles ſont diſperſées ? Diroit-on qu'étant les émonctoires naturels du cerveau il s'en déchargeoit ſur elles ? Non, car il n'a paru dans aucune de ces Fievres que le cerveau, une fois abreuvé, ait eu aſſez de force pour s'en dégager, & en décharger le dépôt dans quelques autres parties. Jamais les criſes n'ont été ſi rares.

IX. Pour en comprendre la raiſon, il faut ſçavoir que le propre des âcres, tels que nous les ſuppoſons diſſouts dans les humeurs, eſt de ſe fondre dans la moindre humidité, & que, lorſqu'ils ſont diſſouts, il eſt quaſi impoſſible de les en ſéparer. Il eſt plus aiſé de les détruire. Le linge ou le papier, une fois abreuvés d'huile de tartre, ne ſechent jamais, ou, s'ils le font dans les

grandes chaleurs ; à la moindre humidité de l'air, ils ſe r'humectent. Ainſi du moment que le cerveau, de toutes nos parties la plus humide, & du tiſſu le plus délicat, eſt une fois pénétré par ces ſortes de ſels, ils ſe lient, & s'uniſſent ſi fort dans ſa ſubſtance, que c'eſt ſans retour. Cet événement eſt la cauſe des plus funeſtes accidens de nos Fievres. Lui ſeul a produit ces léthargies, ces délires, ces douleurs de tête cruelles, enfin les tranſports au cerveau, que l'on n'a jamais pu ſurmonter.

X. Ainſi il y a bien de la différence entre ces ſortes de tranſports, & ceux qui arrivent dans les Fievres ordinaires. Il ne faut pour cauſer ces derniers, qu'une trop grande quantité de ſang qui s'éleve plus rapidement à la tête qu'il n'en revient ; les veines en ſont exceſſivement remplies ; toutes les membranes en ſont chargées, les ſinus que forme la dure mere ont peine à le contenir ; tout le cerveau eſt enflamé, ou bien il eſt rempli par les vapeurs qui s'élevent quelquefois des entrailles. Toutes ces choſes s'uniſſent à

ſa ſubſtance, ſans s'allier avec elle, &
la corrompre ; d'où vient qu'elles ce
dent aux premiers efforts que fait l
nature, & s'évacuent en cent différen
tes manieres. Souvent même il ne fau
qu'une ſaignée à la veine jugulaire, o
des ventouſes appliquées ſur les épau
les, ou enfin des lotions aux jambes a
vec la ſaignée du pied, pour tenir lie
de ces criſes. Mais ces ſecours ont ra
rement réuſſi dans nos Fievres Mali
gnes. Quelquefois à l'occaſion d'un ſai
gnement de nez, qui ſembloit devoi
ſoulager le malade, on à eſſaié d'e
ſuivre l'indication par l'ouverture d
la veine jugulaire ; le malade n'en re
cevoit aucun ſoulagement. Il s'en trou
voit même quelquefois plus affoibl
C'eſt que le ſaignement ; comme o
l'obſervera dans la ſuite, dépendoi
plutôt de l'extrême diſſolution du ſan
que de ſon abondance. En effet, on
vû très-rarement guérir ceux qui a
voient ſouffert de pareilles hémorrha
gies ; & l'expérience que j'en ai m
fait conclure comme un aphoriſme ce
tain que dans toutes les Fievres pour
prées, & de cette ſorte de maligni

qui naît d'un âcre trop diſſolvant, les hémorrhagies, de quelque nature qu'elles ſoient, ſont toujours, ou funeſtes, ou d'un très-dangereux pronoſtic. Par la même raiſon, les ſaignées réuſſiſſent mal. Auſſi n'en trouve-t-on quaſi jamais de juſtes indications dans le pouls du malade. Il eſt mou, petit, profond; vous le trouvez ſous une peau dure & ſeche, enveloppé de chairs molaſſes & ſans reſſort. Mauvais ſignes, ils annoncent la décadence du malade.

XI. On a obſervé dans pluſieurs maladies que, plus les hemorrhagies étoient conſidérables, plus ils étoient couverts de pourpre, & que ce pourpre étoit plus livide. Il doit paſſer pour une marque convainquante de l'extrême diſſolution du ſang. Car le pourpre n'eſt pas autre choſe qu'une infinité de petites équimoſes produites par des gouteletes de ſang extravaſé dans le tiſſu de la peau. Naturellement il n'y pénetre point; ſes canaux aboutiſſent à d'autres plus petits, où il n'y a que le ſuc nourricier, & la ſéroſité qui lui ſert de véhicule, qui puiſſent

pénétrer ; ſi ce n'eſt dans ces endroits coloriés de couleurs vermeilles, où quelques petits vaiſſeaux ſanguins ſont répandus, à peu-prés comme des laines de diverſes couleurs ſur un canevas. Mais quand il arrive que le ſang eſt trop diſſout, & par conſéquent trop chargé de l'âcre urineux qui l'a diſſout, ce n'eſt que difficilement qu'il ſe ſépare de la ſéroſité ; & ce qui y reſte, paſſant au-delà des vaiſſeaux, va juſques dans ceux de la peau ; où trouvant enfin des routes trop étroites, il s'arrête, & en briſe la plûpart, ou pour les trop étendre, ou parce qu'il les ronge, & les déchire, par l'acrimonie de ſes ſels. Alors il s'extravaſe aux environs, & produit la petite équimoſe, ou le pourpre.

XII. C'eſt par cette raiſon que l'on voit ſouvent un malade couvert de pourpre après une ſaignée. La liberté qu'elle procure au ſang ; le plus grand mêlange qu'elle occaſionne des matieres âcres & bilieuſes qui ſéjournent dans les entrailles, dans la maſſe des humeurs ; enfin la confuſion qu'elle augmente entre les diverſes parties de ces

humeurs

humeurs, ſont autant de raiſons de l'abondance, & ſouvent de la malignité de ce pourpre. Au reſte il en eſt, comme tout le monde ſçait, de différentes eſpeces. Il y en a de vermeil, de rouge, de violet, de livide, & de noir. Ces taches ſe font par les mêmes raiſons méchaniques; mais elles expriment diverſement par la variété de leurs teintes les différentes conſiſtences des diſſolvans qui les ont produites. Plus ces ſels ſont âcres & fixes, plus leur couleur eſt noire, ou livide. Leur malignité eſt auſſi plus grande, par les raiſons que j'ai déja expliquées; ou plutôt ce pourpre dénote une plus grande malignité. Car il n'eſt rien par lui-même. C'eſt l'effet d'une cauſe ſecrete, dont il ne fait qu'annoncer le mauvais caractere. D'où vient que c'eſt une erreur populaire, qu'il eſt bon de détruire en paſſant, de dire que le pourpre eſt ſorti des veines lorſqu'il paroît ſur la peau, & qu'il y rentre lorſqu'il diſparoît

XIII. De cette premiere erreur il en naît une autre. On prétend qu'il le faut faire ſortir avec les cordiaux,

& les élixirs; mais il eſt évident par ce que j'ai ci-devant expliqué, qu'on ne fait alors qu'en augmenter la malignité. On aiguiſe l'acrimonie des ſels. Car plus ces remedes précipitent la fermentation des humeurs, & plus il en développent la ſalure, & la font dégénérer. Cette précaution ne pourroit tout au plus avoir lieu que dans ces cas où la malignité peu abondante, feroit penſer que la ſalure légere, qui diſſout une petite partie du ſang, n'étant répandue que dans quelques portions de ſa ſéroſité, s'écarteroit dans le tiſſu de la peau; & que par le dépôt qu'elle y feroit, au moyen de toutes ces petites extravaſations, ou équimoſes purpurines, de tout ce qu'elle auroit de plus malin, elle éloigneroit de la maſſe ſang tout ce qui pourroit être contraire à ſa pureté. Mais alors le mal ſeroit peu conſidérable par lui-même; & la vigueur du tempérament auroit aſſez de force pour n'avoir beſoin d'aucun ſecours: tout eſt favorable aux petits maux pendant que les grands triomphent de tout.

XIV. J'approfondirois davantage

l'hiſtoire du Pourpre, ſi je n'étois pas obligé d'en faire un long détail dans le Traité du Scorbut. Il en eſt comme une légere ébauche ; & je puis dire, à ce ſujet, que ſi dans le cours de nos Fievres il n'a pas été auſſi abondamment répandu ſur la peau, qu'on l'a vu quelquefois dans des Fievres moins malignes ; c'eſt parce que le cerveau retenoit concentré dans dans ſa ſubſtance la meilleure partie de la ſalure qui l'auroit produit. Auſſi a-t-on obſervé que les malades qui ont péri le plus promptement, ont été tout d'un coup frappés d'une exceſſive douleur de tête ; qu'ils ſont tombés dans le délire dès le ſecond, ou le troiſiéme jour, & le lendemain en léthargie, ſans quaſi laiſſer voir de marques pourprées dans toute l'étendue de leur peau. C'eſt pour cela que je me ſuis rarement amuſé à conſulter ces taches. Au premier aſpect du malade, à ſon air accablé, à ſon pouls molaſſe, petit, languiſſant, à ſes chairs comme de laine, à ſa peau ſeche & aride, & à pluſieurs autres ſignes de cette eſpece, j'en découvrois à l'inſtant & la cauſe & l'effet.

XV. La Fievre ne m'a jamais pa
le plus violent ſymptôme. Quelqu
fois elle a commencé par des acc
très-réglés en tierce, & en doubl
tierce ; mais vers le troiſiéme ou
quatriéme jour, ſa malignité s'eſt d
clarée, & du moment qu'elle l'a é
il n'y a plus eu d'intermiſſion. La tête
rempliſſoit de plus en plus ; les dou
leurs devenoient plus violentes ; l'in
ſomnie plus laborieuſe ; ou bien c'étc
une douleur *orbe*, & comme d'ivreſſ
avec un ſommeil léthargique, que
malade ne pouvoit ſurmonter, & q
ne devenoit pas moins funeſte que l'in
ſomnie. Il y a de l'apparence qu'alo
les humeurs étoient plus aqueuſes qu
ſalées ; & qu'avec une ſorte de conſi
tence glaireuſe, & comme d'une gom
me adragant fondue, elle noyoit e
quelque façon les eſprits, ou les aſſu
jettiſſoit à la maniere des narcotiques
à meſure qu'elle inondoit le cerveau.

XVI. Au reſte, on peut dire qu
jamais Fievres Malignes, n'ont plu
régulierement conſervé l'ordre & l
qualité de leurs ſymptômes. C'eſt une
obſervation qui ne m'a pas médiocre

ment ſurpris. Elle eſt auſſi de l'illuſtre Monſieur Rabut, dont je ne dois jamais parler ſans éloge, & qui mérite par de ſi juſtes titres qu'on diſe de lui, comme d'Hippocrate, (*a*) *Homme pour ſon pays, d'un don très-précieux.* Néanmoins à l'occaſion de quelques tems froids & pluvieux, qui ſuccéderent aux chaleurs de l'été dans le commencement de l'autômne, on vit ſe joindre à ces Fiévres certaines eſpeces de fauſſes pleuréſies catarrheuſes : mais du moment que ces froids ont ceſſé, elles ont repris leur premiere conſtitution.

XVII. On a obſervé que les cours de ventre ont plus rarement accompagné ces Fievres à meſure qu'on s'eſt avancé dans l'été, & que les malades ont auſſi rendu moins de vers; mais que les douleurs de tête ſont devenues bien plus violentes, & que les forces ſe ſont plus promptement diſſipées. Les taches pourprées ont auſſi moins paru. Il s'eſt trouvé beaucoup de malades avec un ventre très-pareſſeux. Leurs urines, peu abondantes, avoient rarement quelques ſignes de co-

(a) *Pretioſſimi doni vir.*

ction. Elles étoient *verjutées*, & ſans ſédiment. Mais à meſure que les accidens diminuoient, elles ſe coloroient d'un jaune lixivieux, & dépoſoient un peu de limon *bricqueté*.

XVIII. Les ſueurs n'ont point paru dans les commencemens du regne de ces Fievres; le cours de ventre crud & de très-mauvaiſe odeur les empêchoit. Vers la fin de l'été, lorſque ces évacuations ſont devenues moins conſidérables, on a vu ſuer quelques malades; mais très-peu avec ſuccès. Au bout d'une couple de jours, les ſueurs cédoient à un nouveau cours de ventre, ou à quelque dépôt, qui ſembloit raſſembler dans un ſeul lieu tout ce qu'il y avoit de malin répandu dans les veines.

XIX. Ces dépôts deviennent très-communs, depuis que nous ſommes dans l'autômne. Ils occupent la baſe de la langue, les glandes ſublinguales, les amygdales, tout le pharynx, & laiſſant la reſpiration libre, empêchent quelquefois abſolument d'avaler. Souvent l'humeur eſt d'une telle acrimonie, qu'elle y produit cent petits ulceres;

ſouvent auſſi elle ne fait que gonfler beaucoup les parties, & les attendrir.

XX. Plus ces dépôts ſe ſont faits promptement, & moins le cerveau a été attaqué, & la maladie a été longue & dangereuſe. On a encore obſervé depuis la diminution des chaleurs qu'il ſe faiſoit à la décharge du cerveau certaines diſtillations catarrheuſes, qui tomboient tantôt dans la poitrine, & cauſoient avec une toux fréquente, & douloureuſe, quelque difficulté de reſpirer; & qui tantôt s'imphiltrant dans divers muſcles du thorax, produiſoient de fauſſes pleuréſies très-douloureuſes. C'étoit quelquefois par des douleurs errantes fort aiguës, & quelquefois par des points fixes, dont le malade ne pouvoit ſouffrir les élancemens qu'avec de grands cris. Cependant ſon pouls étoit toujours mou, foible, petit; ce qui faiſoit penſer que ces douleurs venoient plutôt par des humeurs flatueuſes, violemment rarefiées, que par quelques dépôts éryſipelateux ou inflammatoires, comme dans les pleuréſies ordinaires. On a auſſi obſervé,

mais beaucoup plus rarement, quelques péripneumonies du caractere de celles qu'on appelle péripneumonies d'hiver. Elles ſont toujours très-dangereuſes ; mais avec les principes ſcorbutiques que nous avons accuſés, elles deviennent quaſi toujours mortelles.

XXI. Dans le commencement du regne de ces Fievres, la plus grande partie de ceux qui mouroient devenoient après leur mort flagellés de couleurs livides, outre une infinité de taches pourprées répandues par tout leur corps. Ces couleurs occupoient particulierement les épaules, le dos, & les feſſes ; quelque fois leur viſage en étoit également marqué. Il leur ſortoit par le nez une abondante mucoſité verdâtre, & quelquefois puriforme. L'intérêt de connoître la cauſe & les principaux effets d'une ſi grande maladie, a fait entreprendre l'ouverture de ces effroyables cadavres ; &, à dire vrai, on avoit beſoin pour le faire, d'une violente paſſion de ſervir le Public. La mort, toujours terrible, & menaçante, devient dans ces ſujets mille fois plus à craindre. C'eſt

en braver toute la malignité; & porter intrépidement ſes mains dans ſon ſein, lorſqu'il eſt le plus empoiſonné.

XXII. Les découvertes qu'on y a faites n'ont pas été grandes; mais elles ont confirmé le ſentiment où l'on étoit d'abord que la malignité la plus terrible laiſſe moins voir ſes traces, que les autres maladies. Elle ne va quaſi pas au-delà du ſang, & des eſprits; & les parties ſolides n'en ſouffrent que rarement les atteintes. Ce qu'il y avoit dans celles-ci de plus oxtraordinaire, étoit que la ſubſtance du cerveau paroiſſoit beaucoup ramollie, que ſes ventricules étoient remplis d'une abondante mucoſité glaireuſe, & quelquefois puriforme; enfin, que les ſinus formés par la duremere étoient prodigieuſement tendus, & gonflés par l'abondance d'un ſang noir & groſſier, mais coulant comme celui des poiſſons. Au reſte, je n'ai vu aucuns abcès couler par le nez, aucun pus véritable. Mais le Public étonné par la mauvaiſe qualité des matieres, prend ſouvent pour pus ce qui n'en a qu'une très-légere apparence.

CHAPITRE VI.

De la Méthode & des Remedes néceſſaires à la guériſon des Fievres Malignes.

I. JAmais je n'ai vérifié tant de fois la vérité de ce fameux Aphoriſme d'Hippocrate, qui nous apprend que, *Le ſuccès eſt toujours heureux de l'évacuation des choſes qui pechent, & qui doivent être évacuées* (a). Il m'a ſervi comme de flambeau au milieu des ténébres de mille doutes, trop ſouvent d'une ſi difficile diſcuſſion, & j'avois beſoin pour me déterminer de toute ma confiance dans ce fameux Auteur, & des regles de ce bon ſens, ſur lequel il a fondé toutes ſes maximes; enfin de la néceſſité du tems qui me preſſoit. Il n'y en avoit point à perdre; & j'ai cent fois expérimenté que la promptitude du remede en augmentoit très-

(a) *Evacuatio, ſi qualis debet, fiat, conducit, & facile tolerant; ſin minus, contra fit.* Aph. 2. lib. 1.

conſidérablement le ſuccès.

II. C'étoit pour évacuer du fond de l'eſtomac l'amas des humeurs, d'abord qu'il commençoit à ſe rarefier, & à ſe diſſoudre. Les âcres lixivieux, dont il étoit chargé, le rendoient ſi coulant, ſi fluide, qu'il ſe répandoit quaſi à l'inſtant dans les veines. Hors de là, toute ſa malignité demeuroit ſans effet; mais, en ſe développant dans leur ſein, ils cauſoient la Fievre & le tranſport au cerveau.

III. Quelquefois la Fievre ſembloit prévenir cet épanchement, & ce n'étoit qu'à la ſuite de ſon premier accès que le vomiſſement, ou le cours de ventre, ou enfin, la douleur de tête, ſe manifeſtoient. Mais y il a bien de l'apparence qu'il falloit que déja quelque petite partie de ce funeſte levain fût développée du fond de l'eſtomac, & mêlée dans le ſang, pour en cauſer le déſordre. Rien ne ſe dérange ſans cauſe dans une machine ſi bien concertée. Peut-être auſſi qu'à l'occaſion de quelques travaux extraordinaires, ou de quelques irrégularités dans le régime de vivre, la Fievre occaſionnée ſuſcitoit

l'effervescence des matieres contenues dans les entrailles. C'est ainsi qu'il ne faut qu'une secousse legere pour abbatre un fruit quand il est mur. En effet nous avons vu des malades qui n'accusoient qu'un exercice un peu violent, une fatigue de quelques jours, des chaleurs incommodes, une légere débauche, enfin diverses choses qu'une disposition favorable surmonteroit sans effort; mais quit mettent en désordre tout ce qui se trouve mal disposé.

IV. Les malades qui d'abord ont beaucoup vomi,& dont le cours de ventre a été très-abondant, ont eu quelquefois moins de Fievre, & des douleurs de tête moins cruelles. Ainsi cette crise devenoit favorable, lorsqu'elle naissoit plutôt d'un effort de la nature que de l'irritation d'une matiere excessivement corrosive. Cette matiere l'a été en effet quelquefois si fort, que l'on pouvoit croire que la sortie des vers, & même leur mort, n'avoit pas d'autre cause; aussi a-t-on pris pour de mauvais signes l'évacuation de cette sorte de pourriture.

V. Les vers, nés de la corruption,

& qu'à ce ſujet un fameux Arabe appelle pourriture animée, exigent cependant des ſucs ſi doux, ſi balſamiques, qu'ils periſſent, ou qu'ils ſont chaſſés, dès qu'ils leur manquent. C'eſt pour cela que les meilleurs tempérammens en nourriſſent plus que les autres; & qu'ils ſont ſi fort ſucceptibles de la mauvaiſe qualité des humeurs, qu'ils n'en peuvent long-tems ſoutenir les atteintes. D'où vient qu'il eſt peu de ces grandes maladies produites par une entiere dépravation du tempérament, où l'on n'en voie ſortir. Ils meurent ſouvent dans les entrailles, & c'eſt toujours un mauvais ſigne par ces raiſons-là.

VI. Il n'étoit pas difficile de connoître quand les évacuations naiſſoient des efforts de la nature, ou de la mauvaiſe qualité des humeurs. Les Malades étoient promptement ſoulagés ou dans la derniere décadence. Car la matiere morbifique, devenant d'autant plus fluide, & coulante, qu'elle étoit plus conſidérablement chargée de ſels âcres & corroſifs, ſe gliſſoit dans les

veines alors encore plus abondammen
qu'elle ne ſortoit par les vomiſſ
ments & les ſelles.

VII. Pour en comprendre f
cilement la raiſon, il faudroit premi
rement avoir vu comment, pour re
dre certaines couleurs plus fluides
plus penétrantes, on ajoûte à leur di
ſolution quelque partie de fiel
bœuf ; & ſçavoir en ſecond lie
qu'un des principaux uſages de la bi
qui s'épanche dans nos entrailles, e
de produire le même effet dans
chyle. Elle lui donne une ſorte
liaiſon ; elle rend ſes parties plus cou
lantes, & plus fléxibles. L'amas morb
fique a toujours paru tenir beaucou
du caractere d'une bile corrompue. L
Malades n'ont pas vomi autre choſ
C'étoit comme une huile très-diſſout
& qui, par le moyen des âcres,
diſſolvoit très-aiſément dans l'eau ou
ferociſité.

VIII. En effet on a obſervé qu
meſure que le malade s'agitoit par le
violentes ſecouſſes du vomiſſement,
augmentoit & ſa fievre & ſa doule
de tête. C'eſt qu'alors il exprimoit plu

abondamment par les compreſſions des muſcles de l'abdomen, & par l'activité du mouvement periſtaltique des entrailles irritées, l'humeur vicieuſe, & corrompue dans les veines. Comme les entrailles n'en étoient pas moins enduites, que l'eſtomac, les ſelles & le vomiſſement alloient à leur commune décharge.

IX. Auſſi pour imiter ce procédé de la nature, on ſe hâtoit de procurer par un prompt vomiſſement une criſe ſalutaire. Et quand même on n'auroit pas eu pour garant de cette bonne conduite, la raiſon qui fait clairement connoître qu'aux maux de plenitude, il faut une évacuation; & que cette évacuation doit être préciſément de la matiere qui péche, & par les voies les plus courtes & les moyens les plus prompts; l'expérience des bons ſuccés l'auroit pleinement juſtifié.

X. Mais au contraire, lorſque, confondant l'eſpece des tranſports au cerveau de nos Fievres avec les tranſports ordinaires, on a cru qu'il falloit tirer du ſang du pied, on cauſoit du même coup deux grands

maux. En vuidant les veines, on po
poit plus abondamment des entraille
& l'on affoibliſſoit conſiderableme
le malade. Auſſi n'a-t-on quaſi poi
vu d'heureux ſuccés de ces ſaignée
& le malade qui les a pu ſouter
a-t-il eu beſoin de toute ſa forc
la douleur de tête n'a point diminu
la Fievre ne s'eſt point calmée ,
ce n'a été qu'après l'évacuation
l'eſtomac, & des ſelles, qu'il s'
ſenti ſoulagé.

XI. Les ſaignées du bras ont e
core été moins favorables ; parce qu'
les cauſoient moins de diverſion.
même on a vu rarement guérir ce
qui ont ſouffert dans les commenc
mens des hémorrhagies, ou par
bouche, ou par le nez, ou par les h
morrhoïdes. Elles ont été moins f
neſtes après les évacuations du ve
tre ; & l'on a ſaigné avec ſuccès que
ques malades que l'émétique & les l
xatifs avoient déſemplis.

XII. Souvent on a trouvé le m
lade ſi affoibli dès le premier jou
qu'au lieu de l'évacuer, on a c
qu'il ſeroit plus utile de le fortifier p

de bons cordiaux. Les confections d'hyacinthe & alkermes, l'élixir de de propriété, l'eau de canelle, celle de méliſſe ; enfin pluſieurs autres remedes à peu prés de cette eſpece, ont été employés ; mais ſans beaucoup de ſuccès. L'extrême décadence, en ſi peu de tems, marquoit un épanchement bien prompt, & fort abondant, d'une humeur très-maligne. Cette malignité même occaſionnoit, par les raiſons que j'ai expliquées tant de fois, & la promptitude, & l'abondance de cet épanchement. C'eſt pourquoi les cordiaux, qui ne ſervent qu'à l'aiguiſer, s'il faut ainſi dire, davantage, confirmoient le mal, au lieu de le guérir, augmentant par leur chaleur l'acrimonie, & la diſpoſition de la matiere.

XIII. Il s'en faiſoit tout à la fois deux effets bien différens. Car ces humeurs corrompues augmentoient la décadence du malade par leurs plus grande diſſolution ; pendant que ſes eſprits en étoient récréés & fortifiés ; mais pour peu de tems. Le cerveau, qui de moment en moment s'abreuvoit de plus en plus, les enveloppoit comme dans un nuage épais.

XIV. Figurez-vous une groſſe épon ge, dans laquelle il ſe filtre continuel lement une liqueur limonneuſe, ſan qu'il ſe dégage rien du limon qu'elle y laiſſe, vous aurez une image du cer veau, & de ce qui s'y paſſoit. Car à meſure que par le cours de la circula tion du ſang, celui qui dans les entrail les s'étoit chargé des humeurs corrom pues, pénétroit dans la ſubſtance du cerveau, il les y dépoſoit; la diſpoſi tion naturelle de cette partie la ren dant propre à la retenir concentrée dan ſes glandes. Et à meſure que le ſang s'en déchargeoit ainſi, & continuoi enſuite ſon cours, d'autre égalemen corrompu en venoit augmenter le dé pôt.

XV. Diroit-on pour cela, que le ſang péchoit ou en quantité, ou en qualité Non ſans doute; & par lui-même, i n'avoit jamais été plus ſain. Pourquo donc l'évacuer? il étoit bien plus na turel d'en retrancher l'humeur qui l corrompoit, & d'en intercepter promp tement le commerce.

XVI. Quoique les douleurs qui ac compagnent les maladies doivent paſſe

pour leur plus cruel ſymptôme ; il eſt d'un Médecin habile de n'en pas toujours conſidérer avec chagrin les Iles divers caracteres. Sans elles il ſeroit quelquefois fort embaraſſé. Jamais il ne devineroit le lieu de l'ennemi qu'il doit combattre. Elle ſont comme le cri de la nature, qui s'en plaint, & qui l'indique : ſouvent même elle le déſigne, & le décrit. En effet, la cruelle douleur de tête de nos malades, & ſon augmentation continuelle, apprenoient, & le dépôt des mauvaiſes humeurs dans le cerveau, & ſa continuelle augmentation. Enſorte que l'on jugeoit que ſans ceſſe, les entrailles ſe vuidoient, & que le cerveau ſe rempliſſoit.

XVII. Rarement on a vu ceder ces douleurs aux ſaignées. Au contraire, le ſaignement de nez les a ſouvent ſuivies. Les mal-habiles gens crioient, courage ; l'abondance y eſt encore, une ſeconde ſaignée fera mieux. Alors le pourpre livide & noir paroiſſoit ; le délire commençoit, la léthargie ſuccédoit enfin. Toujours des ſelles crues & très-puantes : & des urines *verjutées*, &

ſans odeur, comme celles des mourans.

XVIII. Le ſuccès de l'émétique étoit bien plus heureux. Combien de fois, pouſſé quaſi par le déſeſpoir, l'ai-je donné à des malades qui ſe plaignoient d'une douleur de tête ſi grande, que je craignois qu'aux moindres ſecouſſes du vomiſſement, ils n'en puſſent ſupporter la force! L'évacuation les guériſſoit. La douleur ceſſoit par la décharge de leur cerveau. Mais c'étoit dans les commencemens, & lorſque la ſubſtance du cerveau n'étoit encore que mouillée, s'il faut ainſi dire, & non pas intérieurement abreuvée par la malignité.

XIX. Je n'ai point obſervé de tems précis pour ce funeſte abreuvement. Il dépendoit particulierement de l'acrimonie, plus ou moins corroſive, de l'humeur, & de la qualité plus ou moins humide du cerveau.

XX. A ce ſujet, je dois faire obſerſerver, qu'il en eſt à peu prés des fibres de cette partie comme de ces plantes aquatiques, qui, bien que toutes d'eau en apparence, ont néanmoins une ſorte d'enduit très-leger, & im-

perceptible qui les rend impénétrables à l'eau, au milieu de laquelle on les trouve. Elle gliſſe deſſus. Cette fine fleur de vernis prévient toutes les eroſions que la ſalure qui les environne pourroit leur faire; & cette défenſe leur eſt d'autant plus abondamment donnée, qu'elles ont plus de force & plus de vigueur. Vous obſerverez à peu près la même choſe, mais moins manifeſte, dans les autres plantes des campagnes. Dans quelques-unes c'eſt comme une pouſſiere très-légere; dans quelques autres, ce ſont de petits poils, qui forment un velouté d'un pareil effet. Les plumes des oiſeaux, les écailles des poiſſons, en un mot, toutes les choſes expoſées aux atteintes de l'air & de l'eau ſont également munies contre l'acrimonie de leur ſalure. Le cerveau ne ſe défend donc de l'humilité qui l'abreuve, que par une méchanique à peu près égale; enſorte que plus il il en eſt fortifié, moins ces ſortes d'inondations l'entament, & le corrompent.

XXI. C'eſt pour cela qu'il y a eu des malades, qui au bout de huit &

dix jours, recevoient de l'émétique l
même bien que d'autres dès le pre
mier début de leur maladie; pendan
qu'on en voyoit qui dans le com
mencement même n'en étoient pa
guéris. Il leur reſtoit toujours une dou
leur aggravante, avec une ſorte de dé
lire, qui les fatiguoit, dès qu'on ceſ
ſoit, ou de les ſoutenir par quelque
interrogations, ou qu'on les laiſſoi
s'efforcer à prendre quelque ſom
meil.

XXII. Souvent auſſi l'émétique
trouvoit, ou des matieres ſi abondan
tes, ou ſi fortement attachées dans l
fond de l'eſtomac & des entrailles
qu'il n'emportoit que ce qui s'en diſ
ſolvoit peu à peu; en ſorte que de c
développement inſenſible, & du paſſa
ge qui s'en faiſoit dans la maſſe d
ſang, la maladie étoit à chaque mo
ment renouvellée. C'eſt pour cela
qu'après les premiers efforts de l'émé
tique, on joignoit l'uſage des laxatif
propres à fondre, & à découper c
qui reſtoit d'humeurs; à prévenir leu
fermentation par leurs parties embarraſ
ſantes, & tempérantes; enfin, à les en

traîner doucement par les ſelles.

XXIII. Ainſi on faiſoit à la fois deux choſes très-importantes. On prévenoit en *reincrudant*, s'il faut ainſi dire, les matieres, leur trop prompte exaltation; ce qui, à l'égard de ces Fievres, s'appelloit rafraichir : & à meſure qu'on aſſujettiſſoit ainſi ces matieres, on les entraînoit par les ſelles. Il y avoit toujours dans ces laxatifs des parties déterſives, qui, en ratiſſant legerement les entrailles, en détachoient, comme l'émétique avoit fait du fond de l'eſtomac, ce qu'il y avoit d'adherant. Et l'on s'en trouvoit ſi bien, que l'on en continuoit l'uſage pendant pluſieurs jours.

XXIV. Quelques-uns ont prétendu faire une choſe approchante par de grands breuvages de jus d'herbes & de ptiſanes, dans leſquelles ils diſſolvoient quelques grains de tartre émétique. Mais, outre que ces grands breuvages affoibliſſent trop les levains de l'eſtomac, ils en relâchent les fibres, & en éteignent la chaleur. C'eſt là ce que les malades appellent leur affadir le cœur, & leur ôter tout le goût, & l'appetit. D'ailleurs on tient les entrail-

les dans une telle agitation, que les matieres n'y ſont que remuées, ſans aucune évacuation ſuffiſante. Auſſi a-t-on obſervé que les malades ne laiſſoient pas pour cela de tomber dans les plus fâcheux accidens; ce qui n'eſt jamais arrivé, lorſque les matieres ont été abondamment, & promptement évacuées. Car enfin, elles ſeules ſont le mal; elles corrompent le ſang, infectent le cerveau, affoibliſſent les eſprits. Tant d'accidens ceſſent du moment que leur cauſe eſt enlevée; & il n'eſt point de voie plus courte que celle du vomiſſement.

XXV. Fortifier un eſtomac impur par les plus excellens élixirs, c'eſt ne faire que mettre en mouvement tout ce qui l'infecte. Ces précieuſes liqueurs agiſſent à la maniere des diſſolvants, qui rarefient & volatiliſent tout. Le ſoleil agit de même par ſa chaleur. Et comme il augmente les odeurs les plus agréables par une plus abondante rarefaction des ſels volatils huileux qui les produiſent; il multiplie tout ce que les cloaques ont de vapeurs puantes, & malignes. Auſſi obſervoit-on dans ces

ces Fievres, que la douleur de tête augmentoit à proportion qu'on échauffoit davantage le malade; & que le délire même en devenoit plus violent, & l'insomnie plus laborieuse.

XXVI. Mais comme, suivant l'usage de la Pharmacie ordinaire, on ne se sert pas des élixirs les plus actifs; & que les Apotiquaires n'ont ordinairement rien de plus que les confection d'hyacinthe, & alkermes, & l'élixir de propriété, avec les eaux de canelle & thériacale, on observoit que les potions que l'on en composoit de venoient plutôt laxatives que subdorifiques. C'est que toutes les substances *bolaires* & *crétacées*, qui entrent dans ces confitures arabesques, (j'appelle ainsi l'une & l'autre confection) sont plus absorbantes que dissolvantes; & qu'elles ne font que se précipiter en limon dans le fond de l'estomac, au lieu de rarefier les sucs. Les coraux, les yeux d'écrevisses, les fragmens précieux, sont bien dépouillés de vertus cordiales; &, si les autres drogues auxquelles on les associe ne leur faisoient honneur, il y a long-tems qu'ils se-

roient décriés ; merveilleux remedes pour les petits maux, & par conſéquent d'un grand uſages, lorſqu'on veut ne pas faire grand choſe.

XXVII. Ainſi l'émétique s'eſt trouvé le véritable ſpécifique contre ces maladies ; & je ne doute point qu'à l'avenir on ne l'emploie avec le même ſuccès dans toutes les Fievres de l'été, & de l'automne. On le préféroit d'abord aux purgatifs, parce que l'on a obſervé que dégageant plus promptement l'eſtomac, & par une voie plus abrégée, il prévenoit beaucoup d'épanchemens de l'humeur morbifique dans les veines, auxquels les laxatifs pouvoient d'abord donner lieu. Car, pour agir, ils doivent fondre, & diſſoudre beaucoup ce qu'ils purgent ; & c'en eſt aſſez pour occaſionner cet épanchement ; outre que n'agiſſant pas avec la même activité que l'émétique, ils n'emportent que ce qu'il y a de ſuperficiel, & de plus diſſout. Mais d'abord que l'eſtomac étoit bien déſempli, ils trouvoient excellemment leur place. Il n'y avoit plus à emporter que des reſtes bien préparés à l'évacua-

tion ; outre qu'en paſſant par les entrailles, il les évacuoient à leur tour, comme parties de leur compétence.

XXVIII. Ainſi déterminé à l'émétique, on ne s'eſt plus attaché qu'à choiſir le plus ſûr, & le moins mal faiſant. On les avoit éprouvé tous. On ſçavoit par expérience que l'ipecacuanha, ſi excellent lorſque les matieres ſont moins difficiles à diſſoudre, & à évacuer, n'agiſſoit que foiblement dans ces Fievres ; paſſant même plutôt par le bas que par le haut ; & quelquefois reſtant ſans effet, parce que ſon âcre volatil ſulphureux demeuroit abſorbé dans le limon qu'il ne pouvoit diſſoudre, & remuer.

XXIX. Le tartre émétique auroit mieux réuſſi ; mais on lui a préféré le vin émétique, parce qu'il agiſſoit mieux encore, & qu'on ſçavoit d'ailleurs que le premier eſt très-ſujet à de mauvais retours.

XXX. S'il eſt préparé avec la crême de tartre, il ne ſe diſſout que très-difficilement ; & ce n'eſt que dans l'eau bouillante, ou dans d'autres liqueurs aqueuſes également chaudes ; cedant ainſi plutôt à l'excès de la chaleur

qu'aux qualités de ſon véhicule. D'o vient qu'il ſe précipite dans le fond d l'eſtomac & des entrailles, où il s'at tache comme un puiſſant corroſif ; & produit, par les cruelles irritations qu'i cauſe, quelquefois des vomiſſemens & des ſels exceſſives, ſans même qu'i ſoit poſſible de les arrêter. J'avoue qu ces malheurs arrivent rarement. On le prévient par la diminution de la doſe mais n'eſt-ce pas aſſez qu'ils menacen pour inquiéter un Médecin ? On lu préfere donc le tartre ſoluble émétique & alors c'eſt un cautere diſſout, qu vous mettez dans l'eſtomac. D'ail leurs il eſt également comme l'autre chargé de ces pointes minérales, roi des, aigues, inflexibles, qui font tout le venin de l'antimoine. Il n'y a que des eſtomacs robuſtes & fortement en duits de glaires, & d'autres matieres viſqueuſes, & gluantes, qui n'en ſoient jamais bleſſés.

XXXI. Le vin émétique n'a aucun de ces défauts. La teinture minerale dont il eſt chargé eſt ſi légere, ſes a tômes ſont d'ailleurs ſi heureuſement tempérés par l'acide intérieur qui lie

les parties dont la liqueur du vin eſt compoſée ; enfin cette liqueur, par elle-même cordiale & fortifiante, aide ſi heureuſement l'eſtomac dans ſon action, qu'on ne peut trouver dans ce genre de remede plus accompli. On le tempere cependant encore très-ſouvent par le mélange de la manne, & du ſéné, ſelon que l'on veut qu'il agiſſe plus doucement, & qu'il ſe partage par le haut, & par le bas. Je pourois joindre à mes expériences celles de Monſieur le Doiſne, mon cher confrere, & l'ancien Médecin de l'Hôtel-Dieu de la ville d'Angers. Mais peut-être que les raiſons que je viens de donner prévaudront à toutes les autorités des adverſaires du vin émétique.

XXXII. Au reſte ce remede convient dans une infinité de maladies, ſans convenir au malade. Il ſeroit avantageux de déſemplir puiſſamment leur eſtomac, mais ils n'en peuvent ſoutenir l'opération. L'humeur morbifique, précipitée au fond de l'eſtomac, laiſſe ſes parois nuds, où l'émétique porte toujours quelques atteintes fâcheuſes. Mais cet inconvénient ne s'eſt rencon-

tré que rarement dans nos Fievres. Ca
de quelque délicateſſe qu'aient été le
perſonnes, il a paru que leur eſtomac é
toit ſi enveloppé dans toute ſon étendue
que l'émétique n'avoit jamais trop d'a
ction. Il eſt vrai qu'émouſſé par la mar
ne, il agiſſoit moins vivement. On doi
neanmoins excepter les enfans, auxquel
pour plus grande précaution, on s'e
contenté de donner l'ipecacuanha
mais on le réiteroit deux ou troi
fois de ſuite, à proportion de l'éva
cation & de leurs forces.

XXXIII. Ce qui cauſoit ſouven
le plus d'embarras étoit un cours d
ventre aſſez abondant; parce qu'il a
foibliſſoit le malade, ſans le ſoulager
& qu'il paroiſſoit plutôt ſymptômati
que que critique. De-là on jugeoit qu
les laxatifs, qui auroient produit le mê
me effet, n'auroient pas mieux réuſſi
parce qu'ils n'auroient pas déſemp
ſuffiſamment l'eſtomac, & que l'acri
monie de l'humeur, qui la rendoit
fluide & ſi coulante, faiſoit qu'il s'e
engageoit peut-être autant dans les ve
nes, qu'il en paſſoit par les ſelles. Ain
on en revenoit à l'émétique malgr

cette évacuation. Mais il falloit pour cela que le malade ne fût pas conſidérablement épuiſé, & que ſon cerveau ne ſouffrît pas beaucoup. Alors on donnoit le vin émétique pur ; parce que la manne & le ſenné auroient trop violemment rompu ſon action, & déterminé par les ſelles ; ou, lorſqu'à raiſon de la trop grande diſſolution des matieres on n'oſoit s'en ſervir, car il ne falloit jamais trop effaroucher les humeurs, on préféroit l'ipecacuanha, dont on augmentoit la doſe, & dont on réiteroit les priſes. Mais encore une fois, ce remede ne convenoit que lorſqu'on ne pouvoit mieux choiſir. Il reſte toujours après ſon action quelque choſe de ſtiptique, qui empêche la liberté du ventre ; événement contraire au bien du malade ; car cette liberté a toujours été le plus ſûr moyen de ſa guériſon.

XXXIV. Mais encore une fois, l'émétique demandoit un tems favorable. Il falloit s'en ſervir dès le début du mal ; & je n'ai vu périr que ceux qui ne l'ont pris que fort tard, & après avoir été tracaſſés par des potions

cordiales, ou affoiblis par les saignées.

XXXV. On s'imaginoit qu'il falloit donner beaucoup de remedes contre les vers, parce qu'on en voyoit rendre ; mais ils cédoient au mal, au lieu d'en être la cause. La mauvaise qualité de la matiere les chassoit. Qui n'a point de ces fâcheux habitans ? Je n'ai gueres examiné de cadavres, quoique j'en aie ouvert ou fait ouvrir un très-grand nombre, sans y en trouver. Ainsi je ne pense pas qu'ils soient toujours contemporains des mauvaises humeurs qui causent les maladies où ils paroissent ; cependant je n'ai pas de bonnes raisons pour le nier absolument.

XXXVI. Le vin émétique est un des plus excellens remedes contre les vers. Lorsqu'il passoit par les selles, il en sortoit beaucoup plus qu'après quelques autres remedes que ce fût.

XXXVII. Voilà en général la pratique que j'ai vu réussir le mieux. Au reste je crois qu'il seroit inutile de rapporter plusieurs petits secours, dont on aide les malades, lorsqu'on

s'eſt ſervi des grands remedes, & des grands ſpécifiques. Rapporter tous les mouvemens, & toutes les variations des douleurs que ſouffre un malade, & les autres ſymptômnes qui ne ſont qu'acceſſoires ou dépendans des principaux, c'eſt comme, ſi pour faire l'hiſtoire d'un naufrage, on prétendoit compter tous les mouvemens qu'a ſouffert un vaiſſeau avant que de périr. Les principaux événemens ſuffiſent ; lors particulierement qu'on ne prétend écrire que pour des Lecteurs intelligens.

XXXVIII. Ainſi je ne n'ai rapporté dans ce chapitre que les deux principaux remedes dont je me ſuis ſervi pour la guériſon de ces Fievres, perſuadé qu'il ſeroit inutile de dire, que, ſuivant que quelquefois j'ai vu le malade trop affoibli par les évacuations, je l'ai fortifié par les cordiaux, ranimé par les élixirs, ragouté par les meilleurs vins. Comme rien n'éloigne tant un malade de la ſanté que la maladie, au lieu d'affecter pour lui un regime de vivre abſolument conforme à ſon état, je le rapproche le plus qu'il m'eſt poſſible de ſes premieres manie-

res. Si un peu de vin & d'eau, que je préfere toujours à de faſtidieuſes tiſanes, augmentent quelquefois un peu la Fievre; le malade en devient plus fort; & en ſoutient mieux l'accès. On ne meurt que de foibleſſe. Ce ne ſont jamais les maux qui nous tuent; c'eſt qu'on ne les peut ſoutenir. Ils ſont toujours extrêmes & funeſtes, pour des tempéramens trop délicats. Les plus robuſtes les rendent médiocres, & leur réſiſtent facilement. Auſſi le grand art de la Médecine eſt d'un côté, de fortifier le malade pour l'aider à réſiſter au mal, pendant que d'un autre côté il en emporte la cauſe par ſes remedes.

XXXIX. On fortifie donc le malade après qu'on l'a évacué; & ce qui, au tems de ſa plénitude, auroit pu augmenter ſon mal, lui devient très-favorable après l'évacuation. Paſſons donc déſormais à quelques obſervations qui confirment le bon ſuccès de notre méthode.

DERNIER CHAPITRE.

Observations.

I. UNe femme de vingt-cinq ans, d'un tempérament ſanguin-pituiteux, ſaine pendant tout le tems de ſa groſſeſſe, tomba apoplectique dans le moment de ſon accouchement. L'enfant lui fut arraché. La violence de la douleur la réveilla. Elle reprit ſes ſens, & ſe plaignit d'une extrême douleur de tête, avec beaucoup d'envie de vomir. On lui donna une potion cordiale, elle retomba dans ſes premiers accidens. Toutes les évacuations convenables à ſon état furent ſupprimées. On lui appliqua les ventouſes ſur les cuiſſes, & ſur les épaules, ſans qu'elle ſe ranimât. On la crut mourante. Je fis donner le vin émétique pur. Après une demi-heure il fit ſon effet. La malade vomit beaucoup d'abord, & fit enſuite de grandes ſelles. Elle en fut ſoulagée. Le ſoir on lui donna une pe-

tion avec l'élixir de propriété, la teinture de caſtor, les deux confections d'hyacinthe & alkermes,& le vin d'abſinthe. Elle s'en trouva mieux. Le lendemain après une ſaignée du pied, les évacuations convenables parurent, & ſe paſſerent bien; elle fut guérie.

II. Une fille de dix-huit ans tomba fort malade, & comme frappée à la tête d'un coup de maſſue, tant la douleur étoit violente, avec une grande Fievre. Le lendemain ſes regles parurent aſſez abondamment, quoiqu'il n'y eût que huit jours qu'elle les eût eues ſuffiſamment. Le troiſiéme jour je la vis. La funeſte expérience de quelques autres auxquelles cette évacuation avoit fait ſuſpendre les remedes convenables, me fit juger que les reſpecter dans ces occaſions, étoit céder à un ſymptôme fâcheux; au lieu que le plus important étoit de dégager le cerveau, comme le premier mobile, & la ſource de toutes les puiſſances. C'eſt pourquoi ſur le champ, quoique la journée fût déja fort avancée, je lui fis donner deux onces de vin émétique dans l'infuſion de deux gros de

ſéné, & la diſſolution d'une once de manne. L'évacuation fut prompte, & conſidérable, par le haut, & par le bas. Celle du ſexe s'arrêta. La malade fut très-conſidérablement ſoulagée. Sa douleur dē tête ceſſa dès les premiers vomiſſemens. Le lendemain, on entretint la liberté du ventre par des apozemes laxatifs. Quelques jours après elle fut guérie.

III. Le bon ſuccès de cette premiere expérience, fut confirmé par deux autres peu de jours après à peu près avec les mêmes circonſtances.

IV. De quelque conſidération que ſoit une évacuation accoutumée, quand elle n'eſt que ſymptomatique, elle cede toujours à celle des matieres qui la cauſent extraordinairement.

V. Ces regles dérangées avoient pour cauſe l'effervescence, ou le bouillonnement des humeurs corrompues; leur retranchement a laiſſé en repos le ſang & les eſprits.

VI. Un homme de trente ans, d'une forte & vigoureuſe complexion, fut violemment attaqué par la Fievre

& par la douleur de tête ; ſon ventre s'ouvrit un peu d'abord, il rendit trois grands vers morts. Le ſecond jour, la douleur de tête augmenta. Le troiſiéme ſon ventre devint pareſſeux. Il cracha un peu de ſang, en ſaigna davantage par le nez. On lui en tira du pied ; il parut couvert de pourpre, ſon ventre ſe rouvrit, le délire commença, il mourut le cinquiéme jour léthargique. Un autre, à peu près de la même conſtitution, tomba avec des accidens aſſez ſemblables. On lui ouvrit la veine jugulaire, il n'en reçut quaſi pas de ſoulagement. Comme l'évacuation n'avoit pas été conſidérable, on la réitéra de l'autre côté, le lendemain, ſans un plus grand ſuccès. Il vomit beaucoup de bile verte. Le cours de ventre recommença. L'aſſoupiſſement ſuccéda à l'inſomnie. On lui appliqua les ventouſes ſur les épaules à pluſieurs repriſes. Il parut deſſous un petit pourpre noir très-ſerré. On y mit les emplâtres de mouches cantharides, elles ne firent pas grand effet. Le ſommeil paſſé, le délire ſuccéda. Il parut manifeſtment qu'il augmentoit à

meſure que l'on donnoit des cordiaux, & que les ſelles devenoient plus diſſoutes, & plus puantes. Le ſeptiéme il mourut léthargique.

VII. Les ſaignées de la jugulaire ne déſempliſſent que les dehors du crane. Excellentes pour les douleurs de tête rhumatiſantes, elles deviennent inutiles quand c'eſt dans la ſubſtance même du cerveau que l'engorgement ſe fait.

VIII. Les ventouſes & les véſicatoires n'agiſſent qu'autant qu'ils ſont aidés par les eſprits. Leur action eſt légere ſur des chairs éteintes, & ne convient jamais lorſqu'il y a une diſpoſition prochaine à la mortification. La gangrene leur ſuccede ſouvent dans ces cas.

IX. Les emplâtres au gras des jambes ſont plutôt un ſupplice cruel qu'un remede. Vouloir guérir par l'excès de la douleur un malade accablé, c'eſt en hâter la mort. Il n'eſt pas étonnant de voir agir ces emplâtres; mais il eſt très-équivoque que le malade ſe trouve fort ſoulagé de l'évacuation qu'elles produiſent dans ces parties. Ce que j'ai ob-

ſervé de plus certain eſt que le malade eſt plutôt guéri de ſon mal, que de ſon remede. Il n'en eſt pas ainſi de celles qu'on applique ſur les épaules.

X. Un homme de quarante ans ſaigna beaucoup du nez; ſes douleurs en parurent diminuées, le ſommeil léthargique ſucceda. Il fut couvert de pourpre, ſon ventre fut très-libre après quelques legers vomiſſemens. Les emplâtres aux épaules & au gras des jambes firent peu d'effet. On lui couvrit le dos de cornets, il ſua deux heures. Le délire augmenta, il mourut le cinquiéme jour léthargique.

XI. L'hémorrhagie étoit ſymptomatique, plutôt que critique; ainſi elle eſt toujours funeſte, parce qu'elle marque une cauſe très-irritante & diſſolvante dans la maſſe du ſang. Jamais les hémorrhagies ne ſont favorables, lorſqu'elles ſont cauſées par une extrême diſſolution du ſang; elles ſont toujours ſymptomatiques; & dans les mêmes cas les ſaignées faites mal à propos ont encore un plus mauvais ſort.

XII. Le pouls eſt le plus ſur témoin que l'on puiſſe interroger. Foible;

ble, mou, mais vîte & précipité, il marque une grande altération des humeurs. Sa consistence est bien différente, quand elles ne sont qu'agitées.

XIII. Une femme de quarante ans tomba malade. Sa Fievre fut d'abord peu violente, aussi-bien que sa douleur de tête; mais sa foiblesse fut extrême dès les premiers jours. Son ventre s'ouvrit; ses selles furent fréquentes, mais petites & comme de pure irritation; la bile écumeuse & rouillée dominoit. Les urines avoient peu de couleur, & laissoient un dépôt plâtreux. Les trois premiers jours furent suivis d'un quatriéme meilleur. Le cinquiéme les premiers accidens recommencerent, & vers le soir ses regles parurent. Jusques alors on avoit respecté sa foiblesse & l'on n'avoit pensé qu'à la fortifier avec les cordiaux ordinaires; j'entens la confection d'hyacinthe & alkermes, le syrop d'œillets, & les eaux de melisse & de chardon benit. Le pourpre se manifesta en même-tems. La tête devint plus douloureuse. Elle se brouilla. L'écoulement assez considérable de ses regles suspendit tous les remedes pendant

deux jours. Cependant le cours d
ventre augmentoit. On lui couvrit tou
le dos de cornets : ils firent paroîtr
beaucoup de Pourpre noir & livide. L
ſueur ſucceda & dura dix heures, l
malade en parut allegée ; mais pou
très-peu de tems. Le ſommeil léthar
gique commença. On réitera les cor
nets, la ſueur ne revint point. Les ſu
dorifiques furent inutiles. La Fievr
augmenta. Le dixiéme jour, la fluxio
de poitrine ſe forma. L'onziéme ell
mourut.

XIV. Il y a toujours beaucoup d
danger à bruſquer la foibleſſe & la dé
cadence d'un malade ; mais lorſqu'ell
ſuccede promptement à des forces en
tieres, & ne paroît que l'effet d'un en
veloppement des eſprits, & d'un em
barras des humeurs, elle eſt moins
redouter. La trop reſpecter, c'eſt ap
prouver les atteintes que porte l'enne
mi. Il eſt plus ſûr d'évacuer puiſſam
ment tout ce qui la peut cauſer. O
diſſipe le nuage, & les eſprits repren
nent leur premiere vigueur.

XV. L'effet eſt le même de l'épuiſe
ment & de l'éclipſe des forces ; mais le

ſuites ſont très-différentes. A l'une l'élévation eſt funeſte, à l'autre profitable. On n'augmente point les forces en diminuant les humeurs, mais on les réveille, quand on leur dérobe ce qui les obſcurcit. C'eſt pour cela qu'il faut un grand diſcernement pour ne pas prendre le change, & que le Médecin devient ſouvent dans ces divers états complice du mal qu'il augmente, ou n'empêche pas.

XVI. Les décadences promptes des gens naturellement ſains, forts, & vigoureux, ont bien l'apparence de n'arriver qu'à l'occaſion de l'enveloppement des forces. Dans les perſonnes cacochymes, vieilles, & languiſſantes, elles tiennent plus de l'épuiſement.

XVII. Un homme de cinquante ans tomba malade quaſi ſans Fievre, & ſans douleur de tête, & ſeulement d'accablement, & de foibleſſe. Le dégoût extrême, les nauſées, quelques petites ſelles peu abondantes, les matieres crues & fort puantes, rouillées, & très-diſſoutes, enfin l'inſomnie, mais peu laborieuſe, étoient ſes principaux ſymptômes. Il brouilla un peu dès le

troiſiéme jour. Tant d'accablement, avec des accidens ſi paiſibles, firent juger qu'il n'étoit queſtion que de le fortifier. On le fit. Le cinquiéme jour il ſaigna du nez. Le ſixiéme il parut un peu de pourpre. Chaque jour ſa foibleſſe augmentoit vers le ſoir, & pendant les nuits ils étoit un peu plus mal. Le ſeptiéme il tomba en délire. Le ſoir la diſtillation de ſon cerveau ſur ſa poitrine commença, elle continua juſqu'au neuf, il mourut ſur le ſoir.

XVIII. Vous auriez dit un morceau de glace, qui fondoit entre vos mains ſans mouvement. Sans effort, ou plutôt ſans effets fort ſenſibles, le mal faiſoit un extrême progrès; & ne fut bien connu, que lorſqu'il eut entierement pris le deſſus. On attribuoit ce grand accablement à des fatigues conſidérables; & l'on ne ſe défioit point d'un mal qui laiſſoit le malade paiſible, riant, & de bonne humeur.

XIX. Dans les tems ſuſpects de malignité il faut toujours être ſur ſes gardes, & pécher plutôt par trop de précaution, que par trop peu. Les humeurs malignes, pour agir lentement, n'en

ſont pas moins dangereuſes. Il eſt des poiſons indolens, & d'autres très-douloureux. C'étoit aſſez de voir des dégoûts conſidérables & un grand accablement, pour craindre. L'accablement que le travail a cauſé ſe diſſipe par le repos; il augmente, quand ce ſont les humeurs qui le produiſent.

XX. Le ris & la bonne humeur d'un malade, ne ſont pas toujours d'un bon augure. Souvent l'indolence & le délire y ont plus de part que la raiſon; & comme il eſt toujours naturel d'être gai & réjouï avec la ſanté, la triſteſſe, ou le ſerieux, tout au moins, convient à la maladie. Le dérangement de ces états ſuppoſe toujours quelque choſe de ſuſpect.

XXI. Le malade étoit d'un tempérament pituiteux-mélancholique. Le progrès d'un mal conforme au tempérament, & qui n'eſt même en quelque façon qu'une ſuite de l'excès de ſa mauvaiſe qualité, ſe fait bien vîte, & fort imperceptiblement. Le Médecin doit avoir des yeux, auſſi-bien que des oreilles; & il faut qu'il juge de ſon malade, autant par la diſpoſition qu'il lui

voit, que par les plaintes qu'il en-
tend.

XXII. Une femme de trente-cinq ans, forte, & vigoureuſe, eut une violente douleur de tête, avec beaucoup de fievre. Il y avoit trois mois qu'elle n'avoit été réglée. On lui tira du ſang du pied; elle fut ſoulagée. Le troiſiéme jour elle fut plus mal. Elle ſaigna du nez. On lui mit les jambes dans l'eau, & ſur le ſoir, on lui tira une ſeconde fois du ſang du pied. Ce fut ſans ſoulagement. Le cinquiéme on lui donna un lavement. Son ventre, aſſez libre les premiers jours, s'étoit fermé; les ſelles furent abondantes, & dégénérerent dans un cours de ventre peu violent. On prétendit l'aider par les tiſanes ameres laxatives. La malade en fut fort affoiblie. Le Pourpre parut le huitiéme jour. On prétendit le faire ſortir. Les cordiaux furent mis en œuvre. Le cours de ventre continua. La Fievre augmenta. La langue devint ſeche. Le délire commença. Le neuviéme jour fut un peu moins mauvais. Le dixiéme le devint beaucoup. Elle mourut léthargique le douziéme.

XXIII. L'équivoque des cauſes morbifiques cauſe de grands malheurs. La douleur de tête produite par le tranſport des regles auroit cédé à la ſaignée du pied; en cela très-différente de celle de nos Fievres Malignes. Il en eſt de même du ſaignement de nez. S'il avoit été l'effet de la plénitude, & du tranſport, il auroit pareillement ceſſé. Produit par la diſſolution du ſang, il en devint plus fâcheux.

XXIV. Un homme de trente ans eut avec beaucoup de Fievre une douleur de tête fort aiguë, mais moins fixe que les ordinaires. Le ſoir elle augmentoit, il ne ſe plaignit point de maux de cœur. Le cours de ventre ne parut point. On le purgea avec les amers laxatifs. Il n'en fut pas ſoulagé. On réitera le remede. Sa douleur de tête augmenta. Le cinquiéme jour il ſua de la tête, du cou, de la poitrine. On aida les ſueurs. Elles devinrent le lendemain univerſelles: & durerent juſqu'au neuf, non pas égales, mais partagées en tranſpirations abondantes, & en ſueurs. Le ſoir le cours de ventre reprit. Sa douleur de tête augmenta

avec le délire. On lui donna l'émétique, il reſta quaſi ſans effet. La langue devint noire & découpée avec un bordé blanc. Le douze il mourut.

XXV. La nature à ſes erreurs, comme l'art. Une évacuation ſubſtituée à une autre, ſans que la matiere y ſoit abſolument préparée, n'eſt jamais parfaite, parce que les matieres déterminées à une évacuation, changeant de conſiſtence par des operations irrégulieres, ne s'évacuent jamais parfaitement. D'un côté il en coûte fort à la nature pour ce qui en ſort ; & ce qui reſte en devient plus farouche & plus malin.

XXVI. Cependant on a vu quelques malades guéris par les ſueurs ; mais on peut dire que la conſtitution des humeurs avoit changé. Ce fut dans la fin de l'été, & lorſque les chaleurs devinrent plus grandes. Enſuite les pluies ſuccéderent, & ce qui avoit été volatiliſé pour les ſueurs, faute de l'être aſſez, dégénéra dans des fluxions, qui occuperent tout le fond de la gorge. Il s'y mêla beaucoup de ſcorbut. Le gencives & les dents en furen

rent altérées. Alors il fallut changer de maximes. Car ſouvent, pour donner paſſage aux alimens & aux remedes, on fut obligé de ſaigner au bras & à la jugulaire.

XXVII. Un homme de ſoixante ans, d'un temperamment bilieux atrabilaire, après huit jours de langueur, eut une groſſe Fiévre ; peu de douleur de tête ; mais au bout de deux jours une fluxion dans le fond de la gorge, qui occupa tellement le pharynx, le tumefia, & l'ulcéra même à tel point, qu'il ne lui fut pas poſſible, non-ſeulement d'avaller une goutte de vin, mais même d'en ſupporter l'attouchement. Son pouls étoit foible ; cependant aſſez plein, mais d'un ſang épuiſé. Dans l'urgente néceſſité, on conſentit à la ſaignée à la jugulaire. Il mourut le huitiéme jour de ſa Fiévre.

XXVIII. Le Scorbut a beaucoup de part à toutes ces Fievres ; & l'on a obſervé qu'il s'en eſt fait comme un partage ; enſorte que ceux qui ont eu le plus de ſcorbut ont eu moins de Fievre, & que les autres au contrai-

re qui ont eu davantage de fievre ont eut moins de scorbut. Il s'est beaucoup plus manifesté dans la fin de l'été, & les commencemens de l'automne, que dans les premiers tems du regne de ces fievres.

XXIX. De ce scorbut, qui est si fort fixé dans les gencives, dans le pharynx, & dans la base de la langue, & dont j'ai vû des effets étonnans, il s'est produit des peripneumonies d'hiver, qui commencent à présent à se beaucoup manifester.

XXX. Ce seroit passer d'une maladie à une autre que d'entreprendre de discourir des moyens de les guérir, aussi bien que le scorbut; c'est pourquoi j'en remettrai la cure à d'autres ouvrages; & je finis ce dernier chapitre par une derniere observation. C'est que j'ai vu tellement confirmer ce que j'ai avancé du séjour que font dans nos entrailles les matieres morbifiques, & des divers caracteres qu'elles prennent avant que de se manifester, que j'ai remarqué qu'à mesure que les saisons se sont succédé, & ont changé en se succédant, les Fievres

Malignes ont beaucoup changé dans l'ordre & la qualité de leurs ſymptômes. Je ne rapporterai point ici ce que j'en ai rapporté dans les chapitres précédents; mais j'ajouterai que, quelques changements qu'elles affectent, elles tiennent toujours de leur premiere conſtitution. C'eſt toujours d'un amas d'humeurs âcres, & groſſieres, qu'elles tirent leur origine. Il eſt naturel que plus il a ſéjourné dans les entrailles, & par ſon ſéjour s'eſt fermenté, exalté, rarefié, plus il fournit de principes actifs, qui, au lieu de ſe condenſer dans le cerveau, en diſtillent, & tombent dans la poitrine; enſorte que nous verrons à l'avenir autant de rhumatiſmes, de rhumes, de peripneumonies d'hiver, & de dyſenteries pendant l'hiver & le printems prochain, que nous avons vû de pourpres & de douleurs de tête. Funeſtes prognoſtics; mais par malheur trop fondés ſur les regles d'une juſte Etiologie.

XXXI. Mais ne pourroit-on point prévenir de ſi grands maux, & la ſcience qui les fait prédire n'apprendroit-

telle point à les empêcher ? Purgez-vous dans les décours ; affectez de le faire à la fin de l'automne ; & ne transportez, s'il se peut, rien des vieux fonds d'une saison dans une autre. Au surplus consultez des Medecins habiles ; leurs livres n'en disent jamais assez ; & le sçavoir faire est toujours au-dessus de la leçon. L'usage, l'expérience sont des dons qui ne se peuvent communiquer ; & l'intelligence de l'Auteur surpasse la bonté de son ouvrage. C'est pourquoi les livres ne sont bons qu'à reveiller notre attention ; à nous indiquer les choses & les lieux ; à nous aider à les atteindre avec de bons yeux ; en un mot, les livres doivent apprendre aux sçavants à faire mieux & aux autres à consulter les sçavants & à redouter tous ceux qui ont la témérité d'essayer au dépens d'autrui les moyens de se rendre habiles. Tous essais, toutes copies, sont d'un dangereux usage.

XXXII. Ainsi j'aurois pû préparer ici un magnifique triomphe à l'émétique, si j'avois prétendu rapporter tout ce que j'ai observé de ses bons effets. Le nombre de ceux aux-

uels je l'ai donné avec ſuccès eſt ſi rand, qu'il paroîtroit exageré ſi je le iſois. J'ai mieux aimé rapporter quel-ques-uns des principaux évenemens lans leſquels ſon défaut a été malheu-eux, ou ſon uſage inutile, pour avoir été donné trop tard. On tire plus de ecours des diſgraces, en matiere de naladies, que des meilleurs ſuccès. On connoît ce qui a manqué, & l'on peut e fournir dans la ſuite. Les bons ſuc-cès ſont preſque toûjours équivoques, parceque la nature y a trop de part. En un mot, quoi qu'on en diſe, il en eſt des Maladies à peu près comme des combats, où le vaincu a fait ſouvent de plus grandes choſes que le vain-queur. On tire de ſon deſeſpoir des reſſources infinies, & l'on ſe ſurpaſſe ſouvent avant que de l'être à la fin par l'accablement de la multitude.

FIN.

De l'Imprimerie de PH. N. LOTTIN, rue S. Jacques.

TRAITÉ DU POULS.

TRAITÉ *du Pouls, ou des connoissances qu'on peut acquérir par son moyen, & des autres signes qui doivent y être joints pour juger de ce qui se passe dans les hommes.*

Préface. ii

Dialogue I. *Des causes méchaniques du Pouls, & de ses différences.* pag. 1

Dialogue II. *De l'Union de l'ame & du corps, de l'instinct des bêtes, des regles de la Physionomie par rapport au Pouls.* 7

Dialogue III. *De la signification du Pouls, & des autres signes qui doivent lui être joints.* 18

TRAITÉ DES FIEVRES MALIGNES.

DISSERTATION *sur les Fievres Malignes qui regnent dans les saisons de l'été, & de l'automne.* 26

Epître Dédicatoire 263
CHAP. I. *Idée générale des Fievres malignes, & particulierement de celles de cette année* (1710). 276
CHAP. II. *De la cauſe des Fievres Malignes en général, & en particulier de celles de cette année.* 291
CHAP. III. *Que les cauſes des Fievres Malignes ſont long-tems à s'engendrer, & à ſe préparer, avant que d'être en état d'agir.* 308
CHAP. IV. *Que c'eſt dans l'eſtomac, & dans les entrailles, que s'engendre la matiere des Fievres Malignes, & ſpécialement de celles d'aujourd'hui.* 320

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre : *Diſſertation ſur la petite Vérole, l'Epilepſie, la Dyſenterie, les Coups de ſoleil, & le Pouls, &c.* je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 20 Juillet 1743.

CASAMAJOR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amée la Veuve DENIS-ANTOINE PIERRES, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'elle déſireroit faire imprimer, & donner au Public, un manuſcrit qui a pour titre : *Diſſertation ſur la petite Vérole, l'Epilepſie, la Dyſenterie,*

les Coups de ſoleil, & le Pouls, &c. par M. Hunauld, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſante, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer les ouvrages ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera; & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, corrections, changemens ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de l'Expoſante, ou de ceux qui auront droit d'elle à peine de confiſcation des exem-

plaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Expoſante, & de tous dépens dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel deſdites Préſentes: que l'Impétrante ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Août 1725; & qu'avant que de les expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier le ſieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Châ-

teau du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Expoſante ou ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Sécrétaires foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles, le ſixiéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil ſept cent quarante-trois, & de notre Regne le vingt-neuviéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris, N°. 268. fol. 227. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 23. Février 1744.

Signé, SAUGRAIN, *Syndic.*

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut, Notre bien-amée la Veuve DENIS-ANTOINE PIERRES, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'elle déſireroit faire réimprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titre : *Diſſertation ſur les Fievres Malignes qui regnent dans les ſaiſons de l'été & de l'automne, par M. Hunauld. Entretiens ſur la Rage, & les Remedes*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires : A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſante, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire réimprimer leſdits Livres en un ou pluſieurs volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera ; & de les vendre, faire veudre & débiter par tout notre Royau-

me, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Libraires-Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contresceel des Présentes: que l'Impétrante se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de les espoſer en vente, les imprimés qui auront servi de copie à la réimpression desdits Livres seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en

ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le ſieur Dagueſſeau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Préſentes. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande & lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le ſeiziéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil ſept cent quarante-cinq, & de notre Regne le trentiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 496. fol. 431, conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 8 Octobre 1745.

VINCENT, Syndic.

TRAITÉ des maladies les plu fréquentes, & des remedes pre pres à les guérir, par M. Helv tius. 2 vol. *in*-12.

Le même. 2 vol. *in*-8°.

Maladies des yeux, par M. de Sain Yves. *in*-12.

Opération de la Charriere. *in*-12.

Abrégé Anatomique Dheiſtere. *in*-1

Emenologie ou Traité de l'évacua tion ordinaire aux femmes, pa M. Freind, & traduit par M. De veaux. *in*-12.

Traité des maladies des enfans, par M Deveaux. *in*-12.

Traité des maladies de poitrine, pa M. Crendal *in*-12.

Obſervations ſur la Pierre, en parti culier ſur les effets du remede de Mlle Stephens. 2. vol. *in*-12.

Traité des Médicamens de M. Boe rave. *in*-12.

Maladies des os, par M. Petit. 2 vol *in*-12.

Cours de Chirurgie, par M. Cols Villars. 6 vol. *in*-12.

On trouve chez la même toutes ſor tes de Livres de Médecine & de Chi rurgie.

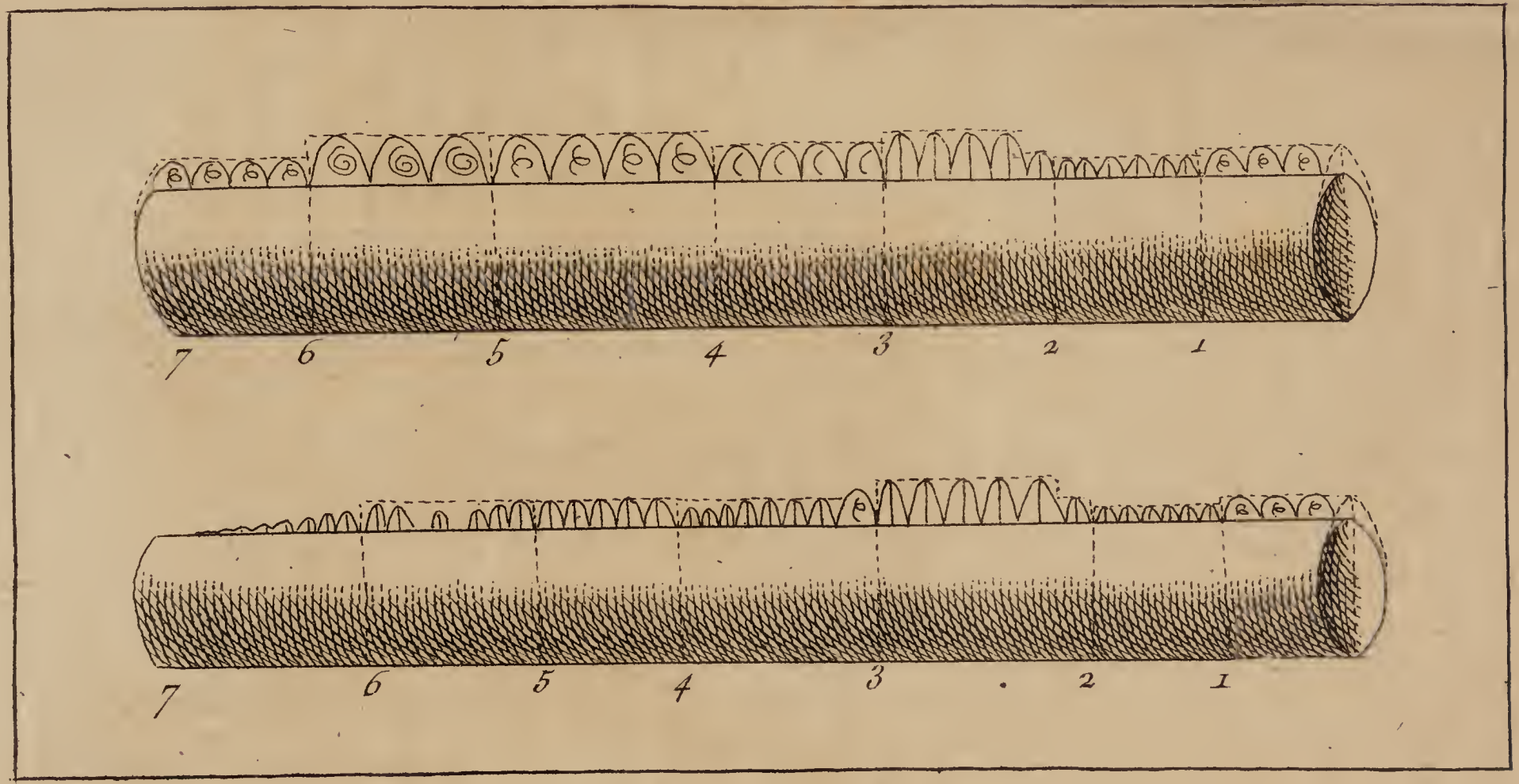

7
6
5
4
3
2
1
7
6
5
4
3
2
1

Fig. 1.

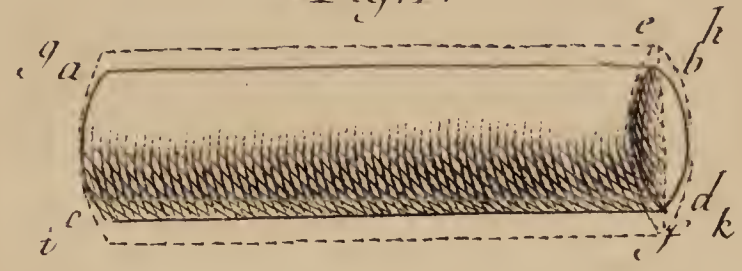


Fig. 2.

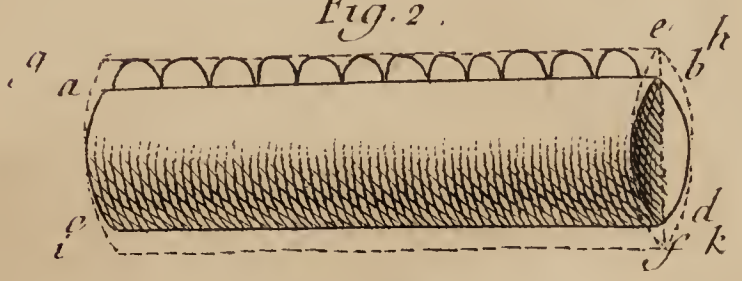


Fig. 2. bis

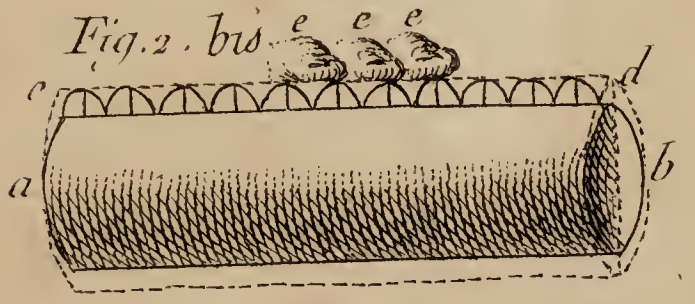


Fig. 3.

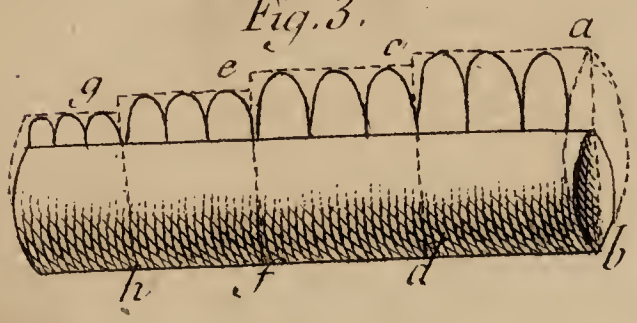


Fig. 4.

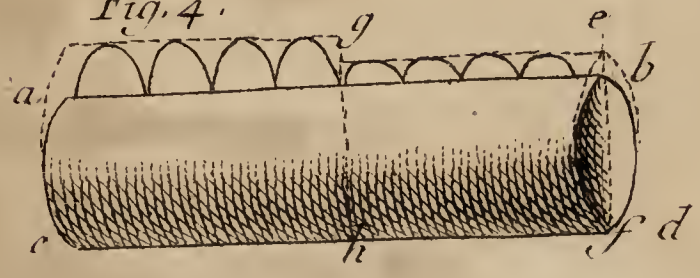


Fig. 5.

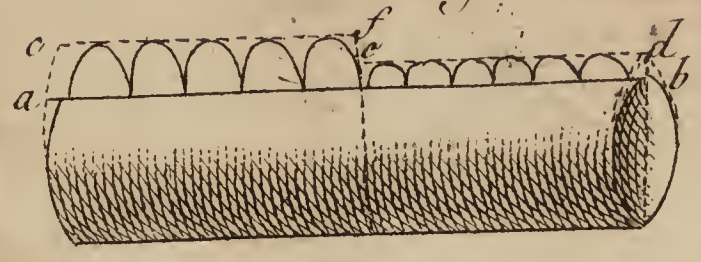


Fig. 6.

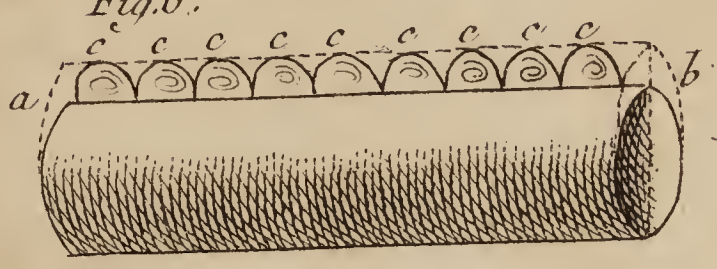


Fig. 7.

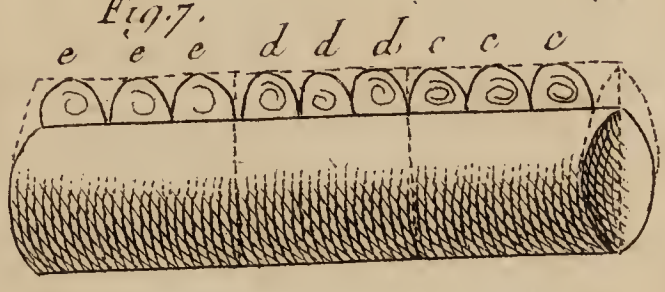


Fig. 8.

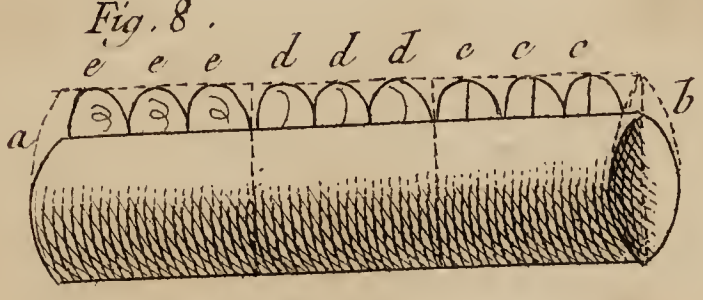
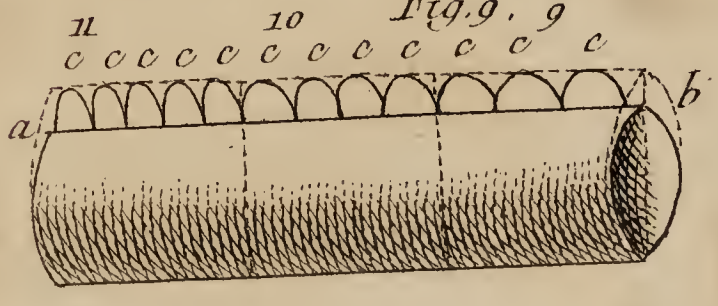


Fig. 9. 9



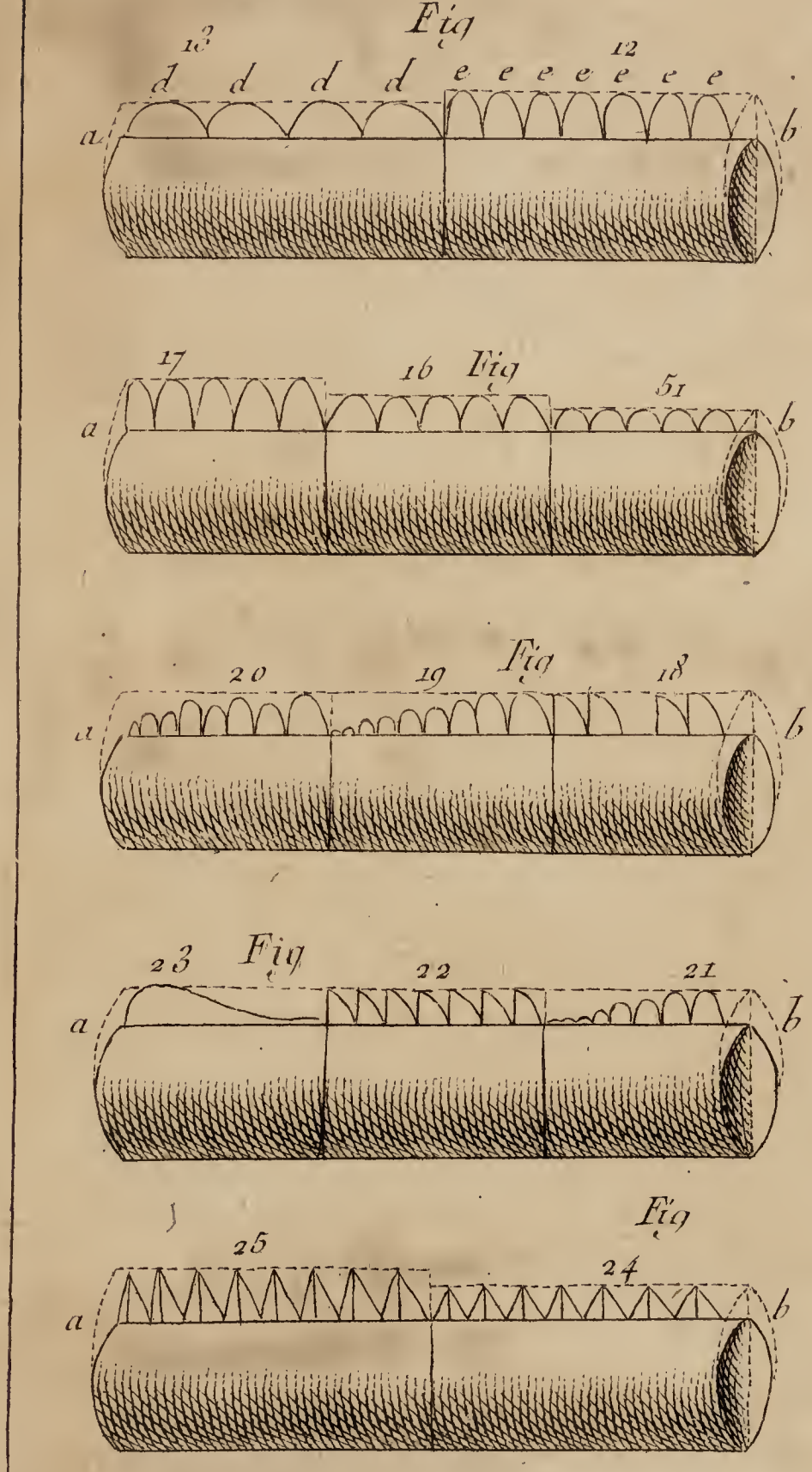


Fig
13
12
d d d d e e e e e e e
a
b
Fig
17
16
15
a
b
Fig
20
19
18
a
b
Fig
23
22
21
a
b
Fig
25
24
a
b